

PRESERVATIF CONTRE LA CHARLATANERIE DES FAUX MEDECINS;

Ouvrage posthume

Du Dr. J. GAZOLA;

Traduit de l'Italien,

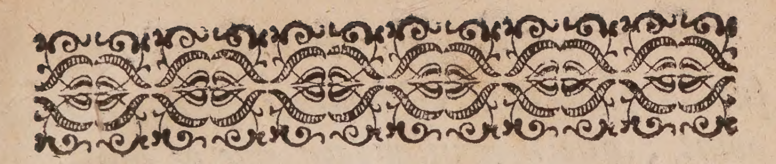
Par Mr. A. F. D. D. C.

Sicut Pisces capiuntur hamo, & sicut Aves laqueo comprehenduntur, sic capiuntur Homines in tempore malo. Eccles. IX: 12.



A LEIDE,
Chez JEAN LUZAC,
M. DCC. XXXV.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



PREFACE
DU
TRADUCTEUR.

Tout le monde convient, que la Santé eſt le Bien le plus précieux, dont nous puiſſions joüir ſur la Terre : ſans elle, nous ſommes incapables de goûter aucune des douceurs de la Vie ; & bien loin d'être utiles à la Société, nous lui ſommes à charge, auſſi bien qu'à nous-mêmes. L'ardeur avec laquelle nous ſoupirons après la Santé, quand une fois nous l'avons perdue, eſt une preuve inconteſtable de ce que j'avance.

Cependant, on a beau être perſuadé de cette verité, on ne laiſſe pas de voir, à la honte de la Raiſon Humaine, que l'empire des Paſſions prévaut

ſur la plupart des Hommes, à un tel point, que n'enviſageant que ce qui les flatte, ils s'abandonnent à des excès capables de ruiner les meilleures conſtitutions. Plus même ils ont reçû de la Nature un tempérament robuſte & vigoureux, plus ils ſemblent travailler à le détruire: & ce qui met le comble à leur folie, c'eſt qu'après s'être attiré quelque Maladie par leurs déreglemens, ils ſe livrent d'abord à un Médecin, habile ou non, ſans diſcernement & ſans choix; comme ſi la choſe en elle-même étoit fort indifférente. Ils ne conſiderent pas, que, s'ils ont le malheur de tomber entre les mains d'un ignorant, celui-ci achève bientôt de déranger la Machine, par des Remèdes ordonnés mal-à-propos, jusqu'à ce qu'enfin la Nature, accablée par le Mal & par les Drogues d'Apoticaire, ſe refuſe aux fonctions animales; d'où il réſulte d'ordinaire, ou que le Malade ſuccombe, ou qu'il ne fait plus enſuite que trainer

une

e vie languissante. C'est ce qui a por- le Docteur J. GAZOLA, *Médecin* Vérone, *à écrire avec force, contre Abus si préjudiciable à la Société en éneral, & au bonheur de chaque In- vidu en particulier.*

Il y a quinze ou seize ans, que son raité me tomba entre les mains : iarmé des Raisonnemens de l'Auteur, en parlai à une personne, aussi distin- uée par son illustre naissance, que par profonde érudition, en divers gen- es de Literature. Ce Seigneur me pa- ut souhaiter de le lire, & je le lui rêtai ; mais, après l'avoir lu, il le rouva si fort de son goût, que ne pou- vant se résoudre à me le rendre, il le arda ; & me mit dans la nécessité 'en faire venir un autre Exemplaire l'Italie. *Je le relus avec plus de plai- ir encore, que la première fois ; & ès lors, je formai le dessein de le tra- duire en* François, *en faveur de ceux ui n'entendent point l'*Italien. *Cepen-*

dant, comme je ne ſuis point du M
tier, j'en abandonnai bientôt le proj
dans l'apprébenſion d'être moi-même
dupe de quelque Sophiſme de mon A
teur ; & je n'y penſois plus. Ma
aïant lu depuis peu un Ouvrage du
lèbre Mr. HOFFMAN, (*) *où il y a*
Diſſertation, entre autres, qui tr
du même ſujet, la conformité que
trouvée, entre les ſentimens de m
Docteur, & ceux du ſavant Méd
de Hall, *m'a entièrement raſſu*
J'ai donc repris ma Traduction ;
pourtant je la donne au Public, je
le Lecteur de croire, que ce n'a
nullement dans le deſſein de faire
l'habile homme, ni de prendre ſur m
compte tout ce qu'avance mon Aut
Italien : *je ſerois même diſpoſé à c*
re, par ce qu'il dit, de certaines Pr
qu

(*) C'eſt la ſeconde de ſes Diſſertati
Phyſico-Médecinales, qui a pour titre,
Medico ſui ipſius ; c'eſt-à-dire, Du Méd
de ſoi-même.

es, que la Médecine étoit en ce tems-, sur un assez mauvais pié dans sa atrie. Mais, graces à Dieu! le sort s Malades n'est pas si fort à plaindre ns ce Pays-ci, en France, *en* Allemane, *en* Angleterre, *& ailleurs, où il trouve des Médecins aussi respectables ur leur savoir, que pour leur probité.*

En mon particulier, je n'ai eu que ux choses en vue, quand j'ai pris la ésolution de traduire ce petit Traité. a première a été d'inspirer de l'émution aux Jeunes-gens qui embrassent profession de la Médecine, & de les gager à marcher courageusement sur s traces de ces grands Hommes, à qui nt de Malades doivent le rétablissement de leur santé La seconde a été e fournir quelques Avertissemens sataires à ceux qui ont le malheur d'être privés de l'assistance de ces dignes Médecins. Notre Auteur leur apprendra à se garder des Charlatans; &, pur ne les point laisser sans consolation,

tion, il leur mettra entre les mains
Panacée Universelle, qui est celle d
Nature même. Ce sont ces deux mo
qui m'ont déterminé à rendre ma T
duction publique, persuadé, que
homme d'honneur doit, chacun dan
sphère, travailler de tout son pouv
pour le Bonheur de la Société.

PRESERVATIF CONTRE LA CHARLATANERIE DES FAUX MEDECINS.

DISCOURS I.

Qu'il vaut mieux se passer de Médecin, que de n'en point avoir un bon.

Si l'Erreur & la Tromperie ont de tout tems exercé un si grand pouvoir sur le Genre-Humain, c'est que les Hommes ont toujours trop présumé de leurs lumières. Leurs vaines opinions les ont insensiblement engagés à ériger l'Ignorance en vertu : & ils semblent être tacitement convenus d'illustrer, ou les plus grands imposteurs, ou ceux qui en ont été le plus grossièrement trompés. Les fraudes triomphent, à la faveur de ces applaudissemens com-

muns; & non ſeulement les perſonnes les plus ſimples, mais ſouvent même les plus ſages en ſont la dupe. Si l'Homme avoit pu parvenir à connoître d'abord, qu'il n'y a point d'autre Sience, que celle de la Nature; & que, hors de là, tout ce que notre Eſprit peut imaginer n'eſt que vanité toute pure, on auroit vu dès lors le Menſonge à découvert, & dépouillé de ſes fauſſes couleurs; l'Ignorance n'auroit plus trouvé de fauteurs; & la Malice ſeroit demeurée ſans complices; mais, comme les apparences donnent plus dans la vue, que la lumière même, la préoccupation de ſes fauſſes idées, plutôt que la propre difficulté des choſes, l'empêchent d'en faire un juſte diſcernement. Toute la force de l'Impoſture conſiſte à empêcher l'Entendement humain de s'appliquer à la recherche de la Vérité; & pour cet effet, elle nous perſuade de ne faire aucun cas de l'Experience; elle nous fait ſuivre aveuglément les traces de nos Ancêtres, pour lesquels elle nous inſpire un reſpect que nous pouſſons jusqu'à l'obſtination, parce qu'elle nous fait de toutes leurs Doctrines une Loi inviolable: & c'eſt ainſi que, ſans nous en apercevoir, nous perdons miſérablement la liberté

berté de philoſopher, & en même tems le bon uſage de la Raiſon. Voilà comment les Siences ſont devenues monſtrueuſes: on élève la Jeuneſſe dans les erreurs des Anciens : ces erreurs jettent de profondes racines dans l'eſprit des enfans; & à meſure qu'ils avancent en âge, ils deviennent ſi entêtés & ſi opiniâtres, que, ſemblables à des Taupes, ils ne ſont plus capables d'apercevoir même les objets les plus lumineux de la Vérité.

Ce ſont-là les triſtes effets de l'Erreur. On voudroit bien que nous fuſſions tous Philoſophes, mais tous atachés à certaine Secte; & pourvu que nous ne cherchions point à pénetrer trop avant dans les ſecrettes opérations de la Nature, on nous laiſſe la liberté de raiſonner au hazard, & d'errer avec PLATON, ARISTOTE, ou tout autre Maître qu'il nous plaira de choiſir, & de nous jetter à corps perdu dans les abîmes de notre imagination, parce que l'on eſt bien perſuadé, que, par ce chemin-là, nous ne trouverons jamais la moindre trace de la véritable Philoſophie. Ne ſoïons donc plus ſurpris, que l'Erreur ait fait tant de progrès, puisque nous voïons, que la plupart des Hommes ont pris parti, les uns d'une façon, les autres d'une au

 re,

tre, ſuivant leur caprice, ou le hazard qui leur a fait rencontrer des Maîtres de diférente Secte; de ſorte que l'on peut dire, à la honte de la Raiſon, que la Science & l'Education ont ſuivi le deſtin des Opinions des Hommes. Si la Philoſophie d'ARISTOTE, quoique condamnée par l'Egliſe dans pluſieurs Conciles, & particulièrement dans le cinquième Concile Ecumenique de *Latran*, tenu ſous LEON X. pour avoir des Principes dangereux *Radices infectas*; ſi, dis-je, cette Philoſophie, & d'autres qui ne vallent pas mieux, s'étoient contentées d'entretenir l'Eſprit humain dans une ſi ignorante Métaphyſique; ſi elles étoient demeurées dans les bornes de leur juriſdiction également abſtraite & viſionaire, le Monde ſe ſeroit trouvé pendant quelque tems enſeveli dans cette létargie; mais, comme le mal qui en réſulte & qui retombe ſur la République humaine n'eſt pas moins fantasque, on en auroit auſſi reconnu l'erreur. Tout ce grand bruit, toutes ces criailleries de l'Ecole, toutes ces diſputes en l'air, toutes ces concluſions pour ne rien conclure, tout cela n'eſt bon que pour jetter de la poudre aux yeux, & pour amuſer la Jeuneſſe: mais le point im-

important eſt, qu'il faut commencer par être bon Philoſophe, pour être bon Médecin; *ubi definit Phyſicus, ibi incipit Medicus*; & que l'infection d'une Philoſophie ſi riſible s'eſt communiquée à la Médecine : de ſorte que ce qui n'étoit d'abord qu'une Epidémie de l'Eſprit, eſt devenue une véritable Contagion du Corps, au grand préjudice des Malades. Le danger s'eſt même rendu peu à peu ſi ſenſible, que la Prudence humaine s'étant enfin réveillée, à la lueur d'un grand nombre d'expériences & d'heureuſes découvertes, on a commencé à tourner le dos au Peripateticien; on a pris une autre route, pour tâcher de parvenir à une plus ſolide connoiſſance de cet Art, & de ſe le rendre, ſi non plus utile, du moins plus innocent.

Il eſt bien vrai, que, comme ce nouveau ſentier eſt plus difficile & moins lucratif pour ceux qui s'attachent à cette profeſſion, il s'en trouve beaucoup qui, pour éviter la peine, par interêt, ou pour ne ſe pas avouër coupables de ce qu'ils ont fait mal à propos, dans leurs cures paſſées, non ſeulement refuſent de prendre ce chemin, mais même s'étudient à défendre l'ancien, à la faveur d'un pro-

verbe populaire, en quoi ils ſont vigoureuſement ſecondés par leurs Miniſtres: les Chirurgiens & les Apoticaires, bien perſuadés qu'ils en viendront facilement à bout. En effet, il y a, ſi peu de gens aſſez ſages, pour ſavoir changer de ſentimens à propos; & il y a, au contraire, tant d'ignorans entêtés de leurs fauſſes opinions, qu'il eſt impoſſible, qu'ils n'aient le plus grand nombre de leur côté.

Pour arrêter, en quelque ſorte, le courant d'un ſi funeſte abus, je vais faire ici le perſonage d'un Miſſionaire de la Vérité: ſous ce caractère, je m'approche du lit de tout Malade, pour lui faire entendre ce Paſſage de l'*Eccleſiaſte*: « Ne ſois point „aſſez fou, pour vouloir mourir avant „ton tems »: (*) *Noli eſſe ſtultus, ne moriaris in tempore non tuo*; &, pour remedier aux indiſpoſitions du Corps, je commence par appliquer à celles de l'Eſprit une Panacée univerſelle, qui conſiſte à faire voir, que tout homme ſage doit y penſer plus d'une fois, avant que de ſe déterminer à ſe mettre entre les mains d'un Médecin; puiſque, ſi celui dont il fait choix ne fait pas parfaitement ſon Mé-

* Chap. VII. Verſ. 18.

Métier, ou que lui-même ne ſoit pas capable, ou peut-être en état d'en juger, pour plus d'une raiſon, il vaut beaucoup mieux n'en point prendre du tout. Si donc la néceſſité ou l'importance du ſujet me porte à décrier les Médecins ignorans, ce que j'en dirai ne ſervira qu'à relever le mérite de ceux qui font honneur à leur profeſſion: ainſi j'oſe eſpérer, que perſonne ne m'accuſera d'être un eſprit Satirique ou mal-faiſant. Je me tiens à couvert du premier de ces reproches, parce que je m'imagine parler à des gens de probité, qui ſavent diſtinguer la Vérité de la Satire: & pour ce qui regarde l'autre, j'ai pour caution de ma conduite S AUGUSTIN, qui m'aſſure, que ce n'eſt pas être mal intentionné que de publier le crime d'un autre, quand, par-là, on peut le porter à ſe corriger; au lieu qu'en gardant le ſilence, on laiſſe ſouvent périr ſon frère: *Non eſt malevolus qui crimen alterius indicat, quia indicando corrigere poteſt, & tacendo, frater perire permittitur.* Dans cette confiance, j'entre en matière.

Si tous ceux qui ſe diſent Médecins étoient réellement tels; je veux dire, s'ils étoient de véritables Miniſtres collateraux de la Nature, ce ſeroit un grand bon-

heur pour le Genre-Humain, & les Maladies en ſeroient bien moins fâcheuſes : on les verroit ſouvent ſe terminer ſuivant l'intention de ceux qui entreprennent de les guérir ; & la nature, ſecourue à tems dans ſes oppreſſions, acréditeroit de plus en plus un Art capable de faire recouvrer la ſanté perdue : mais, comme, au contraire, il arrive ſouvent, qu'après bien des remèdes, on voit empirer les Maladies, & qu'elles deviennent chroniques, une ſi triſte expérience fait ſoupçonner, qu'il y a bien peu de gens qui entendent cette profeſſion. C'eſt pourquoi tout homme prudent, qui ſe trouvera malade, doit bien y penſer avant que de ſe mettre entre les mains d'un Médecin ; puis que, s'il lui arrive malheureuſement d'appeller quelcun de ceux qui ſont le plus grand nombre, au lieu de recouvrer la ſanté, pour laquelle il ſoupire avec tant d'ardeur, il peut compter, qu'il va travailler lui-même à avancer miſérablement ſa mort. En effet, combien en voit-on mourir tous les jours, qui ne perdent la vie, que par cette fatale imprudence ! Bien des gens ſe perſuadent, que la ſience & l'habileté du Médecin eſt une conſéquence néceſſaire du titre, & une vertu que communique

im-

immancablement la Robe de Docteur : mais en cela, on peut bien les comparer à de jeunes Merles, qui preſſés par la faim, ouvrent indifféremment le bec à tous les Oiſeaux qui volent autour de leur nid, & qu'ils prennent pour leur Père & Mère, qui leur aportent à manger; quoique ce ne ſoient ſouvent que des Oiſeaux de proie, qui les tuent. Il en eſt de même des Malades, qui ne ſoupirent qu'après le retour de la ſanté : dès qu'ils entendent la voix flateuſe du Médecin, vous les voïez d'abord lui preſenter le pouls, & ouvrir ſans héſiter la bouche à toute ſorte de Recette: mais ces malheureux, en penſant prendre la ſanté, avalent imprudemment la mort, ſous la forme d'une médecine; & c'eſt ce qui a fait dire à PLINE, que de toutes les Erreurs il n'y en a point de plus dangereuſe, (*) *Tam blanda eſt unicuique pro ſe ſperandi dulcedo, ut cuicunque ſe Medicum profitenti ſtatim credatur, cum ſit periculum in nullo mendacio maius* : „ l'eſpérance a quelque „ choſe de ſi doux, que l'on ſe confie au „ premier venu qui ſe dit Médecin, ſans „ conſidérer qu'il n'y a rien en quoi il „ importe plus de ne ſe point tromper." Pauvres gens, à quoi vous mène votre

* Liv. 29.

sotte crédulité ! Vous êtes assez simples pour vous imaginer peut-être, que c'est la même chose que d'avoir le nom de Médecin, & de savoir guérir les Maladies; que d'écrire une recette, & remedier au mal, c'est tout un. Pour rendre la santé à un Malade, il faut connoître tout le Sistème de la Nature; au lieu que, pour augmenter le mal, il ne faut qu'un coup de plume, & un peu d'ancre, à un ignorant, pour en faire un *Recipé* fatal. Considerez à present si on peut trop inculquer aux Hommes, qu'ils doivent y penser mûrement, avant que d'appeller un Médecin; puisque d'un bon ou mauvais choix dépend la vie & la mort; & que chacun est l'artisan de son sort; *Nam unusquisque est sibi suum fatum.*

Si l'on faisoit réflexion à l'extrême difficulté qu'il y a à discerner les bons Médecins, dans un si grand nombre d'ignorans, je suis bien persuadé, que, quand on se verroit malade, on prendroit le parti de s'en passer, & de s'aller plutôt cacher dans quelque coin de sa maison: on se contenteroit de chercher à seconder les mouvemens intérieurs de la Nature; &, de cette maniere, on seroit sûr de ne se pas frustrer du bénéfice que l'on peut se pro-

promettre des ſoins de cette bonne & ſage Mère ; car, qui ne ſait que c'eſt la Nature ſeule qui guérit toutes les Maladies? C'eſt ce que reconnoiſſent unanimement tous les Médecins, ſans en excepter HIPPOCRATE lui-même. Quoi que ce grand Homme eût été mieux fondé, qu'un autre, à ſe promettre beaucoup de ſon miniſtère, cependant il déclare tout net, que (*) *Naturæ morborum medicatrices*; c'eſt-à-dire, que c'eſt la Nature ſeule de chacun qui peut le guérir de ſes infirmités ; & que ceux que nous appellons Médecins ne lui ſervent qu'à coopérer à ſon action, comme un Serviteur fait à celle de ſon Maître. Or dites-moi, je vous prie, s'il arrivoit, que le Valet n'entendît pas le langage du Maître, quel profit celui-ci pourroit-il tirer du ſervice de l'autre, ſi ce n'eſt peut-être que, quand le Maître demanderoit une choſe, le Valet, faute de l'entendre, lui en aporteroit une autre ? Voilà préciſement ce qui arrive, quand un pauvre Malade a le malheur de rencontrer un Médecin qui n'entende point l'obſcur idiome de la Nature, & le langage muet dont elle a coutume de ſe ſer-

* Epidem. Lib. 6.

ſervir, pour faire connoître ce dont elle a beſoin ; puisqu'au lieu de la ſeconder, il lui eſt ſouvent un nouvel obſtacle, qui l'empêche de parvenir au recouvrement de ſa ſanté.

Figurons-nous pour un moment (ce qui n'eſt que trop ordinaire) que, par quelque débauche d'un Malade, il manquât à la Nature la quantité de ſang ou d'eſprits qui lui eſt néceſſaire, pour ſe bien rétablir ; & que le Médecin, au lieu de lui en fournir autant qu'il lui en faut, par des remèdes appliqués à propos, lui ôtât encore ce qu'il lui en reſte, par de fréquentes ſaignées, & des purgatifs ordonnés à contretems ; croïez-vous, disje, que le Malade lui eût grande obligation ? & n'eſt-il pas vrai, qu'il auroit bien mieux vallu laiſſer agir la Nature, ſans l'aſſiſtance d'aucun Médecin, d'autant plus que, dans une infinité de Maladies, elle n'a beſoin que de repos, & de quelques Alimens ſpiritueux, en petite quantité?

Quoique les infirmités, qui attaquent à toute heure le Corps humain, ſoient presque infinies dans leurs eſpèces, elles peuvent pourtant ſe réduire toutes à ces trois ſortes génerales, *guériſſables*, *incurables*,
&

& *neutres*. Dans les Maladies guériſſables, la Nature n'a point beſoin de Médecin; puiſqu'aïant autant de force qu'il lui en faut, elle peut d'elle-même vaincre le mal. Dans celles qui ſont incurables, comme le mal eſt ſupérieur aux forces de la Nature, quand elle ſe ſeroit encore fortifiée du ſecours de tous les Médecins du Monde, il faut enfin qu'elle ſuccombe; & dans ces occaſions-là, le ſeul parti qu'il reſte à prendre à la prudence humaine, c'eſt de ſe réſigner patiemment au grand Decret: *Statutum eſt hominibus ſemel mori*; „ la Mort eſt un tribut que nous de„vons tous payer, tôt ou tard. " Dans les Maladies neutres, il eſt probable que, ſans le ſecours des Médecins, il en doit guérir la moitié; puiſque la Nature aïant autant de forces, pour ſurmonter le mal, que le mal en a, pour opprimer la Nature, il eſt à préſumer, que l'avantage ſera pareil du côté des deux combattans, également vainqueurs & vaincus.

Nous voïons par là, que c'eſt uniquement dans les Maladies guériſſables ou neutres, qu'il eſt permis de ſe promettre quelque choſe du choix & de l'aſſiſtance d'un bon Médecin, en ce qu'il peut rendre les premières plus courtes & moins fâcheu-

cheuses, & empêcher les autres de devenir mortelles. Tout au contraire, l'assistance d'un Médecin ignorant peut nous mettre en danger de mort, non seulement en quelque Maladie que ce puisse être; mais aussi lorsque nous nous portons le mieux, si, non contens de notre état, nous voulions, par ses recettes, essayer d'augmenter notre santé. Ce que je viens de dire suffit, pour faire voir, qu'en toutes sortes de Maladies, il vaut mieux se passer de Médecins, & suivre le pur instinct de la Nature, de peur de tomber entre les mains d'un homme qui ne sache point, à propos, seconder ses dispositions intérieures : & cette crainte est d'autant mieux fondée, que le nombre des ignorans l'emporte de beaucoup sur celui des véritables Médecins. Malgré tout cela, il pourroit bien encore se trouver des personnes qui, par prévention pour quelque Médecin particulier, me répliqueroient, que mon conseil est bon à donner à ceux qui ne sont pas capables de distinguer l'habile homme de l'ignorant. Mais, c'est en cela même que consiste l'erreur : tout le monde se croit en état de faire ce discernement; mais aussi, presque tout le monde se trompe. Il n'y a rien en quoi il soit plus

plus facile de se méprendre ; puisque, non seulement les apparences & la réputation, mais souvent les effets mêmes, contribuent à nous faire illusion. En effet, faut-il tant de choses à un homme, pour acquérir le renom de grand Médecin, dans une Ville ? Dieu nous préserve, qu'il prenne envie à quelque malheureux, poussé par l'intérêt, ou par quelque autre motif, d'abuser de cette profession, pour tromper le monde ! il n'auroit pas grand' peine à s'introduire, non seulement auprès de la populace, mais auprès de ceux mêmes qui s'imaginent être les plus prudens. Ne voit-on pas tous les jours, que celui qui a le plus de crédit & de pratique, & qui est regardé comme le plus habile homme, est celui qui est le plus adroit, le plus affecté, le plus souple, & qui sait le mieux s'accommoder à l'humeur de ceux avec qui il a affaire ? L'un veut pour son Médecin un homme facétieux, l'autre veut qu'il ait des manières aisées ; celui-ci le veut jeune, l'autre le veut vieux ; un autre enfin le veut nouvelliste : il y en a bien peu, au contraire, qui cherchent un Médecin, dont l'unique talent soit d'être Médecin. C'est-là cependant la circonstance la plus considéra-

rable, & la qualité qu'il nous importe le plus qu'ait celui à qui nous confions notre ſanté & notre vie; mais il arrive malheureuſement auſſi, que c'eſt celle dont nous nous mettons le moins en peine. Il ne faut aujourd'hui, pour parvenir à paſſer pour grand Médecin, que ſavoir adroitement ſe parer de certaines apparences extérieures., ſoutenues du crédit de quelques Amis, & des applaudiſſemens auſſi flatteurs qu'intereſſés des Chirurgiens & des Apoticaires: avec un tel ſecours, on peut à coup ſûr ſe promettre d'être bientôt le premier Médecin de la Ville. *Quippe Medicorum hic optimus creditur, quem particeps lucri commendat Pharmacopola, vel Chirurgus, qui cum illo colludunt.* Ce ſont les propres termes du ſavant Auteur *de La Vanité des Siences*; & l'expérience ne nous confirme que trop ces triſtes vérités. D'un autre côté, ne faut-il pas avouër, que rarement on voit parvenir à une grande réputation un véritable Médecin, qui uniquement appliqué à l'étude de ſa profeſſion, ſans graces dans ſa perſonne, dans ſes manières & dans ſa converſation, dédaignera de ſe mettre en crédit par d'autres voies, que par celle de la Sience? Convenons donc, qu'il n'eſt pas ſi facile de

de discerner les bons Médecins d'avec ceux qui sont indignes d'en porter le nom, puisque d'ordinaire on s'arrête à des choses qui importent peu ou point du tout à la véritable pratique de la Médecine.

Voïons un peu à present comment, par les effets, on peut faire la diférence d'un véritable Médecin d'avec un Charlatan. Où trouvera-t-on un Malade d'un esprit assez pénétrant pour pouvoir assurer, sans craindre de prendre le change, qu'il doit le rétablissement de sa santé plutôt aux remèdes que lui a fait avaler son Médecin, qu'à la bonté de son tempérament ? Pour en connoître mieux la difficulté, je veux faire voir, que, loin de pouvoir distinguer le bon Médecin par les guérisons & les belles cures, & l'ignorant par les mauvais succès, souvent au contraire, plus on a affaire à un ignorant, & plus on en conçoit une haute opinion. Nous n'avons qu'à supposer un cas qui n'est pas impossible. Deux jeunes-gens, de même âge, & de même complexion, tombent malades d'une fièvre tierce, pour avoir atrapé du froid. L'un des deux tombe entre les mains d'un bon Médecin, qui, après avoir connu la cause de la Maladie, le guérit en peu de jours,

en lui ordonnant des remèdes chauds &
diaphoretiques, & en lui laiſſant boire
un peu de vin, après avoir mangé; car
de cette manière, il lui débouche les
pores, & ouvre à la Nature un paſſage
par où elle chaſſe bientôt la matière qui
cauſoit la fièvre. L'Autre, au contraire
a le malheur de rencontrer un ignorant
un faux Médecin, qui prenant la cha-
leur, qui n'eſt que l'effet de la fièvre
pour la cauſe qui l'a produite, a cherché
par une conſéquence fatale de ſon mau-
vais raiſonnement, à rafraichir le malade
avec de la Caſſe, des Juleps, des Eaux
de diverſes ſortes, accompagnées de Sai-
gnées copieuſes, ſans rien oublier de l'A
B. C. métodique des ordonnances, uſitées
pour la plus grande partie des Maladies.
Cependant, la fièvre d'intermittente de-
vient continue, & de continue devient
maligne; de ſorte que voilà le pauvre pa-
tient à l'agonie; mais, par un bonheur
imprévu, graces à ſa jeuneſſe, ou à la
force de ſon tempérament, il en réchape.

Ne conviendrez-vous pas avec moi
que l'on ne fera pas grand cas du premier
Médecin, au lieu que l'on ne parlera
qu'avec admiration de l'habileté du ſe-
cond, qui, à n'en juger que par les ap-
pa-

parences, aura guéri ſon malade d'une longue & dangereuſe maladie ; laquelle cependant n'a été rendue telle, que par la ſage conduite & les bons ſoins de ce nouvel Eſculape ? De là, on peut conclure, qu'il eſt presque impoſſible de faire un juſte diſcernement des bons Médecins d'avec les Charlatans ; puisque ſouvent même il arrive, que ceux-ci ſont les plus eſtimés, malgré toute leur ignorance, & le peu d'obligation qu'on leur a. Combien voit-on de Médecins, dit AGRIPPA, qui, de deſſein prémédité, réduiſent les pauvres Malades à l'extremité, à force de ſaignées, ou d'autres remèdes ordonnés mal-à-propos, pour ſe ménager la gloire d'avoir fait une belle cure, & par-là, s'accréditer davantage ! *Nonnunquam verò medicamentis ſuis exagitato morbo hominem ad extremum vitæ diſcrimen adducit, quo illum tunc à graviſſima & periculoſiſſima ægritudine liberaſſe prædicetur.* En faut-il davantage, pour faire comprendre quel eſt l'aveuglement & la partialité de ceux qui ſe montrent ſi entêtés de leurs Médecins, & qui en ſoutiennent le mérite prétendu avec tant de chaleur ? Il ne ſuffit pas, pour en prouver l'habileté, de dire, ils m'ont guéri d'une ou de pluſieurs Mala-

dies ; il faut encore faire voir , que ce
cures heureuses sont dues à une condui
conforme aux règles de la véritable Mé-
decine : car il peut fort bien arriver , qu
ce soit la Nature, qui ait surmonté , no
seulement le mal , tel qu'il étoit d'abord
mais encore ce qu'y a ajouté l'ignoran
application des remèdes. Souvent on n
meurt pas pour une médicine ordonné
imprudemment , ou pour une saignée
quelque préjudiciable qu'elle puisse êtr
en elle-même. La Nature peut , en tou
personne , résister à une certaine mesur
de mal , lorsqu'il n'est pas considerable
& que le Malade est d'une complexion
robuste : elle pourra même se délivrer d
ce qu'y aura mis du sien l'ignorant Mé-
decin. Mais cela ne peut aller que jusqu'à
un certain degré : car , si le mal *primiti*
& le mal *accessoire* joints ensemble son
capables de surmonter les forces de la Na-
ture , en ce cas-là il faudra bien qu'elle
succombe , & le pauvre Malade se verr
réduit à perdre misérablement la vie.

Quand, au contraire, on voit un hom-
me guéri de quelque maladie, il n'est pa
impossible, que ce soit un pur effet de l
Nature, & que le Médecin ait aggravé l
mal, bien loin d'avoir contribué en rien au

ré-

rétabliſſement de la ſanté. Ajoutons à cela, que, ſi de ce que quelque perſonne aura été guérie, on en devoit d'abord inférer, que le Médecin eſt un habile homme, comme il n'y a point de Charlatan, qui n'ait eu le bonheur d'en guérir pluſieurs, il faudroit dire, qu'il n'y a point abſolument d'ignorant Médecin. Mais, c'eſt une choſe dont on ne ſait que trop le contraire: car, ſi dans toutes les profeſſions, tant méchaniques, que libérales, on voit des Sujets de toutes les ſortes, combien, à plus forte raiſon, devons-nous croire, qu'il s'en trouve davantage parmi ceux qui font métier de la Médecine, puiſque c'eſt l'Art le plus trompeur, & dont il eſt le plus facile d'abuſer; & que, pour être mauvais Médecin, il ne faut que manquer de quelcune de ce grand nombre de qualités eſſentiellement requiſes pour former un Médecin, véritablement digne de ce nom? Plût à Dieu, que, pour la conſolation du Genre Humain, il n'y eût pas tant de ceux-là, & qu'il y eût plus de Médecins ſages & éclairés: mais je ne ſens que trop la vérité de ce qu'aſſure PETRARQUE, que, dans tous les ſiècles, ceux-ci ont toujours été en très-petit petit nombre: *Profectò non ſolùm hodie,*

 ſed

ſed ſemper raros ingenioſos, rariſſimos ſa-pientes fuiſſe nemo dubitet, niſi qui num-quam oculos, vel in ætatem ſuam intenderit, vel ad antiquam reflexerit. Il en étoit mê-me tellement perſuadé, que, dans une Lettre qu'il écrivoit au Pape CLEMENT VI. qui étoit alors malade, *J'ai plus de peur*, lui dit-il, *Très-Saint Père, des Mé-decins que de votre mal; c'eſt pourquoi, je vous conſeille de les éloigner de vous, & de les regarder comme vos plus dangereux ennemis: Veluti inimicorum aciem, Clementiſſime Pa-ter, intuere.* Dans les ſiècles plus reculés, il y avoit un ſi grand nombre de mauvais Médecins, que PLINE & CATON en ont parlé avec le dernier mépris: &, à en ju-ger par la manière dont s'en ſont expri-més ces deux grands hommes, je m'ima-gine que, s'il avoit été en leur pouvoir d'en délivrer le Monde, auſſi facilement que la prudence des Romains a ſu les ex-iler autrefois de leur République, pen-dant ſix cens ans, ils n'y auroient aſſuré-ment pas manqué. MARTIAL ne pouvant leur faire ſentir autrement combien il les haïſſoit, n'a pu ſe refuſer au moins le plai-ſir de les bien railler: tantôt il les com-pare à des *Corbeaux*, ou à des Enterreurs de morts, en ces termes:

Nun-

Nuper erat Medicus, nunc est Vespillo
DIAULUS.
Quod Vespillo facit, fecerat & Medicus.

C'est-à-dire, "Il n'y a pas longs-tems
„ que DIAULE étoit Médecin ; aujour-
„ d'hui il est Enterreur ou Fossoïeur.
„ Ce que le Fossoïeur fait à present, c'est
„ ce que faisoit auparavant le Médecin."
Tantôt il les tourne en ridicule, en fei-
gnent, qu'il suffit de les voir en songe,
pour faire mourir un homme ; comme il
a fait dans l'Epigramme, qu'il a compo-
sée sur la mort subite d'ANDRAGORE, où
il dit :

Lætus nobiscum, hilaris cænavit, &
idem
Inventus manè est mortuus ANDRA-
GORAS.
Tam subitæ mortis causam, FAUSTINE,
requiris?
In somnis Medicum viderat HERMO-
CRATEM.

C'est ce qu'un Poëte *Castillan* a rendu
en sa Langue aussi ingénieusement, que
MARTIAL, par ces vers Espagnols :

Cenò ANDRAGORAS *bañado*
Conmigo a noche de gana;
Y ya muerto esta mañana
En su cama lo han hallado.
Si de tan arrebatado
Fin quieres saber, FAUSTINO,
La causa qual esista?
Se soñò de un Galenista:
Te parece poco mal,
Soñarse un Medico tal?

„ ANDRAGORE, dit-il, soupa hier avec „ moi, content & joïeux; & on l'a trouvé mort ce matin dans son lit. Veux-tu, „ FAUSTIN, savoir la cause d'une mort si „ subite? Il a vu en songe un Médecin „ GALENISTE: que t'en semble? n'en est- „ ce pas assez, pour mourir de peur"?

Mais le sujet est trop sérieux, pour nous prévaloir ici des plaisanteries des Poëtes: laissons parler HIPPOCRATE, l'oracle de l'ancienne Médecine; & voïons le calcul qu'il fait lui-même, tant des bons, que des mauvais Médecins: comme je m'assure, qu'il n'en parlera pas autrement que moi, son autorité ne sera que confirmer ce que je croi en avoir déja démontré. *Medici fama & nomine multi,*

ti, re verò & opere valde pauci : "Il y a
„ bien des gens, dit-il, qui paſſent pour
„ Médecins & qui en portent le nom,
„ mais il s'en trouve bien peu qui, à l'œu-
„ vre, ſe montrent réellement tels. Si
nous voulons, après cela, deſcendre aux
ſiècles plus voiſins du nôtre, nous ver-
rons, qu'il y a eu un ſi grand nombre de
Médecins ignorans, que ZEFIRIEL BO-
VIO, célèbre Médecin de *Verone*, fut ob-
ligé de faire contre eux un livre, qu'il in-
titula le Fleau des Médecins ſophiſtes ou
charlatans: il étoit même ſi transporté de
zèle, de compaſſion & de charité envers
ſes Concitoïens, qu'on l'entendoit ſouvent
s'écrier: O quel malheur eſt celui de no-
tre ſiècle, ô pauvres Malades, en quelles
mains êtes-vous tombés!

Cependant, malgré tout le poids d'une
pareille autorité, & la force de ces juſtes
exclamations, il ſe trouvera peut-être
quelcun qui m'objectera, qu'il n'eſt gué-
re poſſible, que le nombre des mauvais
Médecins ſoit ſi grand; puiſqu'on voit
tous les jours, que des Malades qui ſe
mettent entre leurs mains, il en réchape
beaucoup plus, qu'il n'en meurt. Fort
bien! mais, que prétendroit-on inférer
d'un pareil argument? Voudroit-on en

conclure, que le nombre des bons Médecins l'emporte ſur celui des Ignorans, ou que de tout le corps des Médecins, pris enſemble, il en revient plus d'utilité, que de mal, au Genre humain ? Pour être convaincu de la fauſſeté de l'une & de l'autre de ces deux conſéquences, il ne faut qu'ouvrir les yeux; & l'on reconnoitra ſans peine, que le mal, que font les mauvais Médecins, l'emporte de beaucoup ſur le bien, que fait le petit nombre des bons. Si, après cela, vous voulez ſavoir, pourquoi il réchape plus de Malades, qu'il n'en meurt, je vous répondrai, que cela vient de la qualité ordinaire des Maladies, qui ſont pour la plupart guériſſables; de ſorte que la Nature eſt capable d'en ſurmonter la plus grande partie. C'eſt ce que l'on voit arriver, non ſeulement dans les Villes, où il y un grand nombre de Médecins, mais encore dans les endroits où il ne s'en trouve aucun. Au contraire, ſi nous en voulons croire MONTAGNE, Auteur tant eſtimé en *France*, dans ces endroits-là on jouït d'une meilleure ſanté, qu'ailleurs: Et le célèbre Juriſconſulte TOURNEBE raconte, qu'il a obſervé, qu'en *Normandie*, dans un tems de Maladie Epidémique, dans les

les endroits où il n'y avoit point de Médecins, il mouroit fort peu de Malades, au lieu qu'il n'en réchapoit guére dans les Villes, où ceux qui étoient pris du mal avoient recours à l'assistance des Médecins.

Mais, sans parcourir les autres Pays, ne voïons-nous pas tous les jours la même chose en *Italie?* Qui ne sait, dit LEONARD de *Capoue*, célèbre Médecin de notre tems, ce qui est arrivé chez nous? que „le Seigneur d'une Terre où l'on n'avoit „jamais vu de Médecin auparavant, croï-„ant procurer un grand avantage à ses „Vassaux, y en introduisit un, qui avec „ses Saignées, ses Purgations, ses Vessica-„toires, & autres Remèdes qui jusqu'a-„lors leur avoient été tout-à-fait incon-„nus, sut si bien la dépeupler, qu'elle „alloit bientôt être entièrement déserte, „quand les Habitans, effrayés du danger „qui les menaçoit, s'attroupèrent autour „de leur Seigneur, comme autant de „chiens enragés, & le forcèrent de ren-„voïer au plus vite ce redoutable Méde-„cin". Je dirai encore quelque chose de plus: combien y a-t-il de Maladies, que la Nature nous envoie exprès, pour nous rendre d'autant plus sains en suite? En effet,

effet, combien de légeres indiſpoſitions, de rougeoles, de diarées, de petites véroles, de fièvres, & d'autres dérangemens d'humeurs, qui ne ſont autre choſe que des altérations propres à purifier le ſang, des criſes ſalutaires, & de véritables faveurs de la Nature? Auſſi ne voit-on pas, que les Malades s'en trouvent plus mal, ſi ce n'eſt ceux qui ont achevé leur carrière: & de-là on peut conclure, que ce qui d'abord paroît un mal, peut fort bien être une nouvelle ſource de ſanté. Ne ſoïons donc point ſurpris de voir les Malades guérir, puisque la plus grande partie des Maladies, ſont plutôt ſalutaires, que dangereuſes; & qu'il eſt conſtant, qu'il en réchaperoit beaucoup moins, ſi ces mêmes Maladies étoient malignes, ou de qualité à le devenir.

Quand les Maladies regnantes ne ſont pas fort dangereuſes, on doit attribuer la guériſon de ceux qui en ſont ataqués ou à la température des Saiſons, ou à la bonne complexion des Corps, ou bien, comme le prétendent les Aſtrologues, à une favorable influence des Aſtres: en un mot, ils en ſont plus redevables à la Nature, qu'à tout l'Art des Médecins. Il eſt bien vrai, que c'eſt ſur cet abus, qu'ils ſavent éta-

établir leur crédit : comme les opérations de la Nature ſont tout-à-fait imperceptibles à un œil vulgaire, ſi elles ſe trouvent heureuſes, ils ne manquent pas d'en faire honneur à leurs *Récipés*; ſi, au contraire, elles ne ſont pas favorables, ils en rejettent toute la faute ſur les mauvaiſes diſpoſitions des Malades : & c'eſt ce qu'a dit autrefois CORN. AGRIPPA, en ces termes : *Sic enim efficit, ut nemo ægrotus niſi propria culpa periiſſe, nemo niſi Medici beneficio reſtitutus videatur.*

C'eſt-là ce qui fait, que l'on ne connoit point le mauvais Médecin; c'eſt auſſi à la faveur de cette obſcurité, qu'il évite les châtimens qu'il mérite, par tant d'homicides. Qu'un Avocat parle, qu'un Muſicien chante, l'oreille juge de ce que celui-ci a chanté, & de ce que l'autre a dit: ſi un Peintre fait une figure, & un Sculpteur une ſtatue mal proportionnée, la vue peut nous en faire apercevoir jusqu'au moindre défaut. En un mot, tous nos Sens ſont autant de cenſeurs ſévères des Ouvrages de toutes les Profeſſions: il n'y a que celle de la Médecine, qui jouïſſe du privilége de travailler à couvert de l'obſcurité; & quoique les défauts en duſſent être d'autant plus ſenſibles, qu'ils

nous touchent de plus près, cependant, comme il n'y a aucun des Sens par le moïen duquel nous puissions juridiquement convaincre un Médecin de malversation ou d'ignorance, la Justice est obligée, comme dit PLINE, de le laisser tuër impunément. (*) *Nulla præterea lex, quæ puniat inscitiam capitalem, nullum exemplum vindictæ; discunt periculis nostris, & per experimenta mortes agunt, Medicoque tantùm hominem occidisse summa impunitas est.*

Après avoir fait la balance des bons & des mauvais Médecins, après avoir prouvé, qu'il se trouve un grand nombre de ceux-ci, & très-peu des autres, & qu'il est presque impossible de les distinguer, par les raisons que j'en ai alléguées, il ne nous reste plus qu'à dire, avec le sage PETRARQUE, qu'il n'y a point de chemin plus court, ni plus sûr, pour recouvrer la santé, quand on a le malheur de l'avoir perdue, que de se passer de Médecin. (†) *Nulla est Ægro rectior ad salutem via, quàm Medico caruisse.* Quoique je m'imagine avoir donné des preuves convaincantes de tout ce que j'ai avancé jusqu'à

(*) Liv. 29. Chap. I. (†) SEN. Liv. 5. Epitr. 4.

qu'à preſent, on n'en ſera peut-être pas moins ſurpris de ce grand nombre de faux Médecins : & moi, je le ſuis au dernier point, qu'il n'y en ait pas encore davantage, & qu'il ſe trouve des gens de bonne maiſon, & d'un eſprit au deſſus du commun, qui, ſe voïant exilés de leur Patrie, ou preſſés par la néceſſité, ſe portent à des actions qui deshonorent leur famille, jusqu'à ſe mettre à voler, uniquement pour avoir de quoi vivre, vu qu'ils pouvoient trouver une reſſource ſûre & honnête dans la profeſſion de la Médecine ; ſur-tout aujourd'hui qu'on en a fait un Métier, qui s'apprend & s'exerce ſi facilement. Que ne puis-je trouver l'occaſion d'en entretenir quelcun en particulier ! J'oſerois bien me promettre de l'engager aiſément à changer de profeſſion, & de gagner ſur lui ce que le Monde n'en peut obtenir, par l'idée de l'Honneur, ni la Juſtice humaine, par la crainte des ſupplices. Je lui ferois voir, que, s'il veut ſeulement changer d'armes & prendre un autre couteau, il peut en même tems contenter ſon naturel ſanguinaire, ſe procurer un gain honnête, & s'aſſurer une vie tranquile : & pour cet effet, je n'aurois qu'à lui dire, par voie de

con-

conſeil, ce que l'Auteur que je viens de citer diſoit, par invective, à un mauvais Médecin. *Utere funeſto privilegio, prætio etiam mortis adhibito.* „ Jouïs du funeſte „ privilége de ta profeſſion, tue ſans mi- „ ſéricorde, & reçoi le prix de tes homi- „ cides". De cette manière, au moins, il n'y auroit d'aſſaſſinés, que ceux qui ſont aſſez ſots pour permettre qu'on leur ôte la vie, avec le ſang le plus ſpiritueux : & ces gens-là ne méritent guére de compaſſion. Puiſqu'ils ſont aſſez obſtinés & aſſez incrédules pour s'expoſer ſans façon à une pareille boucherie, & à donner libéralement la meilleure partie de leur ſang, ils font bien voir que non ſeulement ils n'écoutent ni l'Experience, ni la Raiſon, mais qu'ils ne reſpectent pas même la vérité indubitable de l'Ecriture Sainte, qui nous apprend, que „ l'Ame de la chair „ eſt dans le ſang". (*) *Anima carnis in ſanguine eſt.*

Je me flatterois d'autant plus de réüſſir à perſuader quelcun de ces malheureux, qu'il me ſeroit aiſé de lui faire voir, que, ſans avoir aucune teinture de bonne Philoſophie, ſans avoir rien appris de Mathéma-

(*) LEVIT. Chap. 17.

tiques, de Chymie, d'Anatomie, de Botanique, ſans avoir étudié ni la Diagnoſtique, ni l'Hygiaſtique, ni la Semiotique, ni la Diétetique, ni la Phyſiologie, il n'y a perſonne qui ne puiſſe ſe mettre à faire le Médecin. En effet, pour parvenir à être de ces Médecins à la douzaine, que faut-il davantage, que ſavoir par cœur cinq ou ſix *Aphorismes* d'HIPPOCRATE, autant de Paſſages de GALLIEN, quelques citations d'un petit nombre d'Auteurs Claſſiques, avec la Nomenclature des diverſes ſortes de Maladies? Cependant, toute cette Théorie pourroit être écrite ſur une ſeule feuille de papier. Il ſufiroit, par exemple, de ſavoir dire à un Malade, que la Fièvre n'eſt autre choſe qu'une chaleur extraordinaire du Cœur; que c'eſt un eſprit *lapidifique* qui fait la Pierre; & que les autres Maladies dépendent de l'intempérie des Viſceres, de la corruption ou de la Phethore du Sang; tantôt de la chaleur du Foie, des obſtructions de la Ratte ou du Méſentère; tantôt d'un dépôt d'humeurs, ou de la foibleſſe de la chaleur naturelle; ou enfin de quelque vice des facultés. Si l'on a affaire à des hommes, on peut attribuer leurs Maladies aux vapeurs ou fumées qui ſe détachent des Hypocondres: ſi ce ſont des

femmes, y donner la même cauſe, mais faire venir ces vapeurs de la Matrice ; & ſuppoſer que, le Corps humain étant comme une grande Cucurbite, *tanquam Cucurbita magna*, elles s'élevent à la Tête, qui étant ſelon GALLIEN, comme un Chapiteau : elles s'y raſſemblent, s'y condenſent, & ſe convertiſſent en catharres, flegmes, pituites, fluxions ; &, ſuivant les membres ſur leſquels elles tombent, donner à la Maladie quelque nom qui ſente le *Grec* ou l'*Arabe*.

Quant à la Pratique, en faut-il davantage, que les Recettes ordinaires ; par exemple, ſi c'eſt une Potion médecinale, ſavoir ordonner ſix onces de Sirop d'or, ou de la décoction de Manne ; s'il s'agit de Bolus ou de Pillules, de quelque choſe à avaler, préſcrire une once de Caſſe ou d'Electuaire lénitif ; faire marcher le Cliſtère avant la Saignée ; ordonner toujours une petite cuillerée de confection de Jacinte avec la Panade, & les Pommes cuites : enfin, ſavoir ſe ſervir d'un fort petit nombre d'autres Recettes triviales & uſitées, dont on peut facilement apprendre le ſtile & la forme en moins de quatre jours, pourvu que l'on n'ait pas l'eſprit tout-à-fait bouché ? Sur toutes choſes, il ne faut pas oubli-

blier de faire entendre aux Malades ; que l'on veut leur fortifier l'Estomac, leur purifier le Sang, leur desoppiler la Ratte, leur rafraichir le Foie, les purger de leurs mauvaises humeurs; savoir, de la Mélancolie, si ce sont des Hypocondriaques; de la Bile, s'ils sont d'un tempérament Colerique ; de la Pituite, s'il sont Phlegmatiques; en un mot, il faut leur promettre tout ce qu'on peut leur croire nécessaire, pour recouvrer la santé. Voilà en abregé toute l'Enciclopedie de la Secte ordinaire des Médecins; voilà à quoi se réduit toute leur doctrine, tout leur Art, tout leur savoir. Après cela, que l'on me fasse voir un plus beau Métier, qui celui-ci ; ou, avec un simple Capital de quatre ou cinq Recettes moisies, le premier venu peut duper tout le monde, & faire des gains considérables, sans le moindre risque de de sa part.

Je m'imagine, qu'après avoir si solidement montré, combien il est facile de faire le Médecin, on ne sera plus étonné de voir un si grand nombre de Médecins ignorans, non plus que de voir tous les jours de Hermites, des Sages-femmes, des Chirurgiens, des Apoticaires, des Juifs, des Charlatans se mêler du Métier.

Fingunt se cuncti Medicos, Idiota, Sacerdos.
Judæus, Monachus, Histrio, Tonsor, Anus.

Si vous voulez savoir à-present pourquoi les bons Médecins sont si rares, en voici la raison. Il y a deux chemins, qui conduisent à cette Profession, l'un court & facile; c'est celui dont je viens de parler : l'autre est un chemin rude & plein d'épines; & c'est ce qui fait, qu'il y a si peu de gens qui prennent celui-ci, & qu'il s'en trouve un si grand nombre qui prennent l'autre; parce que, comme ils n'aiment pas la peine, & qu'ils fuient l'étude, ils se contentent de certaines *superficialités*; &, pour me servir d'une expression de TERTULLIEN, *Nominis phantasma tantùm affectant*: Ils n'ambitionnent qu'un fantôme de Nom. Ils abandonnent de bon cœur le plaisir de s'alembiquer l'esprit à ceux qui y vont plus rondement, & qui sont plus studieux, qu'eux; bien assurés que, pendant le tems que les autres emploieront à rechercher les secrets de la Nature, de leur côté, ils trouveront d'autres moïens pour atraper les visites, & s'attirer le

le crédit de la Ville. Ils ſavent trop bien, que la plupart des hommes ſe laiſſent prendre aux apparences ; & que, pour être Médecin, il ſuffit d'être tel dans leur opinion.

En effet, quel ſoin & quelle précaution prennent les Malades, quand il s'agit de faire choix d'un Médecin? Les uns prennent le premier qu'ils trouvent ; d'autres celui qui leur eſt recommandé ; quelques-uns ſe ſervent de celui avec lequel ils ont le plus de liaiſon : en un mot, on ſe ſert de ſon Compère, de ſon Ami, comme ſi tous les Médecins étoient de la même ſorté, & qu'il n'y eût pas une différence conſidérable entre le bon & le mauvais Médecin. C'eſt ainſi que preſque tout le monde hazarde ſa vie, ſans faire la moindre attention à un abus ſi dangereux, ni aux triſtes ſuites d'un aveuglement ſi déplorable. Mais le mal n'en demeure pas là; car, ſi le Malade vient à empirer, bien loin de s'apercevoir de la faute que l'on a faite d'abord, en choiſiſſant un tel Médecin, on en fait venir encore un autre de la même ſecte, faute beaucoup plus grande que la premiere! Il eſt vrai, que cette ſeconde faute eſt l'effet de l'opinion où l'on eſt, que quatre yeux voïent mieux, que deux : mais on

auroit bien dû prendre garde aussi que, dans les ténèbres, un seul œil voit autant que cent; on auroit dû considérer, que la vue d'un mauvais Médecin n'est autre chose qu'une impertinente conjecture, & un abime de sots raisonnemens, qui ne servent qu'à rendre la vérité plus impénetrable, à mesure qu'ils se multiplient. Qui ne conviendra donc, que, de mettre sa vie entre les mains des plus aveugles, c'est précisément se jetter soi-même dans le précipice, & le chercher avec empressement? Si la multitude des Médecins n' étoit pas préjudiciable aux Malades, les Princes ne manqueroient pas d'en avoir un grand nombre à leur solde; mais, depuis qu' ADRIEN a fait graver sur son Tombeau cette triste Inscription, pour lui servir d'Epitaphe, *Turba Medicorum perii*: „Je suis mort, pour avoir eu trop de Médecins," à peine en entretiennent-ils autant qu'il en faut pour la bien-séance; & encore peut-être le font-ils plutôt pour s'accommoder à la mode, que pour le bien de leur santé & de celle de leur Famille. Ajoutons à cela que, s'il est difficile de choisir un bon Médecin parmi un si grand nombre d'ignorans, il le sera encore bien d'avantage, quand il s'agira d'y en cher-

cher

cher plusieurs. Cela doit naturellement nous faire croire, que l'usage d'avoir plus d'un Médecin, est un abus qui n'a été introduit, que par la politique de tant de Charlatans, qui ont jugé cette ressource très-propre à se mettre eux & leur réputation en sureté contre toute sorte d'accidens: parce que, quand plusieurs Médecins assistent à la même cure, si le Malade vient à mourir, on n'en peut rendre responsable aucun d'eux en particulier; & ainsi, les homicides passent pour des morts innocentes & naturelles. Les *Consultes* procurent divers avantages considérables aux Médecins, non seulement en ce que, par les approbations mutuelles qu'ils se donnent tour à tour, les erreurs s'accréditent; mais encore elles multiplient le gain, en leur fournissant de fréquentes occasions de s'appeller les uns les autres, & de se rendre réciproquement la pareille. On peut à juste titre comparer ces honnêtes-gens à des Corbeaux, qui, malgré leur gloutonnerie, ne pouvant venir à bout de dévorer entièrement un Cadavre, croassent tant & si fort, qu'il en font venir d'autres à leur secours.

Au moins, si les Hommes pouvoient remarquer le fatal trafic que de tels Mé-

decins font de leur peau, ſoit en leur perſuadant, quoi qu'ils ſe portent bien, de ſe faire ſaigner au Printems, pour jouïr encore d'une meilleure ſanté pendant l'Eté, & de payer ainſi un tribut annuel de leur propre ſang à une pernicieuſe coutume, & faire au Médecin une rente perpetuelle dont on ne s'affranchit qu'en quittant la vie; ou par leurs impertinentes Recettes, qui ne font qu'aporter des obſtacles & des retardemens fâcheux au recouvrement de la ſanté, que la Nature encore vigoureuſe pouvoit rétablir en peu de tems! Si les Hommes, dis-je, vouloient ouvrir les yeux ſur leurs propres interêts, je ſuis bien ſûr, qu'ils rougiroient de leur ſimplicité & qu'ils ne ſeroient plus ſi empreſſés à envoïer chercher le Médecin: ils n'héſiteroient pas à profiter d'un conſeil que l'ignorance les empêche de goûter; & à s'en paſſer, ils trouveroient doublement leur compte; ils épargneroient leur bourſe, & ils garantiroient leur vie d'un danger évident. Mais, afin que vous n'alliez pas vous imaginer, que ces abus ſoient des inventions d'un mauvais eſprit, je veux que les Médecins mêmes ratifient ce que j'en ai dit. GALLIEN, dans ſon Commentaire ſur le Livre des Maladies Epidémiques,

en-

enſeigne ingénûment & ſans détour à ſes Diſciples, qu'ils doivent faire toujours le mal plus grand, qu'il n'eſt en effet; tant afin que les Malades n'aïent pas à ſe plaindre, s'ils ne ſont pas plutôt guéris, que pour les engager à payer plus graſſement, en leur faiſant croire, qu'ils les ont tirés de dangereuſes Maladies. (*) *Medicum debere perſuadere ipſis morbum eſſe majorem quàm ſit, ne fortè accuſetur ab illis, niſi citò fuerint curati, & ut ampliorem largiantur mercedem, dum ſe à magnis affectibus crediderint liberatos.* Et MONTUO, Auteur de la même Secte, dit, que „tirer les Maladies en longueur, c'eſt la Vendange „des Médecins." *Producere morbos, & ægros diu in reditu habere, vindemia quædam eſt.* Mais, qu'eſt-il néceſſaire de ſe donner la peine d'aller chercher de nouvelles preuves plus fortes, puiſque DOM. SALA, célèbre Galeniſte, & Profeſſeur à *Padoue*, a déclaré publiquement, que la Médecine eſt l'Art de tromper le monde, & dont tout le monde eſt la dupe: *Medicina eſt ars illudendi mundum, & à quâ totus mundus deluſus eſt.* Et afin que cette définition fût entendue de ceux même qui ne ſavent

 point

(*) Com. 5. Liv. 6.

point le Latin, un autre Médecin l'a traduite en Langue vulgaire, d'une manière qui ne lui fait rien perdre de sa force.

Cependant, malgré toutes ces déclarations flétrissantes, malgré tout le mal que produit la Charlatanerie & le grand nombre des mauvais Médecins, l'usage a prévalu: la Raison n'est plus écoutée, & l'on permet indifféremment au premier venu d'abuser impunément d'un Art si dangereux. Les choses en sont même aujourd'hui sur un pié, qu'on diroit, que les Hommes ne font aucun cas de leur santé. D'un autre côté, si l'on considere quelle attention on apporte à s'informer de ce qui se passe chez nos Voisins, & même dans les Pays éloignés du nôtre, au moindre bruit, sur le plus mince soupçon de quelque Maladie Epidémique: à voir, dis-je, tous les soins, toutes les précautions que l'on prend d'ordinaire, pour assurer le commerce, tant des Voïageurs, que des Marchandises, on ne peut s'empêcher de croire, que les Hommes sont tout occupés de leur propre conservation. Quand au contraire, on les voit si inattentifs, si négligens à aporter le moindre remède au danger évident dont ils sont continuellement menacés, de la part de cette multitude épouvantable de

mi-

miſérables Médecins, on ſe voit obligé de changer d'opinion : le moïen d'accorder deux choſes ſi oppoſées, la prudence ſcrupuleuſe du Gouvernement public, à ſe garantir d'un mal éloigné, & l'aveugle indifférence qui empêche ces mêmes Magiſtrats d'apercevoir une Peſte qui gagne tous les jours du terrein, & qui eſt toute prête à pénetrer juſques dans leurs maiſons!

Le monde n'a pourtant pas toujours été aſſez ſtupide, pour ne ſe pas appercevoir de cette Peſte domeſtique, de ce Fleau du Genre Humain. Pour en être convaincu, on n'a qu'à conſulter l'Hiſtoire: on verra, que *Rome* s'en eſt aperçue il y a long-tems, & y a ſu pourvoir avec ſageſſe: (*) *Roma dum fuit optima, prævidit hanc peſtem, vitandamque præmonuit.* A la verité, une négligence en elle-même ſi blâmable mériteroit quelque compaſſion, ſi le mal étoit moins ſenſible, & qu'il fût d'une toute autre nature. Mais, ne voit-on pas tous les jours, que le mauvais uſage de la Saignée met les Malades ſi bas, que les uns en demeurent eſtropiés pour toute leur vie, les autres entièrement privés de la vue, & d'autres enfin toujours valétu-

dinai-

(*) PETRARQUE, dans le même endroit.

dinaires & ſans forces. On en voit ſe retourner triſtement dans leur lit, ennuïés des dégoutantes Potions qu'on leur a fait prendre; d'autres ſe plaindre pitoïablement de la douleur que leur cauſent les Veſſicatoires, qu'on lui a appliquées, ou grillés du feu des mouches cantharides. Ici on en voit, que l'on a *alambiqués*, & fait bouillir tout vifs, pendant des ſemaines entières; d'autres qu'on a rendus hétiques à force de diètes, & à qui, pour dernier confort, on charge l'eſtomac de pierres pulvériſées, qui ne peuvent ſervir de cordial, qu'à la bourſe des Apoticaires. Enfin, peut-on être ſpectateurs tranquiles, d'une pareille boucherie? Eſt-il poſſible de fermer les yeux à la triſte expérience de tant de ſiècles, & de ne pas s'apercevoir de tous les maux que font ſoufrir aux pauvres Malades l'ignorance & la témerité de ces bourreaux impitoïables? Pour moi, je ne ſai de quelle excuſe peut ſe ſervir toute la prudence humaine, pour juſtifier une ſemblable ſtupidité! Cependant, tel eſt l'aveuglement fatal de la plupart des hommes, que plus le remède eſt contraire à la raiſon, plus le breuvage eſt dégoutant, plus la médecine eſt cruelle, & plus ils ſe perſuadent avoir été bien traités; & le

mau-

mauvais Médecin, au lieu du châtiment qui lui étoit dû en conſcience, n'en ſort que plus eſtimé, outre le ſalaire que l'on paye à ſes dignes ſervices.

C'eſt cette même pratique qui a mis autrefois de ſi mauvaise humeur ALFONSE LOPEZ, fameux Médecin de CHARLES V. & qui lui en a fait exprimer ſon indignation de la manière la plus forte. *Infirmos ſuppliciis infinitis injuſtè puniunt, Diæta exquiſitiſſima necant, pharmacis moleſtisſimis replent, crudelibus cucurbitis & urunt & ſecant, aliaque multa patrant, quæ capere memoria eſt impoſſibile; & quod magis indignationem nobis movet, ab errore crimineque mercedem accipiunt, ac punitionis loco præmia non exigua capeſſunt, laudantur quòd auxiliis multis adverſus morbos pugnaverint.* Ce qui revient à peu-près à ce que je viens de dire, mais exprimé plus élegamment, & avec une énergie qui témoigne aſſez le zèle qui faisoit parler ce ſavant homme. N'allez pas pourtant vous imaginer, que la ſtupidité des pauvres dupes s'en tienne là: ſi, au retour de l'Enterrement, les yeux encore baignés de larmes, ils ont beſoin d'envoïer chercher un Médecin, ils ne manqueront pas de prendre le même; & on peut leur appliquer ces paroles du Pſal-

mis-

miſte : (*) *Et cum occideret eos, quærebant eum.* Mais, comme l'Ignorance a toujours eu plus de partiſans, que la Sience & la Vertu, il me ſemble entendre les Avocats de ces Médecins ſanguinaires me faire cette nouvelle objection, d'un air rechigné : comment peut-on dire, que la métode ordinaire des Médecins, contre lesquels vous déclamez ſi fort, ſoit auſſi pernicieuſe que vous la faites, puiſque nous la voïons adoptée par tant de grands hommes, dont la réputation eſt ſolidement établie, & qui ne font pas difficulté de la mettre en pratique dans toutes les occaſions ? Il faut, qu'ils ſoient bien iniques, ou bien ignorans ! je ne dois, ni ne veux répondre à un ſemblable Dilemme : je dirai ſeulement, que PETRARQUE raconte à ce ſujet, qu'aïant parcouru toute la *France* & l'*Italie*, & aïant eu par-là occaſion de s'entretenir avec pluſieurs Médecins de cette ſorte, il en trouva enfin un qui lui parut très-ſavant dans ſa profeſſion ; que lui aïant demandé, pourquoi il ne l'exerçoit point, le Galeniſte lui répondit fort ſérieuſement qu'il étoit trop honnête-homme, & qu'il s'en faiſoit un ſcrupule de conſcience ; qu'il n'avoit garde de ſe ſervir d'un Métier

(*) Ps. 77. 34.

tier si pernicieux, pour tromper le monde; ni d'abuser de la simplicité des gens; que, si l'on savoit le peu d'utilité que le Genre Humain en tire, & encore assez rarement, & tout le mal qu'il fait souvent aux Malades, il y auroit sans doute beaucoup moins de Médecins. *Supercilio mæsto, & gravi, & amari digno, & ad fidem rei sat virium habente, timeo, inquit, Deo res hominum spectante, impietatem hanc committere, ut credulum vulgus circumveniam capitali fraude: cui si notum esset, ut mihi, quàm modicum, seu quàm nihil Ægro Medicus prosit, & quàm sæpè multum obsit, minor, & minùs phalerata esset acies Medicorum. Agant sanè, quoniam & agentium impietas, & patientium credulitas tanta est; abutantur simplicitate populorum, vitam polliceantur, & perimant & lucrentur, mihi nullum fallere, aut necare propositum est.* Ce sont ses propres termes.

Si cela est ainsi, je voudrois bien savoir pourquoi, quand les Peintres ont voulu representer la Mort, ils se sont avisés de la dépeindre avec une Faulx à la main? N'y avoit-il pas assez d'Instrumens plus honnêtes & plus à portée, pour n'être pas obligés d'en aller emprunter de l'Agriculture? Si mes conjectures ne sont pas fausses

ſes, ils ont voulu que cette Faulx ſervît de Hiéroglyphe, pour nous faire entendre, que, comme cet inſtrument ruſtique moiſſonne dans les Prés indifféremment toute ſorte de Plantes, de même la Parque impitoïable coupe le fil de la Vie humaine, ſans aucun égard ni à l'âge, ni à la condition. Malgré cette raiſon, ſi j'étois Peintre, je laiſſerois aux Forêts cette alluſion champêtre; & j'aimerois beaucoup mieux repreſenter la Mort ſous la figure d'un mauvais Médecin, avec cette Deviſe: *Æquo pulſat digito:* parce que, comme celui-ci traite de la même manière tous ceux qui tombent entre ſes mains, jeunes, vieux, & de quelque tempérament qu'ils puiſſent être, il me ſemble, que par-là, j'exprimerois plus au naturel l'indifférence de la Parque; & ce qui me le fait croire encore davantage, c'eſt que, ſelon TH. PRISCIANUS: *Occiditur æger., non moritur:* „on ne laiſſe „pas mourir le Malade, on le tue" Il faut avouër, que c'eſt un trait de prudence aſſez bien imaginé par les Médecins, quoi qu'il ne leur ait été ſuggeré que par leur avidité pour le gain, de faire repreſenter la Mort avec un inſtrument ruſtique à la main, pour nous la faire regarder comme exilée des Villes, & y augmenter la confi-

fi-

fiance en l'uſage de la Médecine : car autrement, il y auroit bien des Malades qui ne voudroient voir aucun Medecin, pour ne point ajouter un nouveau degré à la peur que leur cauſe l'original, par celle que leur donneroit encore la copie ; & pour n'avoir point devant les yeux une nouvelle repreſentation de la Mort, quoique ſous une apparence de ſanté. C'eſt auſſi, ſans doute, par une fine politique de la Mort, qu'elle ne s'eſt point voulu faire voir en équipage triomphant, tant pour ne point décréditer une opinion ſi flateuſe & ſi favorable aux Médecins, que parce que, d'elle-même, elle auroit fait aſſez mal ſes affaires dans les grandes Villes, ſi elle n'avoit pas été bien ſecondée par ces dignes miniſtres, qui ſont ſi exacts à lui faire payer par les pauvres mortels les tributs prématurés de la foibleſſe humaine. En effet, qu'eſt-ce que la plupart des *Récipés*, ſi non autant de Lettres de change, que les ignorans Médecins remettent à la Mort, pour ſe payer à vue d'un prétendu remède ? puis qu'en mettant dans l'eſtomac de leurs Malades la moitié d'une boutique d'Apoticaire, ils le leur font payer de la vie, ſans attendre que le tems ſoit échu.

La Mort entend trop bien ſes intérêts, pour ne pas voir combien il importe a ſa cruauté de s'entendre avec ces braves Médecins: elle n'ignore pas, qu'enfin ſa juriſdiction a ſes bornes, & qu'il faut néceſſairement, que l'Homme ait quelque exiſtence, pour pouvoir être ſoumis à la dureté de ſa loi: & ſon Empire cruel ne ſe ſeroit, pour ainſi dire, jamais étendu au de là de ce Monde, ſi elle n'avoit eu pour complice de ſa tirannie la malice ou l'ignorance d'une ſemblable profeſſion. Comment auroit-elle pu, avec ſa Faulx, retrancher du tronc maternel tant d'Entes cachées, & faire perdre à la fécondité même ſes fruits, formés à peine, ſans le fer abortif de cette digne ſeconde; comment auroit-elle pu parvenir à empoiſonner, à mettre dans le même tombeau l'eſpérance de tant de créatures poſſibles, & à éteindre, avec la propagation des Deſcendans, la providence même de la Nature, ſans une pareille confedération. Auſſi, graces aux forces auxiliaires des faux Médecins, tout cela lui a réuſſi à merveilles; au lieu que, ſans ce ſecours, elle ſeroit reſtée à moitié chemin. Elle peut bien aller avec ſa Faulx ſe promener dans les campagnes, & dans tous les lieux où il n'y a point de

telle

telle profeſſion. Pour nous, nous voulons, ne lui en déplaiſe, nous la repreſenter plus au naturel : du moins, avec une Lancette à la main, nous pourrons nous détromper les yeux, ſi nous avons le malheur ou la ſimplicité de ne pouvoir nous éclairer l'eſprit, & diſcerner d'où viennent les Abus. Nous croïons, qu'il eſt de la prudence d'adopter les Erreurs qui ſont en vogue : nous ne croïons jamais rien faire de mieux, que quand nous faiſons ce que fait la plus grande partie des Hommes ; &, par une Philoſophie de bêtes, nous ſuivons les ſentimens & les traces les uns des autres, comme l'a dit autrefois SENEQUE, (*) *Pecudum more antecedentium gregem.*

La Mort a ſu mettre à profit cette ſtupide ſympathie, pour introduire par-tout l'uſage des faux Médecins ; & de peur qu'on ne les reconnût, pour être ſes Emiſſaires, elle leur a donné un nom dont la ſignification pût faire croire aux Hommes, qu'ils leur étoient envoïés pour leur conſerver la ſanté, & la leur faire recouvrer, quand ils l'auroient perdue, au lieu qu'ils ne ſont propres qu'à la ruiner entiè-

(*) De vita beata.

tièrement. C'eſt cetre déteſtable politique, dont s'eſt bien aperçu CATON, qui le faiſoit s'écrier, dans les transports de ſon indignation contre cette eſpèce de Médecins: *Irrumpunt in orbem noſtrum magno agmine Medici; atque utinam Medici, & non Medicorum ſub inſignibus Medicinæ hoſtes armati.* „On voit, dit-il, les Médecins inonder le Monde à grands flots: encore „plût à Dieu, que ce fuſſent des Médedecins! mais ce ſont les ennemis des Médecins mêmes, qui viennent à main armée, ſous les Etendarts de la Médecine." Afin même, que nous ne venions pas à pénetrer l'équivoque du nom, elle permet quelquefois que nous retirions quelque petit bénéfice de leurs Recettes, pour parvenir d'autant plus ſûrement à établir le crédit de la Supercherie & de l'Impoſture. En cela, elle ſe ſert du Stratagême que mettent en uſage certains gueux, qui, avec un très-petit capital, ſont aſſurés de gagner cent pour un: ils s'en vont aux Marchés les plus fréquentés; & là, dans l'endroit le plus apparent, ils ouvrent une belle Lotterie, fournie abondamment de toute ſorte de galanteries étrangères miſes en ordre, & qui forment la plus agréable perſpective. Un tel ſpectacle

tacle charme les yeux : l'eſpérance y attire les gens en foule : & comme chacun eſt porté naturellement à ſe flatter de la fortune, on ſe hazarde ſans peine à y mettre quelque argent. La friponnerie conſiſte dans la grande quantité des billets faux, qui excede ſans proportion le nombre des bons ; ce qui fait que néceſſairement, presque tous ceux qui ont été aſſez ſimples pour y mettre en ſont enfin la dupe. S'il s'en trouve quelcun qui ait eu du bonheur, on en fait grand bruit ; & ce gain ne manque pas de tenter encore d'avantage ceux qui étoient déja diſpoſés à eſſayer leur fortune. Et c'eſt ainſi, qu'à l'envi l'un de l'autre, une infinité de gens hazardent & perdent leur argent, & qu'un ſeul homme en atrappe des Milliers. Voilà juſtement ce qu'a fait la Mort : elle a ouvert dans les Villes autant de Lotteries, qu'il y a de Boutiques d'Apoticaires. (*) *Poſteà fraudes hominum, & ingeniorum capturæ officinas invenere iſtas, in quibus ſua cuique homini venalis promittitur vita.* C'eſt-à-dire ; „la ſupercherie & l'avarice des „Hommes leur a fait inventer ces Boutiques, où l'on vend en détail, ou du

 „moins,

(*) PLINE, Liv. 4.

„moins, où l'on promet à tout Acheteur „de la ſanté pour ſon argent". Remarquez bien l'ordre & la quantité des bouteilles, des boëtes, des flaccons, des tiroirs, des phioles, dont le frontiſpice eſt ſuperbement paré de noms *Grecs*, *Arabes*, *Latins*. Cette drogue eſt bonne pour un mal; celle-là pour un autre; une troiſième pour pluſieurs ſortes de maux: enfin, il n'y a aucune maladie dont on n'y trouve l'antidote. C'eſt-là que, ſans s'embaraſſer du prix, on voit moudre les perles, pulvériſer les jacintes, les émeraudes, & les autres pierres précieuſes les plus dures, que l'on croit ſalutaires, parce qu'elles coutent beaucoup. Vous y voiez tous les jours arriver des drogues étrangères du nouveau Monde, des Bezoars de l'*Orient*, des Fébrifuges de la *Chine*, des Baumes du *Perou*, des Mumies de l'*Arabie* déſerte, une infinité de Végetaux des montagnes du *Congo*, & des prairies du *Mogol*. En un mot, il n'y a point de coin de la Terre quelque éloigné qu'il ſoit, où ces Apoticaires n'aïent quelque commerce ou des correſpondances, depuis qu'à la honte de la Providence Divine, ſi je l'oſe dire, on s'eſt aviſé de croire, que la plus légère indiſpoſition ne peut ſe guérir, ſans

lé

le ſecours de quelque drogue étrangère : (*) *Ulceri parvo Medicina à rubro mari imputatur* : Poûr la moindre ulcère, dit PLINE, on a recours à des remèdes, que l'on fait venir de la *Mer rouge*. Si par hazard, vous vous trouviez à l'appareil pompeux de la compoſition ſomptueuſe du Mithridate ou de la Thériaque, je ſuis bien ſûr, que vous ſeriez ſurpris de voir des centaines d'Ingrédiens, tous de climats étrangers, de vertus & de qualités differentes, entrer dans le mélange de ces antidotes, & la Botanique de pluſieurs Provinces s'épuiſer, pour la doſe d'une ſeule demi-dragme. PLINE indigné, à la vue de ces magnifiques fraudes, s'exprime en ces termes : *Tyriaca vocatur excogitata compoſitio luxuriæ : fit ex rebus externis, cum tot remedia dederit Natura, quæ ſingula ſufficerent. Mithridaticum antidotum ex rebus quinquaginta quatuor componitur, interim nullo pondere æquali, & quarumdam rerum ſexageſima denarii unius imperata. Quo Deorum perfidiam iſtam monſtrante? Hominum enim ſubtilitas tanta eſſe non potuit : oſtentatio artis, & portentoſa ſcientiæ vendicatio manifeſta eſt*. Ce qui revient à ceci, en *François* :

(*) Dans le même endroit.

çois : „ La Thériaque n'eſt qu'une inven-
„ tion de l'orgueil des Hommes : elle eſt
„ toute compoſée de choſes étrangères ,
„ quoique la Nature nous ait libéralement
„ fourni tous les remèdes néceſſaires. Le
„ Mithridate eſt compoſé de cinquante qua-
„ tre différens Ingrediens , tous de poids
„ inégal , de ſorte qu'il y en a qui ne
„ pèſent pas la ſoixantième partie d'un
„ ſcrupule. Quel eſt celui des Dieux qui
„ a été aſſez perfide , pour en enſeigner
„ la préparation ? car toute la ſubtilité des
„ Hommes n'étoit pas capable de l'inven-
„ ter. Quelle vanité de l'Art, quelle mon-
„ ſtrueuſe oſtentation de Sience ? "

D'un autre côté, les Malades , preſſés de leurs maux , & flattés en même tems de l'eſpérance que leur donne tant de Santé en perſpective , mettent leur vie entre les mains du Médecin , dont les Recettes ſont les Billets de la Lotterie. Mais , comme les ignorans & les charlatans ſont en très-grand nombre , auſſi d'ordinaire n'aportent-elles aux pauvres Patiens que des maux beaucoup plus conſidérables, S'il arrive , par hazard , dit C: AGRIPPA, que le Malade rencontre le *Récipé* de la Santé , *fit plauſus intolerabilis* , ce ſont des applaudiſſemens dont on ne voit

voit point la fin; & il n'en faut pas davantage, pour augmenter la confiance en cet Art; puisqu'il n'eſt que trop vrai, qu'un ſeul homme guéri lui attire beaucoup plus de réputation, qu'une centaine d'autres tués ne lui fait de deshonneur. La raiſon pour laquelle nous nous abuſons ſi facilement, c'eſt que nous ajoutons plus de foi à ce qui nous frappe l'oeil, ou l'oreille, que nous ne ſommes touchés des choſes qui ne peuvent être aperçues que par un prudent examen, & par un jugement impartial. Pour nous éblouïr, il ſuffit du brillant effet d'un éclair: que le moindre atome de jour étincelle autour de nous, c'en eſt aſſez pour nous faire regarder comme lumineuſes les plus épaiſſes ténèbres de la nuit. On peut dire avec vérité, que les mauvais Médecins ont cela de commun avec les Aſtrologues, à qui il ſuffit de rencontrer juſte une fois, pour faire paſſer enſuite toutes leurs impoſtures. *Aſtrologorum proprium eſt, ut coram vulgo una fortuita veritas etiam publicis mendaciis fidem faciat:* de même, c'en eſt aſſez qu'une cure réuſſiſſe à un Médecin de cette eſpèce, pour juſtifier en ſuite tous ſes homicides.

Je voudrois bien ſavoir ce que l'on pour-
 roit

roit oppoſer à tout ce qui vient d'être dit: & ſi les choſes ſont ainſi, quel parti nous reſte-t-il à prendre, quand nous ſommes malades? N'aurons-nous recours à aucun Médecin; & ſera-t-il dit, au grand ſcandale de la Raiſon humaine, que nous mépriſons la providence de la Nature? Nous avons vu juſqu'ici, combien il eſt difficile de diſcerner un bon Médecin, entre tant d'ignorans, par raport à toutes les circonſtances qui peuvent concourir à nous tromper, dans le choix que nous en voudrons faire: & je croi avoir démontré, que ſouvent nous ſommes la dupe des apparences, qui nous repreſentent les choſes tout autrement qu'elles ne ſont. Nous pouvons être ſéduits par la réputation & les grandes louanges, que donnent à leurs Médecins ceux qui en ont été guéris; parce que peut-être, comme dit AUSONE, c'eſt plutôt un effet du hazard, que de l'habileté du Médecin: *Evaſere Fati ope, non Medici.* Les Médecins nous trompent de leur côté; & nous nous trompons nous-mêmes, lorſque trop attachés à nos propres opinions, ou ne conſultant que notre humeur, nous inférons la capacité d'un Médecin de certaines prérogatives qui ne contribuent en rien à le rendre tel; ou

que

que nous donnons tout à la force des recommandations & de l'amitié, au préjudice du vrai mérite & de la vertu. Ce sont-là autant d'obstacles, qui nous empêchent de distinguer les véritables Medecins d'avec les Charlatans; puisque, s'il est vrai, que nous ne pouvons que choisir à tâtons, quand nous supposerions même, que le nombre en est égal, il y aura toujours autant de risque, que de fortune, dans notre choix: mais, comme nous avons vu, que le nombre des ignorans est infiniment plus grand, que celui des autres, nous devons avouër, que le danger de nous tromper en est d'autant plus évident. Ce sont ces réflexions sensées, à ce que je m'imagine, qui ont suggeré à BENTIVOGLIO les vers dont voici la traduction.

J'admire le bon sens du pauvre Villageois:
Quand la Fièvre le prend, sans autre Médecine,
Il sait s'en consoler, en vuidant sa chopine;
Et laisse le Quina *pour les riches Bourgeois.*
Dans le fort de l'accès, il avale son vin:
Et comptant sur les soins de la sage Nature,
Il s'en promet bientôt une guérison sure.
Où pouvoit-il trouver un meilleur Médecin?

Nous

Nous pouvons donc conclure, que, quand nous ne sommes pas sûrs d'avoir un bon Médecin, il vaut mieux nous en passer, par raport à la difficulté du choix. La prudence le veut; parce que le nombre des ignorans est fort grand, & qu'on a tout à en appréhender, tant pour la bourse, que pour la vie même: & enfin, parce que, lorsque nous serons assez sages, pour ne plus nous remettre entre leurs mains, nous ne leur donnerons plus occasion de venir troubler, par leurs sottes conjectures, les dispositions intérieures, & les crises salutaires que la Nature nous envoie. Du moins, quand nous verrons approcher le moment fatal, nous aurons la consolation d'être arrivés le plus près qu'il nous aura été possible, des bornes qu'il n'est pas permis à la fragilité humaine de passer. „Tu lui as préscrit ses limites, & il ne passera pas outre", dit l'Ecriture.

Constituisti terminos ejus, qui præteriri non possunt. JOB. 14.

Dis-

DISCOURS II.

Que la Médecine eſt une Sience réelle; mais que cela n'empêche pas, que chacun ne puiſſe être Médecin de ſa propre perſonne.

Je ſerois fâché, que ce que j'ai avancé dans le DISCOURS précedent me fit prendre pour un Athée en Médecine. Si quelcun en avoit conçu de moi une pareille opinion, il ſe tromperoit fort dans ſon calcul, & il pourroit bien compter de me trouver plus diſpoſé, que perſonne, à en ſoutenir l'exiſtence. Et qui en peut douter? puiſque, quand la Sainte Ecriture ne parleroit pas en ſa faveur, toute la Nature en deffendroit la cauſe, par le langage muet, mais énergique, d'un nombre infini de vertus renfermées dans toutes les choſes ſublunaires. En effet, en quel lieu, en quelle partie du Monde la Médecine ne ſe manifeſte-t-elle point? Eſt-ce dans le Feu; mais les Chymiſtes,

miſtes, par la chaleur de leurs fourneaux,, vous la feront voir dans leurs Vaiſſeaux artificiels, ſous la forme d'Eſprits & de Quintes Eſſences. Eſt-ce dans l'Air? mais, ne voit-on pas tous les jours, que le ſimple changement d'Air fait que les Maladies ſe guériſſent d'elles-mêmes? Eſt-ce dans l'Eau? mais nous avons l'expérience journaliere de tant de Fontaines, de tant de Bains, d'où nous voïons revenir en parfaite ſanté des Hopitaux entiers de Malades. Eſt-ce enfin dans la Terre? mais, que trouve-t-on autre choſe, dans ſes entrailles, que des Mineraux ſalutaires, qu'elle offre à nos beſoins? que voit-on autre choſe ſur ſa ſuperficie, que des boutiques d'Apoticaires, que la Nature nous preſente libéralement dans les Jardins, dans les Prairies, ſur les Collines, & ſur les Montagnes? (*) *Ne Sylvæ quidem horridiorque naturæ facies medicinis carent: ſacra illa parente rerum omnium non remedia diſponente homini, ut Medicina fieret etiam ſolitudo ipſa.* „Il n'y a point, dit „ce ſavant Naturaliſte, de Forêt ſi déſerte, ni de ſolitude ſi affreuſe, qui ne „nous offre quelques Remèdes. Cette „ſa-

(*) PLINE, Liv. 24.

„ ſage Mere de tout ce qui exiſte ne s'eſt
„ point contentée de diſtribuer ſeulement
„ en certains endroits particuliers les ſe-
„ cours qu'elle diſtinoit à l'Homme, con-
„ tre ſes Infirmités; elle a voulu, que les
„ Déſerts mêmes lui produiſiſſent les cho-
„ ſes néceſſaires à la ſanté". En effet, on trouve des Médecines par-tout, dans l'Air, dans l'Eau, dans la Terre, & ſur ſa ſurface; où l'on rencontre un nombre infini d'Animaux de toute ſorte d'eſpèces, qui préparent aux Hommes des Antidotes, pour tous les maux qui peuvent l'affliger. C'eſt pour la Médecine que le Printems donne ſes fleurs, que l'Eté produit les baumes, & que l'Automne nous preſente ſes fruits, dans leur maturité. En quel endroit donc peut-on dire, que la Médecine ne ſe manifeſte point? Si elle eſt ſi univerſelle, ſi abondante, & ſi libérale, qu'elle va d'elle-même au devant de tous nos beſoins, il eſt conſtant, qu'il n'y a point de miſérable, quelque ſolitaire qu'il ſoit, qui puiſſe dire, qu'il ne naît point autour de ſa cabane tout ce qui lui eſt néceſſaire, pour remédier à ſes indiſpoſitions. (*) *Cum*

re-

(*) PLINE, dans le même endroit.

remedia vera pauperrimus quisque cænet. Que ſi, malgré tant de témoignages autentiques, & dont l'expérience ſe preſente tous les jours à nos yeux, il ſe trouve encore quelcun qui oſe nier l'exiſtence de la Médecine, il faut qu'un tel homme ait un grand fonds d'obſtination! Et pour moi, j'apprehendrois, que, par une juſte punition de ſon extravagante incrédulité, quelque malheur imprévu, ne le transportât en *Egipte*, où ſon cadavre enſéveli dans les ſables, & enſuite changé en Momie, l'obligeât à lui rendre après ſa mort, par de ſalutaires effets, l'eſtime que ſon ignorance l'auroit engagé à lui refuſer pendant ſa vie. Alors le poiſon de ſa médiſance, devenu antidote pour les autres, à qu'il procureroit la ſanté, ſeroit une démonſtration palpable de l'exiſtence indubitable de la Médecine.

Il paroît, par toutes les Hiſtoires & les Fables des Anciens, que loin d'en révoquer en doute la réalité & l'excellence, ils en ont fait tant de cas, que, pour en mieux relever le mérite, ils n'ont point fait difficulté de lui donner une origine celeſte: ils ont feint, comme on le voit dans OVIDE, qu'APOLLON & ESCULA-

PE

PE ſe glorifioient d'en avoir été les inventeurs :

Inventum Medicina meum eſt ; opifexque
per orbem,
Dicor, & herbarum ſubjecta potentia nobis.

Ils avoient tant de véneration pour ceux qui en faiſoient profeſſion, qu'ils leur élevoient des Autels, où ils leur rendoient leurs adorations, dans l'opinion où ils étoient, qu'il y avoit quelque choſe de miraculeux, & qui étoit au deſſus des forces de la Nature, à ſavoir rendre la ſanté à ceux qui l'ont perdue : de ſorte que la reconnoiſſance d'un ſi grand bien les a rendus idolâtres de ceux à qui ils s'en croïoient redevables ; & qu'ils ont bâti des Temples en l'honneur d'un Art ſi utile au Genre humain. Mais, me dira quelcun, quelle étrange métamorphoſe eſt celle que nous voïons de nos jours? Quoi ! La Médecine enlevoit autrefois les adorations aux Dieux, qu'elle faiſoit négliger ; elle s'attiroit l'encens des Peuples; & aujourd'hui elle eſt devenue l'objet de la raillerie, (*) elle fait le ſujet des Pièces de

(*) Coméd. de MOLIERE.

de Théatre & le divertiſſement des Comédiens *François* qui la tournent en ridicule. Voila un changement bien extraordinaire ! Paſſer des Louanges à la Satire, des Applaudiſſemens à la Raillerie. On n'en ſera nullement ſurpris, quand on en voudra rechercher la cauſe, ſans partialité : on découvrira facilement, que ce changement ſi étrange ne vient point de la fauſſeté de la Médecine en elle-même, mais uniquement de l'ignorance de ceux qui s'en mêlent, ſans la ſavoir ; & qui rendent l'Art ſuſpect & mépriſable, par la mauvaiſe application qu'ils font des remèdes. Cela eſt ſi vrai, qu'au rapport de PLINE même, ſi les *Romains* ont chaſſé les Médecins de tous les Pays dont ils étoient les Maîtres, ils n'ont pourtant pas condamné la Sience : (*) *Non rem antiqui damnabant, ſed artem.* Auſſi voïons-nous, que, quoiqu'il y ait beaucoup de Nations, & ſur-tout la vaſte Monarchie des *Turcs*, où l'on ne trouve point de Médecins, cependant, on les voit ſuivre exactement beaucoup de règles de la Médecine : leurs Malades obſervent une rigoureuſe Diète, & ils uſent ſouvent de leurs breuvages parti-

* *Liv.* 29.

ticuliers, & d'autres remèdes que l'expérience leur a fait trouver salutaires. (*) *Hæc ratio Romanorum, ac Barbarorum plerumque, quæ non in artis vituperationem, sed artificum solùm cedit.* „ Cette conduite „ des *Romains* & de la plupart des Peu„ples *Barbares* ne tendoit point à desho„norer la Médecine, mais seulement à fai„re voir combien ils méprisoient les I„gnorans, qui en faisoient profession", dit CARDAN. Nous pouvons donc rétablir la Médecine dans ses anciens droits; nous devons lui rendre l'estime dont elle a joui dans les premiers siècles; & faire retomber tous les reproches & l'infamie sur ceux qui, malgré leur ignorance, ont la témerité d'entreprendre un Métier si difficile. Telle a été, sans doute, l'intention de tous ces Auteurs célèbres, qui semblent en vouloir à la Médecine, quoique tous leurs Discours méprisans & leurs termes injurieux ne s'addressent qu'a ceux qui osent l'exercer, sans en avoir une connoissance suffisante. Car je ne me persuaderai jamais, qu'il y ait des gens sages, qui puissent révoquer en doute une chose, que l'expérience journalière a rendu si

* *Encom. Medicinæ.*

si sensible & si indubitable.

Quand j'aurai bien établi l'existence ou la réalité de la Médecine, je sai que l'on me rappellera ce que j'ai avancé dans le I. DISCOURS, & que l'on ne manquera pas de me dire : Si la Médecine est une Sience réelle, pourquoi ne devons-nous pas nous servir de ceux qui la professent? Serons-nous desobéissans au précepte de l'ECCLESIASTIQUE, qui nous ordonne d'honorer le Médecin à cause de la nécessité? (*) *Honora Medicum propter necessitatem.* Tous les Théologiens, tous les Casuistes ne nous obligent-ils pas quand nous sommes Malades de nous remettre entre les mains de quelque Médecin, pour ne point pécher contre la charité, & manquer à ce que nous nous devons à nous-mêmes? Fort bien. Cependant, si vous voulez examiner sérieusement ce que j'ai dit ci-dessus, il ne sera pas fort difficiler de le concilier avec les vérités dont il s'agit à present. En effet, quand Dieu nous ordonne d'avoir du respect pour le Médecin, il est sans contredit, que ce précepte ne regarde que ceux qui sont experts dans leur Art: de sorte que, quand on

(*) Chap. XXXVIII.

on eſt aſſuré, ou par une révelation expreſſe, ou autrement, que le Médecin ſur lequel on a jetté la vue eſt un de ceux-là, alors on eſt obligé de s'en ſervir, & de l'honorer. Mais cela ne doit nullement s'entendre de ceux qui, pour me ſervir encore une fois de la même expreſſion de TERTULLIEN, que j'ai déja citée, *Nominis phantasma tantum affectant*, qui n'ont de Médecin que la robe, & une réputation qu'ils ſe ſont faite à force d'affectation, & par des voies indignes d'un homme d'honneur. Au contraire, nous voions, que Dieu s'en ſert pour punir les Hommes de leurs crimes, lorſqu'il permet, que cette honnête ſorte de Peſte s'introduiſe dans un endroit. Alors, la Vangeance celeſte nous laiſſe prendre le change, dans le choix que nous faiſons d'un Médecin : elle nous cache la main du Bourreau ſous l'exterieur d'un ESCULAPE, afin que, dupes de notre propre opinion, nous puiſſions avaler ſans nous en apercevoir le *Récipé* du châtiment divin. Telle fut la mort du Roi ASA, (*) *Nec in infirmitate ſuâ quæſivit Dominum, ſed magis Medicorum in arte confiſus eſt,*

(*) PARALIP. 2.

eſt, „ qui dans ſon infirmité, n'a point „ recherché le Seigneur, & a mis toute „ ſa confiance en l'Art des Médecins. „ Reliſez avec plus d'attention le chapitre de l'ECCLESIASTIQUE que j'ai cité; & vous pourrez remarquer, que, quand il nous y eſt ordonné d'honorer le Médecin, ce précepte eſt exprimé au nombre ſingulier, pour nous faire entendre, que tous les Médecins ne ſont pas dignes d'être honorés. C'eſt auſſi par la même raiſon, qu'il y eſt dit: „ Honore le Médecin: Fai place au Médecin: Et la ſcience du Médecin le fera reſpecter: *Honora Medicum: Da locum Medico: Et diſciplina Medici exaltabit caput illius*; tous Paſſages qui étant ſinguliers, ne peuvent être entendus que de celui qui eſt un véritable Médecin. Au lieu que, quand Dieu déclare, qu'il veut châtier quelque pécheur, il le menace de le faire tomber dans les les mains du Médecin ignorant; (*) *Qui delinquit in conſpectu ejus qui fecit eum, incidet in manus Medici:* „ Celui qui péche „ en la preſence de Dieu, qui lui a donné „ l'être, tombera dans les mains du Mé- „ decin"; car il eſt clair, que, dans ce Paſ-

(*) ECCLESIAST. 38. 15.

Paſſage, il s'agit du mauvais Médecin; puisque ce ne ſeroit pas une punition, que de tomber entre les mains d'un homme qui ſeroit bien verſé dans la véritable Médecine. J'ai ſouvent réflechi ſur cette expreſſion, & je tàchois de pénetrer la raiſon pour laquelle Dieu, voulant intimider les pécheurs, les menace de les faire tomber dans les mains du Médecin. Quelle eſpèce de châtiment ou de vangeance, diſois-je, eſt-ce que celle-là? Ne tient-il point en ſon pouvoir toutes les ſortes d'infirmités; & toutes les infortunes qui peuvent arriver aux Hommes ne dépendent-elles point de ſa volonté? Il a autrefois puni l'obſtination des *Egiptiens*, par d'affreuſes ulceres: il a envoïé aux *Philiſtins* des plaies encore plus honteuſes, parce qu'ils retenoient l'Arche: il châtia HERODE d'une multitude de vermine, qui lui couroit ſur tout le corps, & le rongeoit. Ce fut par un effet de ſon pouvoir abſolu, que la Sœur de MOÏSE demeura lépreuſe; ELIODORE muët & paralitique; que JEROBOAM eut tout d'un coup la main droite perclue, & le Roi OZIAS la face toute couverte de lèpre, pour ne point parler de tant d'autres exemples, dont l'Ecriture Sainte fait mention. Pourquoi

donc menace-t-il ici les pécheurs impénitens de les faire tomber entre les mains du Médecin? Il faut croire, qu'un pareil châtiment est sans comparaison plus terrible, que quelque autre infirmité que ce puisse être. *Nil malo Medico perniciosius* : „ il „ n'y a rien de plus pernicieux, de plus re- „ doutable, qu'un mauvais Médecin". La raison en est claire : la Nature toute seule peut guérir un grand nombre de Maladies, qu'on abandonne à ses soins ; mais, s'il arrive que l'ignorance d'un mauvais Médecin vienne se joindre au mal, la vie des pauvres Malades ne peut être en plus grand danger, & il en réchappera bien peu. C'est par cette même raison, que Dieu, pour intimider davantage la témérité humaine, a voulu prononcer de sa bouche adorable cette menace foudroïante, *Faciam ut incidat in manus Medici* : „ Je le ferai tomber dans les mains du Mé- „ decin". C'est le sort des calamités temporelles, que les moïens même que nous emploïons, pour recouvrer la santé, sont très-souvent la cause de notre mort : pour échaper à un danger, nous nous jettons dans un autre beaucoup plus grand : & c'est ce qui a fait dire à un Poete :

In-

Incidit in Scyllam cupiens vitare Charibdim,
Qui morbum fugiens incidit in Medicum.

Voici la traduction de ce Distique *Latin.*

Tel se croit fort prudent, qui fait une folie;
Pour éviter Charibde, on tombe dans Scylla.
Tu redoutes la Mort, tu fuis la Maladie;
Tu cours au Médecin? Justement! t'y voilà.

La raison pour laquelle les Théologiens veulent, que nous aïons recours aux Médecins, lorsque nous sommes Malades, est que nous ne devons rien negliger de ce qui peut nous être de quelque utilité, dans nos indispositions. Comme l'Ame a besoin de l'absolution d'un Prêtre, qui la purge du péché qu'elle a commis, en transgressant quelcun des Commandemens de Dieu, de même, le Corps a besoin du secours d'un Médecin, quand il est attaqué de quelque Maladie. Il est vrai, que la comparaison n'est pas tout-à-fait juste, à la rigueur; & qu'il y a quelque différence entre le Confesseur & le Médecin du Corps. La santé de l'Ame est bien de plus grande importance que celle du Corps; aussi Dieu, par sa Sagesse & sa

Bonté infinies, nous a donné des moïens beaucoup plus faciles & plus sûrs, pour purifier l'une, que pour remedier aux infirmités de l'autre : il concourt, comme Auteur de la Grace, à la guérison de l'Ame; & à celle du Corps, simplement comme Auteur de la Nature. Si, par ignorance ou par inadvertence, le Médecin spirituel fait quelque faute, le souverain Médecin de l'Ame la corrige & y supplée; mais, si le Médecin du Corps fait quelque bévue, comme il n'a personne pour le redresser, & que Dieu laisse agir les causes secondes, aussi ne peut-il, sans un Miracle particulier, réparer le mal qu'il a fait. Car, si Dieu vouloit remedier aux fautes sans nombre que font les Médecins, il faudroit qu'il multipliât l'ombre de S. PIERRE beaucoup davantage, qu'il n'a autrefois multiplié le Pain dans le Désert; & qu'il allât de maison en maison, pour y faire presque autant de Miracles, qu'il s'y trouveroit de Malades. Mais, comme il a laissé la Médecine à la discretion des Hommes, si ceux qui l'exercent n'en savent pas le véritable usage, nous en avons plus ou moins à appréhender, à proportion de leur ignorance; puisqu'ils peuvent aussi bien nous soulager, par un remè-

mède donné à-propos, que nous nuire, par un autre qui ne conviendroit point, C'eſt ce qui a fait dire à OVIDE, que la Médecine peut quelquefois nous rendre la ſanté, mais, qu'elle peut bien auſſi nous faire perdre la vie :

Eripit interdùm, modò dat Medicina ſalutem.

De ſorte que nous ne devons pas être moins attentifs à nous garder des mauvais Médecins, qu'à rechercher l'aſſiſtance de ceux dont la vertu & la capacité nous ſont connues. Il eſt bien vrai, que, comme le nombre de ceux-ci eſt très-petit, il nous importe beaucoup d'y penſer plus d'une fois, avant que d'en appeller aucun, pour n'avoir point enſuite à nous reprocher de nous être mis nous-mêmes un Serpent dans le ſein, & d'avoir contribué, par notre imprudence, à notre propre malheur. C'eſt cette même difficulté, de diſtinguer les bons Médecins d'avec les ignorans, qui m'a fait dire, qu'il vaut mieux s'en paſſer, que d'en prendre un au hazard; & par-là, s'expoſer à aggraver ſon mal. Et on ne doit pas inférer de tout ce que j'ai pu avancer à ce ſujet, que je desapprouve l'u-

l'uſage des Médecins, pour aucune autre raiſon, que parce qu'il eſt très-facile de ſe méprendre dans le choix que l'on en fait, comme je croi l'avoir ſolidement prouvé. D'ailleurs, pour pouvoir avec ſureté diſtinguer les véritables Médecins d'avec les Charlatans, il faudroit que chacun eût quelque connoiſſance de la Médecine ; puiſque, s'il eſt vrai, qu'un Aveugle eſt incapable de juger des couleurs, *Si cæcus non judicat de colore*, il n'eſt pas moins impoſſible, à tout homme qui ignore en quoi conſiſte ce qui fait le véritable Médecin, de le diſcerner entre tant d'ignorans. Mais, d'où vient donc, pourra-t-on encore me répliquer, qu'il n'y a point de Malade qui n'ait quelque Médecin, qu'il croit devoir préferer à tous les autres? Cela vient de ce que, quand nous n'avons aucune connoiſſance des choſes dont nous devons faire choix, nous en jugeons ſuivant notre humeur, nous ne conſultons que notre fantaiſie; & de-là il arrive, que notre choix tombe toujours ſur ce qui a le plus de rapport à notre tour d'eſprit particulier. C'eſt ainſi, que les Malades, qui ne peuvent juger des Médecins, que par la vue, ou par ce qu'ils en ont entendu dire, ne ſuivent que

leur

leur goût dans le choix qu'ils en font; l'un prend celui-ci, l'autre appelle celui-là, uniquement entrainés par de certains avantages, ou par des qualités personnelles, qui n'ont rien de commun avec ce qui fait le caractère essentiel & spécifique du véritable Médecin. C'est aussi par la même raison que, souvent les plus accrédités sont les plus fourbes & les plus imposteurs, ceux qui savent le mieux s'accommoder aux différens génies, & s'insinuer le plus adroitement dans les esprits, par leurs affectations. C'est une vérité incontestable; car, sans doute, si les Malades étoient capables de juger sainement de l'habileté du Médecin, ils ne se serviroient que de ceux qu'ils sauroient exceller dans leur Art; & les ignorans n'auroient plus qu'à chercher quelque autre Métier. Cependant, nous voïons, qu'il n'y a point de misérable Charlatan, qui ne soit emploïé; & qui n'ait ses partisans, qui le mettent au-dessus de tous les Médecins. D'où cela peut-il venir, que d'un goût particulier, qui les fait tous prendre pour d'habiles-gens? Il n'y a point d'ignorant qui ne puisse avoir un je ne sai quoi, capable de plaire à quelcun.

Quoique nous ne sentions point en nous

cet-

cette erreur de ſympatie, nous l'apercevons aiſément dans les autres : l'amour propre nous rend auſſi aveugles ſur notre foible, qu'il nous rend clair-voïans ſur celui des autres. C'eſt-ce qui fait, que tous les jours nous nous étonnons de voir celui-ci & cet autre-là ſi obſtinément prévenus en faveur de leur Médecin, quoique nous fuſſions bien fâchés de nous en ſervir, pour la plus légère indiſpoſition. De leur côté, ils ne ſont pas moins ſurpris de la confiance que nous avons au nôtre. Voilà comment il arrive, que chacun rit de la ſimplicité de ſon voiſin, ſans s'apercevoir de ſa propre folie : nous paſſons le tems à examiner les bévues, que font les autres, ſans faire la moindre réflexion ſur nos propres foibleſſes. Quand, après cela, il ſe rencontre beaucoup de gens dans la même opinion, l'Erreur, ſoutenue du grand nombre des ſuffrages, en prend une nouvelle vigueur; & il n'y en a pas un de ceux qui ſe trouvent dans ces ſentimens de prévention, qui ne fit premier Médecin de la Ville celui qu'il a pris pour le ſien, ſi cela étoit en ſon pouvoir. C'eſt ainſi, que les ignorans paſſent pour être fort experts : c'eſt ainſi, qu'une réputation, qui n'eſt qu'un effet de notre

caprice, passe chez nous pour une pure justice, que nous rendons à un mérite unanimement reconnu. Il n'y a rien en quoi la bizarrerie des Hommes se fasse plus voir, qu'en ceci. Si la physionomie d'un Médecin ne nous revient point, ses remèdes auront beau être sagement administrés, il nous paroîtra toujours, qu'ils nous sont préjudiciables ; au-lieu que, si le Médecin nous plaît, la moindre bagatelle qu'il nous aura donnée passera pour nous avoir rendu la vie. S'il arrive même, qu'entre les mains de celui-ci, le mal vienne à empirer, nous croirons toujours, que c'est un effet de notre mauvais tempérament ; nous en accuserons d'abord la malignité de nos humeurs, sans jamais soupçonner, que la Médecine ait été capable d'y contribuer en rien. Il n'y a qu'un tems où le Malade commence à entrevoir à quelle extremité l'a réduit sa fatale prévention ; c'est quand l'agonie lui annonce une mort prochaine : mais il est trop tard malheureusement ; il ne sert plus de rien de reconnoître son erreur. Comme nous ne pouvons mourir qu'une fois, apprenons à être sages aux dépens d'autrui ; que nous servira-t-il de nous desabuser, en perdant la vie?

Il

Il eſt vrai, qu'il s'en voit quelques-uns qui ont le bonheur de s'en appercevoir à tems : comme, après avoir pris une grande quantité de remèdes, ils n'en reſſentent aucun ſoulagement, l'expérience leur fait enfin connoître, qu'ils doivent attribuer le mauvais état, où ils ſe trouvent, plutôt à l'ignorance du Médecin, qu'à la nature de la Maladie. D'où il arrive, qu'après s'être mis entre les mains de celui-ci, & enſuite d'un autre, au déſeſpoir de ſe voir tous les jours empirer, ils maudiſſent l'heure & le moment qu'ils ont penſé à envoïer chercher le Médecin ; & qui plus eſt, ils vomiſſent mille injures contre la Médecine, qu'ils rendent reſponſable de la faute de ceux qui en ignorent le véritable uſage. Mais Dieu, pour faire voir l'injuſtice de ces imprécations, & de toutes les malédictions que l'on donne à cette Sience, & faire reconnoître en même tems l'ignorance de ceux pour qui ces gens-là avoient tant d'eſtime & de reſpect; Dieu, dis-je, permet qu'il vienne chez eux quelque vieille femme ou quelque payſan, qui, avec un ſecret des plus ſimples, leur fait recouvrer en peu de jours la ſanté dont ils regrettoient ſi fort la perte, & dont il ne leur reſtoit plus aucune eſpé-

espérance. *Constat famigeratissimos Medicos a rustica anu sæpe victos, illamque unica planta seu herbula perfecisse, quod illi cum suis methodicis, prætiosis, tamque decantatis pharmacis non potuere.* „On sait, qu'il „est souvent arrivé à des Médecins fameux „de se voir confondus par une vieille pay-„sane, qui, avec l'unique secours d'une „plante ou d'une simple herbe, a su faire „une cure dont ils n'avoient pu venir à „bout avec toutes leurs drogues précieu-„ses, & qu'ils avoient été obligés d'aban-„donner, malgré l'étalage pompeux de „leurs ordonnances métodiques, à la hon-„te de leurs remèdes si vantés." C'est l'aveu que fait ingénûment CELSE, le Prince de la Médecine *Latine*. Combien n'est-il pas mort de Malades, uniquement parce que leur Médecin n'a pas connu le remède qui leur convenoit! Combien, au contraire, n'y a-t-il pas de Maladies dont la guérison n'est due qu'au hazard de quelque heureuse expérience! combien de maux désesperés, guéris enfin par les secrettes dispositions de la Nature! De là vient aussi que plusieurs Malades, qui se reconnoissent redevables de leur santé recouvrée à un secours invisible, se regardent en même tems comme des gens res-

ſuſcités, par quelque Miracle: & quoique ces guériſons ſurprenantes ſoient de purs effets de la Nature, on les voit appendre aux Autels ce qu'ils ont fait vœu d'y porter, comme par triomphe de Religion; ce qui donne ſouvent occaſion aux gens ſimples, & incapables de comprendre jusqu'où s'étendent les forces de la Nature, d'en confondre les opérations avec les Miracles de la Foi. Il n'y a aucun doute, que Dieu n'en puiſſe faire: mais, ſi l'on doit s'en rapporter au jugement des plus célèbres Théologiens, il laiſſe agir les cauſes ſecondes. Cependant, les Hommes ſont aſſez préſomptueux, ils ont aſſez bonne opinion de leur mérite prétendu, pour s'imaginer, qu'à la moindre prière, les Cieux doivent s'ouvrir en leur faveur, & les graces du Très-Haut ſe répandre ſur eux en abondance; en un mot, ils penſent pouvoir faire changer tout le Siſtême de la Nature, par un peu de dévotion intèreſſée. Dans cette opinion, dès qu'ils ſont rechapés de quelque Maladie conſidérable, on les voit, comme des Phœnix reſſuſcités de leurs cendres, faire parade de la couleur modeſte de leur habit, & ſe montrer pompeuſement en public, pour s'y faire admirer, comme des gens dont

la

la ſainteté a attiré un Miracle du Ciel.

Mais revenons à notre propos. Nous avons vu, comment il arrive ſouvent, que notre humeur, notre tour d'eſprit particulier, notre fantaiſie nous font paroître les choſes ce qu'elles ne ſont pas véritablement, en ſubſtituant à la réalité de la Sience quelque autre qualité peu ou nullement eſſentielle à la profeſſion de Médecin; & qui, par conſéquent, ne prouve en aucune façon qu'il ſache bien ſon Métier. Il a beau vous paroître enjoué, civil, exact, courtiſan; avec toutes ces belles qualités, il peut être un fort mauvais Médecin: il eſt même d'autant plus à redouter, qu'il a ſu nous ſéduire par un bel extérieur. C'eſt auſſi pour cette raiſon-là même, que j'ai dit il n'y a qu'un moment, que, pour pouvoir diſtinguer l'habile homme d'avec l'ignorant, dans quelque profeſſion que ce puiſſe être, il faut en avoir quelque connoiſſance. Suppoſons à-preſent, qu'un Malade ſache aſſez de Médecine, pour être capable de diſcerner les bons Médecins d'avec les ignorans; il n'y a aucun doute, qu'il ne ſe trompera pas ſi facilement, quand il s'agira de faire un choix; & quoqu'il ne parvienne pas peut-être à choiſir le meil-

leur de tous, cependant, il ſaura bien ſe garder des ignorans; & plutôt que de s'en ſervir, s'il n'en trouve point d'autres, il prendra le parti de ſe traiter lui-même. Pour coopérer avec la Nature, & lui fournir ce qui lui convient, la moindre teinture que nous aïons de cette Sience nous fera ſuffiſamment connoître de quelle manière nons devons nous conduire. C'eſt une vérité inconteſtable, au jugement de Mr. DE LA CHAMBRE, que (*) nous avons en nous une ſecrette connoiſſance des choſes qui peuvent ſervir à notre conſervation; que, ſi avec cela, nous pouvons encore apprendre quelque choſe de Médecine, nous ſerons en état de nous ſervir de Médecins à nous-mêmes; & nous pourrons aiſément nous guérir de la plupart de nos indiſpoſitions. L'Art de la Médicine n'eſt que pures conjectures; & perſonne ne peut mieux que nous-mêmes juger de nos dérangemens, & de ce qui ſe paſſe au-dedans de nous. Perſonne ne peut mieux interpreter les beſoins de la Nature, que les Malades mêmes, à qui elle ſe fait ſouvent entendre, par tant de ſenſations différentes. Les Maladies ſe dé-
cou-

(*) CARACTERE des Paſſions, Liv. I.

couvrent plus ſenſiblement à ceux qui en ſont affligés ; & il eſt fort probable, que leur indiſpoſition même leur en fait connoître les principales circonſtances, avec beaucoup moins d'incertitude, que le Médecin n'en pourroit juger, ſur la ſimple relation du Malade. PLATON avoit bien raiſon de dire, que, pour parvenir à être excellent Médecin, il falloit éprouver en ſoi-même toutes les Maladies, parce qu'il eſt fort difficile d'en avoir jamais une exacte connoiſſance, quand on ne les étudie que par les Livres. Or celui qui ne connoit point le mal & la cauſe d'où il procède, ne ſaura jamais y apporter le remède néceſſaire : *Non intellecti nulla eſt curatio morbi.* Combien de Maladies ſont devenues l'opprobre des Médecins, parce qu'ils n'en ont connu ni la nature, ni la véritable cauſe ?

D'un autre côté, voulez-vous connoître combien il eſt facile de ſe ſervir de Médecin à ſoi-même ? Jettez les yeux ſur ce que font les Animaux ; vous verrez qu'ils ſavent tous ſe guérir, conduits par le ſeul inſtinct de la Nature : & c'eſt ce qui a fait dire à CATON, que la Nature ſert de guide à chacun d'eux pour la conduite & la conſervation de ſa vie ; *Sua u-*

nicuique Natura est ad vivendum dux. Elle marche toujours devant eux, & leur montre le chemin le plus aisé & le plus promt, pour se maintenir en santé, ou pour se la rétablir. Je ne saurois me persuader, que les Hommes seuls soient exclus de ce bénéfice commun de cette bonne Mère, d'autant plus que nous voions souvent des Malades abandonnés des Médecins, & à qui l'on donne tout ce qu'ils demandent pour contenter leur appetit, réchaper, par cela seul, des Maladies cruelles qui les accabloient. Ils se sentent pressés de certaines envies, qu'ils ont à-peine satisfaites, qu'on les voit commencer à se rétablir; ce qui prouve, que c'est uniquement à ces mêmes appetits, qu'ils doivent leur convalescence. Qu'est-ce en effet que ces envies si pressantes, qu'un pur instinct, ou, pour mieux dire, des impulsions salutaires de la Nature, qui leur fait souhaiter & demander avec instance ce qui peut leur apporter du soulagement? Il est bien sûr, que, si ces Malades vouloient auparavant consulter le Médecin, ils ne feroient jamais rien de ce que leur suggère la Nature, par ces impressions intérieures; car il croiroit agir contre la prudence, & les règles de l'Art, s'il avoit la condescen-

den-

dence de donner les mains à de pareilles envies, qu'il ne condamne que, parce qu'il ne les connoit point; & il ne pourra jamais comprendre, avec tous les Axiomes de ſa Doctrine Scholaſtique, comment il eſt poſſible de ſe guérir, par des moïens qui lui paroiſſent ſi extravagans. Cependant, combien en trouvons-nous d'exemples dans les Livres mêmes des Médecins? Combien de fois entendons-nous raconter dans les converſations ordinaires, que tel ou tel a été guéri d'une Maladie déſſeſpérée, parce qu'on leur a permis de contenter des envies ſemblables? Et c'eſt ce qui a fait dire au Pere MALEBRANCHE, célèbre Philoſophe moderne, que nous devons conſulter nos Sens, même dans la Maladie, pour apprendre d'eux le moïen de recouvrer la ſanté: (*) *Itaque dubium non eſt, quin ſenſus noſtri interrogandi ſint etiam in morbo, ut ab iis diſcamus rationem reſtituendæ ſanitatis.* Malgré tout cela, on pourra encore me dire, en faveur de la Médecine, qu'il eſt vrai, qu'il y a beaucoup de cas pareils; mais auſſi, que l'on ne ſait pas combien au contraire il en eſt mort, pour avoir voulu ſatisfaire ces appetits, qui ſont un effet de la Maladie même, ſans ſe mettre en

(*) RECHERCHE de la Vérité.

en peine de consulter le Médecin. Je conviens de tout cela ; il est pourtant beaucoup plus probable, que la Nature fasse souhaiter aux Malades ce qui peut leur faire du bien, que des choses qui leur seront pernicieuses, puisqu'on la voit constamment occupée à procurer au Genre-Humain ce qui peut lui être utile, & contribuer à sa conservation : *Naturam omnia pro hominis salute agere.* Outre cela, combien de fois n'arrive-t-il point, que les Médecins deffendent justement ce qu'ils devroient ordonner, & qu'ils ordonnent au contraire ce qu'ils devroient deffendre?

De là vient aussi, que souvent les Malades ont en aversion certains remèdes, qu'ils croient contraires à leur santé, par une répugnance naturelle & des présages qui leur en font prévoir les funestes effets. Combien en sera-t-il mort, pour avoir suivi aveuglément les ordonnances de leurs Médecins, qui tantôt les auront fait saigner mal-à-propos, tantôt leur auront fait prendre une médecine, ou quelque autre breuvage, malgré eux? Chacun sent en soi ces mouvemens secrets : il semble, que l'Ame ait je ne sai quelle préscience des évenemens futurs ; & souvent elle nous donne des pressentimens du danger dont

nous

nous ſommes menacés. D'ailleurs, il y a bien des choſes qui, quoiqu'excellentes en elles-mêmes, ſont cependant nuiſibles à certains tempéramens; & d'autres, au contraire, qui font beaucoup de bien à certaines complexions, quoique leur effet ordinaire n'en dût faire attendre rien que de mauvais. C'eſt pour cela, que nous ne devons point être ſurpris de voir, que certains Malades ſe trouvent beaucoup plus mal, d'avoir pris bien des choſes que nous aurions cru devoir leur rendre la ſanté; & qu'ils ſoient manifeſtement ſoulagés par tant d'autres, dont l'uſage nous auroit paru ne pouvoir manquer de leur être tout-à-fait préjudiciable. La nature, la différence eſſentielle, & la vertu intérieure de la plupart des choſes nous ſont inconnues: *Ultimæ rerum differentiæ nobis ignotæ ſunt.* Toute la théorie de la Médecine n'eſt pas capable de pénetrer jusques-là; & il eſt beaucoup plus poſſible, qu'un Malade en découvre quelque choſe, par ſa propre expérience, & ces mouvemens ſecrets dont nous venons de parler, que le Médecin, par toutes ſes conjectures. S'il eſt vrai, que ce que l'on boit ou mange avec plaiſir nourriſſe, il doit auſſi être bon pour la ſanté, puisqu'il n'y a point de meilleur

remède, que celui qui peut en même tem[illegible] servir d'aliment; car, en nourrissant toutes les parties du Corps humain, il fortifie la Nature, & la rend plus capable de surmonter les infirmités. Il y a incontestablement en nous une certaine Philosophie individuelle, qui peut nous apprendre tout ce qui est nécessaire à chacun de nous, pour nous mettre en état de nous servir de Médecins à nous-mêmes, si nous voulions nous donner la peine de l'étudier avec quelque soin. C'est ce qui a fait dire à TIBERE, qu'il étoit surpris, qu'un homme sage pût se résoudre à se laisser prendre le pouls par aucun Médecin; & que, pendant le cours de sa vie, il n'eût pas appris à se guérir soi-même: *Sibi ridiculum videbatur, quòd vir prudens manum porrigeret Medico, & post tot annos nesciret, quomodo jam sibi mederi debeat.*

On peut rapporter à trois causes principales ce qui a empêché les Hommes de faire réflexion à cette importante vérité jusqu'à present; & qui a fait, qu'ils n'ont point encore remarqué, combien l'usage indifférent des Médecins est préjudiciable au Genre Humain. La première est que l'on s'imagine, qu'il est fort difficile de savoir se servir de Médecin; & quoiqu[illegible]

nou[illegible]

nous voïions tous les Animaux se guérir d'eux-mêmes, on s'imagine, qu'ils connoissent mieux que nous les remèdes dont ils ont besoin, & que, par un certain instinct de Nature, ils savent mieux discerner les herbes convenables à leurs indispositions particulières, que nous ne le pouvons faire, avec l'aide de notre Raison. Outre cela, quand on voit des Chiens guérir de quelque plaie ou de quelque blessure, il y a bien des gens qui se figurent, que la Nature leur a mis un baume dans la langue, par le moïen duquel ils se guérissent en se lèchant: mais, si nous en faisions autant avec la nôtre, nous en ressentirions, sans doute, le même soulagement, & nous pourrions nous guérir tout comme eux. La seconde raison, qui nous engage à nous servir de Médecins, est une autre opinion, dans laquelle il y a encore plus de foiblesse: c'est que nous supposons *à-crédit*, qu'ils possèdent abondamment tout ce qu'ils devroient savoir, pour être véritablement dignes de notre confiance, & pouvoir à coup sûr nous tirer d'affaire; mais c'est en cela aussi que nous nous trompons lourdement; car il arrive très-souvent, que les Médecins en savent bien moins, que les Ma-

Malades mêmes. Ils ſont dans notre opinion beaucoup plus habiles, qu'il ne ſont réellement ; mais l'expérience fait aiſément connoître la fauſſeté de cette ſuppoſition. La troiſième cauſe de notre erreur conſiſte en ce que nous voïons, que presque tous les Hommes ſe ſervent de Médecin; &, comme nous nous conduiſons aveuglément par l'opinion commune, l'exemple des autres nous rend plus hardis à embraſſer les abus qui ſont en vogue, comme le remarque le Père MALEBRANCHE, en ces termes: *Ex opinione vivimus, aliorumque exemplum nos facit audaciores.* De plus, on peut dire, que l'exemple commun a quelque choſe de fort perſuaſif pour nous : nous ſommes naturellement portés à croire, que plus une opinion eſt univerſellement reçue, & plus elle doit être véritable. Il n'y a point de doute que, ſi le nombre des ignorans ne l'emportoit pas de beaucoup ſur celui des perſonnes ſages, les choſes devroient être ainſi; mais ce qui nous engage à adopter une pareille opinion, eſt d'ordinaire ce qui doit la rendre ſuſpecte, je veux dire, le grand nombre de ceux qui y donnent leur approbation. Toute la prudence des Hommes ne peut s'aſſurer, que les opinions les plus

plus véritables ſoient celles qui le paroiſſent au plus grand nombre ; puiſqu'au contraire, les plus fauſſes ont ſouvent l'avantage de trouver beaucoup plus de partiſans, que celles qui ſont les mieux fondées.

Il ne faut donc pas ici ſe laiſſer ſéduire par le grand nombre d'approbateurs, mais s'attacher uniquement, avec le ſecours de l'expérience, à découvrir ſi le caractère de la vérité s'y manifeſte à notre raiſon. Le commun des Hommes raiſonne rarement ; il ſe conduit plus par les ſens, que par le jugement : les ſens lui repreſentent l'autorité de l'exemple ; c'en eſt aſſez pour lui faire embraſſer & deffendre avec chaleur quelque abus que ce puiſſe être : ils ſe laiſſent toujours entrainer au plus grand nombre de ſuffrages : c'eſt une remarque de CICERON : *Ex opinione multa, ex veritate pauca judicat.* Toutes les Bêtes font conſtamment la même choſe, parce que l'inſtinct de la Nature eſt par-tout le même ; les Hommes ſuivent auſſi, comme par inſtinct, la plus grande partie des opinions. Les Bêtes ſe conduiſent dans toutes leurs actions, par les inſtructions ſecrettes de la Nature qui les guide ; les Hommes ne ſuivent que le caprice d'une

con-

conjecture fort trompeuſe. Rougiſſons d'être obligés d'avouër, avec PLINE, qu'elles entendent beaucoup mieux la Médecine, que nous : c'eſt une choſe honteuſe, dit-il, que tous les Animaux, à l'exception de l'Homme ſeul, connoiſſent ce qui eſt utile à leur ſanté : (*) *Pudendum eſt omnia animalia noſſe, quæ ſibi ſunt ſalutaria, præter hominem.* Nous aurions pourtant le même avantage, & beaucoup plus que les autres Animaux, ſi chacun de nous vouloit entreprendre de ſe ſervir de Medecin à ſoi-même, au lieu de remettre le ſoin de ſa ſanté à un autre. La grande confiance que nous avons en la Médecine eſt cauſe, que nous vivons dans une ſi grande indifférence pour la choſe qui nous importe le plus : que dis-je ! elle nous rend déreglés, & fort négligens pour tout ce qui regarde notre propre conſervation : car d'ailleurs, ſi nous ſavions combien nous riſquons, quand nous nous mettons entre les mains d'un Médecin, je ſuis bien ſûr, que nous y regarderions plus d'une fois, que nous menerions une vie plus reglée, & que nous nous conduirions avec plus de circonſpection. Alors, nous éviterions avec ſoin toute ſorte de débauches & d'excès ; non pas tant à cauſe des maux qui

(*) Liv. 27.

qui en ſont les ſuites ordinaires, que parce que ces mêmes maux peuvent nous en attirer un autre bien plus conſidérable, en nous fourniſſant la malheureuſe occaſion de tomber entre les mains d'un Médecin, capable de ruiner notre tempérament, par ſes ignorantes & dangereuſes Recettes. Enfin, la Nature peut facilement, avec un peu de tems, nous remettre d'un mal ſimple que nous aura cauſé quelque excès; mais, ſi à ce premier mal nous ajoutons encore celui que doit produire la mauvaiſe application des remèdes, elle ſera miſérablement contrainte de ſuccomber.

Je voudrois donc, que de ce DISCOURS on conclût, que la Médecine eſt une Sience réelle, qu'elle mérite d'être honorée, & que l'on doit ſe ſervir de ceux qui l'entendent véritablement; mais, qu'il faut, au contraire, fuir avec ſoin ceux que nous ne ſommes pas ſûrs qui en aïent une parfaite connoiſſance En un mot, tout ce que j'ai voulu dire revient à ceci; qu'il y a autant de folie à croire, que, parce que la Médecine exiſte véritablement, tous ceux qui en font profeſſion doivent être d'excellens Médecins, qu'à révoquer en doute la réalité de cet Art, parce qu'on n'en voit pas toujours les bons effets: ce

que

que l'on doit uniquement attribuer à l'ignorance de ceux qui s'en mêlent mal-à-propos. L'une & l'autre de ces opinions opposées est également déraisonnable. LUCIEN s'emportoit avec raison contre certaines gens, qui blâmoient l'Astrologie, parce que les prédictions des Astrologues se trouvoient fausses. La Sience est-elle responsable de l'ignorance de ceux qui en font profession? (*) *Neque enim ob imperitiam fabri ars ipsa culpatur, neque ob cantoris inscitiam ipsa Musica parum est erudita.* On doit dire la même chose de la Médecine, qui, au jugement d'HIPPOCRATE, a beaucoup d'affinité avec l'Art de deviner, ou de prédire l'avenir : (†) *Medicina autem, & Vaticinatio valde cognatæ sunt.* Si les Médecins font des fautes, il ne faut pas s'en prendre à la Sience, puisque la Médecine n'en subsisteroit pas moins, quoiqu'il il ne se trouvât personne qui en eût une véritable connoissance. Outre cela, nous avons vu, combien la fantaisie & l'opinion peuvent contribuer à nous faire prendre le change : l'une peut nous faire croire, que notre Médecin n'ignore rien de ce qu'il devroit savoir,

(*) LUCIEN, *De Astrologia.*
(†) Dans ses Lettres.

voir, pour s'acquiter dignement de tout ce qui appartient à ſa profeſſion ; & l'autre nous ſéduire, en nous attachant uniquement à certaines qualités extérieures, & entièrement étrangères au caractère eſſentiel du véritable Médecin. C'eſt pour n'avoir point à craindre de nous tromper dans le choix, qu'il vaut beaucoup mieux, que chacun devienne Médecin de ſoi-même : c'eſt le ſeul moïen de n'être plus expoſé à payer pour la faute d'un autre : & de cette manière, en donnant à la Nature ce que l'on aura reconnu lui être convenable, par l'expérience que l'on aura déja eu occaſion d'en faire, ou ce qu'elle même nous demande, par les appetits qu'elle ſuggère aux Malades, on ſera beaucoup plus ſûr de recouvrer la ſanté quand on l'aura perdue. Voilà en quoi conſiſte toute la Médecine des autres Animaux, qui agiſſent par inſtinct : & nous pouvons par choix nous procurer le même avantage, puisqu'il n'y a point de chemin plus court ni plus certain, comme l'a dit ingénieuſement le Père de l'Eloquence Romaine, que celui où la Nature même nous guide.

Naturam ducem ſi ſequamur, nunquam aberrabimus.

DISCOURS III.

De la difficulté de la Médecine, & des abus des plus fameuses Sectes de Médecins; des Dogmatiques en particulier, & de ceux qui suivent la Doctrine des Anciens.

Si l'on pouvoit bien comprendre toute la difficulté de l'Art de la Médecine, cette seule connoissance suffiroit, non seulement pour épouvanter quiconque voudroit l'apprendre, mais encore, pour persuader aux autres combien il y en a peu qui la sachent véritablement. Parmi les Anciens il n'y en avoit aucun qui possedât plus parfaitement cette profession qu'HIPPOCRATE; cependant; il a dit lui-même, qu'avant lui personne n'étoit parvenu à la connoissance de la véritable Médecine; & c'est ce qu'il a affirmé positivement, en ces termes: *Neminem penitus Medicinam novisse.* Si ceux que tout le monde reconnoit pour les fondateurs de cet Art confessent ingénû-

nûment, qu'ils ne le possèdent qu'imparfaitement, il faut avouër, qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'en avoir jamais une connoissance parfaite. *Ego quidem ad Medicæ artis finem minimè perveni, etsi senex jam sum*: Quoique je sois déja fort avancé en âge, je suis encore fort éloigné d'être parvenu à la perfection de la Médecine, disoit ce Prince de l'Art, en écrivant à DEMOCRITE; il en avoit cependant fait une étude continuelle pendant tout le cours de sa vie, & il avoit blanchi dans cet exercice. Mais ce qui me surprend le plus est ce qu'il ajoute, qu'ESCULAPE même, qui en étoit l'inventeur, n'avoit pas pu parvenir à en acquérir l'entière connoissance: *Quin nec ejus inventor Esculapius*. La raison pour laquelle personne n'a pu atteindre à ce point de perfection, est celle que nous en ont donnée HIPPOCRATE & GALLIEN, dès le commencement de leurs Aphorismes; l'Art est long & difficile à apprendre, & la Vie est fort courte: *Ars longa, Vita brevis*. Mais si ces deux hommes, dont l'un a vécu cent vingt ans, & l'autre cent quarante, se plaignoient que la vie duroit trop peu, pour pouvoir se perfectionner dans cette profession, que pour-

ront dire les Médecins de nos jours, qui à peine vivent la moitié de ce tems-là ? Il n'y a point de doute que, pour avoir une connoissance suffisante de la Médecine, il ne faudroit pas moins que les années de NESTOR, ou la transmigration de PITHAGORE, pourvu encore que l'ame de chaque Médecin passât à un autre; &, qu'à la faveur de la réminiscence de PLATON, les derniers pussent savoir dans leur jeunesse tout ce que savoient leurs prédecesseurs dans l'âge le plus avancé. Je veux croire, qu'àprès plusieurs siècles écoulés, on pourroit enfin, par le moïen d'une pareille succession de connoissances, parvenir à savoir la Médecine; mais, sans cela, nous aurons toujours sujet de dire, avec VALECIOLA, qui est celui qui a vécu, ou qui vivra assez long-tems, pour acquérir une parfaite connoissance d'un Art si difficile? (*) *Quis enim tam longævus, vel fuit, vel futurus est unquam, ut Artem omnem planè teneat?*

On peut juger de la difficulté de la Médecine, par celle qu'on a d'ordinaire à exceller dans la pratique de plusieurs autres Arts purement méchaniques, & qui sont in-

(*) Enarrat. Medic.

ncomparablement plus aisés. En quoi consiste la Peinture, qu'à savoir étendre quelques couleurs sur une toile, & faire, pour ainsi dire, une superficie à la Mosaïque, qui porte la lumiere réflèchie jusques dans nos yeux, & y represente les idées du Peintre? Qu'est-ce que la Sculpture autre chose que, de savoir tailler un morceau de Marbre ou de Bois, jusqu'à ce qu'il ait une figure conforme au dessein? Malgré tout cela, il se trouve bien peu de ZEUXIS, qui sachent peindre des grapes de Raisin assez au naturel, pour tromper la gloutonnerie des Oiseaux: il y a bien peu de PRAXITELLES, qui puissent representer une VENUS assez au vif, pour qu'elle soit capable de s'attirer les embrassemens des Spectateurs. Si donc, en ces Arts, & en d'autres semblables, on trouve si peu de personnes qui excellent parmi un si grand nombre de gens qui exercent le même métier, combien moins doit-il y en avoir dans la Médecine, qui est une Sience si difficile à apprendre? les conjectures en sont souvent fausses, l'expérience sujette à erreur, & les occasions dangereuses. Son étude n'a point pour objet des choses visibles & qui tombent sous les sens : elle ne s'occupe qu'à connoître les diverses for-

tes de maux qui peuvent affliger le corps humain, & dont les causes sont aussi cachées, que les mistères de la Nature sont profonds & impénetrables. C'est aussi ce qui a fait dire à un homme célèbre, que, pour être un véritable Médecin, il falloit posséder toutes les Siences, & qu'une seule personne eût des connoissances que plusieurs ne sont pas capables d'acquérir. Quand les *Egiptiens* ont voulu dépeindre la Médecine d'une maniere hiéroglyphique, ils l'ont representée sous la figure d'un ESCULAPE, avec une barbe d'une longueur extraordinaire, & un bâton plein de nœuds; & ils croïoient, qu'il étoit si difficile, pour ne pas dire impossible, de s'y rendre parfait, qu'ils regardoient un Médecin comme une Divinité. C'est pour la même raison, que les *Grecs Abderites* décernèrent à HIPPOCRATE les honneurs & les cérémonies d'HERCULE, en reconnoissance de ce qu'il avoit délivré leur Pays de la Peste: *Sacris eleusiniis initiatus est*. C'est ainsi qu'APOLLON, ESCULAPE, & plusieurs autres ont été mis au nombre des Dieux, par des Peuples qui croïoient, que la connoissance de la Médecine étoit si difficile, qu'elle étoit au-dessus de la capacité des Hommes: & dans

cette opinion, quand quelcun avoit le bonheur de s'acquérir la réputation d'un grand Médecin chez eux, ils ne doutoient pas, qu'il n'y eût quelque chose de Divin dans un Personnage si extraordinaire.

Malgré toute la difficulté qu'il y a de parvenir à être bon Médecin, peut-être m'objectera-t-on encore, comment donc se trouve-t-il tant de gens, qui s'appliquent à l'étude de cette Sience? Il est sans contredit, que, si l'on voïoit beaucoup de ceux qui s'y attachent réussir à s'y rendre savans, ce seroit une preuve de sa facilité: mais, comme de tant de personnes qui s'y appliquent uniquement, il y en a si peu qui en aïent une connoissance médiocre, loin d'y exceller, cette objection ne fait que fortifier ce que je viens de dire, & mettre dans un nouveau jour la difficulté presque insurmontable de cet Art. C'est ce qu'a élégamment exprimé GALLIEN, quand il a dit: (*) *Mirum non est in tantâ hominum multitudine, qui in medicâ exercitatione versantur, non inveniri qui in illâ rectè proficiant.* D'ailleurs, y a-t-il rien qui puisse mieux prouver ce que je veux faire voir que les différens Partis

(*) De ordine lib. r. suor.

qu'ont formés ceux qui ont embrassé ce métier ? Ils se sont divisés en plusieurs Sectes, dont chacune a pris un chemin particulier, pour parvenir à la perfection de cet Art; mais toutes inutilement: de sorte que ces routes & ces opinions différentes ne servent qu'à faire mieux connoître combien l'étude de la véritable Médecine est difficile. Entre toutes ces Sectes, il y en a trois, dont les Anciens ont fait quelque estime; mais les suites ont fait connoître, qu'elles étoient toutes fort éloignées d'avoir le caractère essentiel, qui seul constitue le bon, le véritable Médecin, & qui consiste uniquement à savoir guérir les Malades, *Tutò*, *Citò*, *ac Jucundè curare*, sûrement, en peu de tems, & d'une manière agréable. La Secte des Empyriques a été la première, & elle se maintient encore un peu auprès du Commun; parce qu'il voit avec admiration que souvent, par le moïen d'une herbe ou de quelque autre chose de fort simple, elle vient à bout de certains maux que les autres Sectes regardoient comme incurables, ou du moins qui les avoient inutilement occupées pendant un fort long tems. On met aussi au nombre des Empyriques ceux qui, n'aïant d'autre connoissance que cel-

le

le de la Chymie, prétendent guérir certaines indiſpoſitions particulières, avec quelques remèdes qu'ils ont préparés eux-mêmes ; parce qu'ils les ont donnés avec ſuccès, dans d'autres occaſions. Malgré tout cela, ils ne peuvent jamais être de véritables Médecins ; parce que, comme ils n'ont pour guide que l'expérience, qui eſt fort trompeuſe à cauſe du grand nombre de différentes circonſtances qui ſe rencontrent tous les jours dans une cure : s'appuïer ſur un pareil fondement, c'eſt vouloir marcher ſur un ſeul pié, dans un chemin où l'on eſt expoſé à broncher à chaque pas. L'erreur des Empyriques conſiſte dans la confiance qu'ils ont, de guérir avec un ſeul ſecret toute perſonne malade du même mal ; & que la même recette, qui a tiré l'un d'affaire, doive faire le même effet ſur un autre : cependant ils voient à la fin, que ce qui a été bon pour le premier, fait du mal au ſecond ; & qu'ils ne doivent pas préſumer que leurs Remèdes conviennent en toute ſorte d'occaſions. La différence du Climat, de la Saiſon, du Tempérament, de l'Age, produit des effets dont l'un n'a rien de commun avec l'autre ; & quoique les ſignes diagnoſtiques ſoient tellement les mêmes en pluſieurs Malades,

 qu'il

qu'il ſemble que ce ſoit la même maladie: il peut arriver pourtant, qu'elle ait toute une autre cauſe, & que, ſi l'on n'y applique quelque remède particulier, loin de rendre la ſanté au Malade, on ne fera qu'apporter de nouveaux obſtacles à ſon rétabliſſement. La ſeconde Secte a été celle des Métodiques, qui croïoient pouvoir parvenir, ſans beaucoup de peine, à l'entière connoiſſance de la Médecine, & qui ſe vantoient de l'enſeigner en ſix mois au premier venu: (*) *Methodici ſe Artem medicam ſex menſibus edocturos profitentur.* Il leur ſuffiſoit d'être inſtruits de certaines notions communes, & de poſſeder quelques géneralités, ſans s'embaraſſer d'entrer dans le détail de chaque choſe en particulier, ni de connoître les cauſes des Maladies. Les Empyriques croïoient, qu'il étoit impoſſible d'en venir à bout; les Métodiques regardoient cette étude comme fort inutile: & en cela, les premiers méritoient autant de compaſſion, par l'aveu qu'ils faiſoient de leur propre foibleſſe, que les autres ſe rendoient dignes de blâme, par le mépris qu'ils faiſoient voir ouvertement pour la Sience & la Vertu. Juve-

(*) GALLIEN, *Lib. 1. de dignoſc. pulſ. Cap. 1.*

VENAL a bien eu raiſon de ſe moquer de leur Chef, comme il a fait, en diſant, qu'il y avoit autant de ſortes de Maladies, que THEMISON avoit tué de Malades, dans une ſeule ſaiſon d'Automne : (*) *Quot Themiſon ægros autumno occiderit uno.* La Secte Dogmatique eſt venue après les deux autres ; & comme la Médecine, née entre les mains des Empyriques, a pris quelque eſpèce de force des préceptes des Métodiques, il ſembloit, que, ſous les Dogmatiques, elle dût recevoir toute ſa perfection. Car, à conſidérer l'ordre que ceux-ci avoient établi, pour l'étude de cet Art, il paroît d'abord qu'on ne ſe peut rien propoſer de plus raiſonnable, puiſqu'ils faiſoient profeſſion de ne reconnoître d'autre guide, que la Philoſophie naturelle. GALLIEN, qui s'étoit attaché à la doctrine d'HIPPOCRATE, fut le plus ſuivi de tous ; & c'eſt ce qui fait, qu'il ſuffit d'être Galeniſte, pour être eſtimé grand Médecin. Ses Ecrits ont eu tant de crédit & de réputation, qu'il ne faut qu'en citer un texte, pour juſtifier tout homicide, & canoniſer les bévues les plus groſſières. Il n'y a point de doute que les Ga-

le-

(*) Sat. X.

leniſtes ne fuſſent d'excellens Médecins ; s'ils ſavoient ce qu'ils s'imaginent ſavoir ; mais, comme la plus grande partie de ce qu'ils ſavent n'eſt fondé que ſur de fauſſes ſuppoſitions, leur ſience devient pire, que leur ignorance. Les doctrines fauſſes ne font que nous éloigner de la connoiſſance de la vérité : en être parfaitement inſtruit, ce n'eſt pas être plus ſavant, mais un peu plus ignorant, que l'on n'étoit, avant que de les avoir appriſes. Le préſomptueux dans l'erreur eſt plus directement oppoſé au véritable ſavant, que le ſimple ignorant : celui-ci eſt-tel, parce qu'il n'a pas eu le bonheur de connoître la vérité ; l'autre croit la poſſeder, & n'adore que ſes chimères. De ſorte que l'ignorant ne ſe ſera pas plutôt défait de ſon ignorance, qu'il deviendra ſavant ; mais celui qui eſt dans de mauvais principes ne peut jamais ſe rendre ſavant, à moins qu'après avoir renoncé à ſon erreur, il ne rentre dans l'état de l'ignorance, pour s'attacher enſuite à rechercher la vérité, ſans aucune prévention. C'eſt ainſi que le Galeniſte ſe croit ſavant, & ne l'eſt point : la bonne opinion qu'il a de lui-même fait ſon erreur, & le rend hardi à viſiter les Malades, qu'il eſt ſouvent étonné de trouver éten-

étendus dans le Cercueil, quand il croïoit les revoir en meilleure ſanté. S'il étoit vrai, qu'il n'y eût que quatre principes dans la Nature; qu'il n'y eût qu'autant d'humeurs dans le Corps humain; que la Fièvre ne fût qu'une chaleur extraordinaire; que ce fût le foie qui fît le ſang; que ce même ſang reſtât dans les veines, ſans ſe mouvoir circulairement; ſi ce n'étoit point autant de chimères, que les facultés de retenir, de repouſſer, de mûrir, d'attirer, &c. de même que les qualités, & tout ce que l'on dit des eſprits; & que la digestion des alimens ne ſe fît que par la chaleur de l'eſtomac: ſi enfin, tout ce qu'ils ſuppoſent étoit conforme à la vérité, il n'y auroit pas à douter, que les Galenistes ne fuſſent de bons Médecins; parce que tout cela leur ſeroit d'un grand ſecours, pour découvrir la cauſe des Maladies, & y appliquer les remèdes convenables; en quoi conſiſte tout l'art de la Médecine. Mais ſi, au contraire, tous leurs Dogmes ſont faux, s'ils ſont entièrement éloignés de la raiſon & de ce que l'expérience nous apprend, il faudra néceſſairement en conclure, que les Dogmatiques n'entendent pas mieux la Médecine, que les autres.

Je

Je vous avoue, que je ne puis m'empêcher de rire, quand je me trouve avec certaines gens, qui croient avoir suffisamment prouvé ce qu'ils avancent, en faisant voir, que ce sont des propositions d'HIPPOCRATE ou de GALLIEN, bien persuadés, qu'avec cet avantage, elles ne peuvent être fausses ; & qu'il est impossible que de si grands hommes se soient trompés. Ils ne s'arrêtent point à examiner si la Doctrine est véritable ; ils ne s'attachent qu'à la réputation de l'Auteur : ils s'imaginent, qu'il suffit de faire marcher devant eux quelque autorité de ces deux Médecins, pour en tirer à coup sûr une conséquence infaillible. Ils n'ont pu encore se mettre en tête ; que les opinions des hommes ont toujours été sujettes à erreur ; dans les premiers siècles du Monde, tout comme dans le nôtre, & que, malgré la véneration que les Anciens ont trouvée chez ceux qui sont venus après, & tout le respect que l'on a pu avoir pour eux, leurs opinions n'en sont pas aujourd'hui plus véritables, qu'elles ne l'étoient alors. Jusqu'à ce que l'on ait trouvé quelque chose de meilleur, on peut déferer à l'autorité ; mais si, avec le tems, on découvre quelque opinion plus raison-

nable, pourquoi ne changera-t-on point de sentiment? La Philosophie est libre; & le Médecin doit être Philosophe, & non pas Sectaire. La Sience ne consiste pas à suivre sans discretion les traces de son Maître, mais à connoître les effets par leurs causes, & à distinguer des choses qui sont réellement distinctes. Nous ne sommes pas moins capables de rechercher la vérité que nos Ancêtres; & il n'y aura point lieu de nous accuser d'orgueil, quand nous nous estimerons autant qu'eux: au contraire, ce sera rendre justice à la Nature, puisque nous voïons, qu'elle nous a tous formés sur le même modèle. Le siége de l'Ame ou de notre Esprit a toujours été le même: il a toujours eu sa résidence dans le Cerveau: tous nos Sens y vont aussi porter le tribut de ce qu'ils apperçoivent; & c'est à notre Esprit à le concilier ensuite avec la Raison. Puis donc que les Hommes ont toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui, pourquoi les Anciens en auront-ils su plus que ceux qui les ont suivis? pourquoi nos Ancêtres auront-ils dû avoir des connoissances plus sûres & plus étendues que leurs Descendans? Faudra-t-il toujours, que nous souscrivions à leurs opinions souvent aussi fausses que surannées; & serons-nous

encore obligés de les ſoutenir obſtinément, ſans autre examen? Les Brebis, dont nous voïons que l'une va derrière l'autre, méritent en cela notre compaſſion, parce que ce ſont les Bergers qui les y forcent, & qu'elles n'ont pas l'uſage de la Raiſon: mais que les Hommes, que des Créatures raiſonnables & libres dans leurs jugemens ſuivent aveuglément les ſentimens de leurs ſemblables, bien ou mal fondés, c'eſt une déplorable foibleſſe de l'Eſprit humain. C'eſt pourtant ſur ce pié-là que les choſes ſont parmi les Galeniſtes: celui d'entre eux qui ſait réciter le plus d'Aphoriſmes, & apporter le plus grand nombre d'autorités, eſt eſtimé le plus habile homme. La préſomption de cette ſorte de Médecins eſt telle, que, quand il leur arrive de citer quelque Prognoſtique d'HIPPOCRATE ou quelque Texte de GALLIEN, c'eſt avec un redoublement d'emphaſe, qui fait qu'ils s'admirent eux-mêmes: on diroit, qu'ils prononcent quelque Oracle de deſſus le Trepié d'APOLLON. Tout leur capital conſiſte à avoir bonne mémoire; &, dès qu'elle leur manque, ils ne ſavent plus que dire. Cependant, je ne voudrois pas, que ce que je dis, pour faire voir la difficulté de la Médecine, & en

particulier ce que j'avance, que les Dogmatiques mêmes n'y ont pas fait de grands progrès, me fit prendre pour un médisant, ou pour un homme mal-intentionné pour les Anciens. Je sens trop combien ils sont dignes de louange, quoiqu'ils n'aïent pas toujours découvert la vérité : ils méritent bien qu'on leur passe quelque chose, si, dans ces premiers siècles de ténèbres, ils se sont quelquefois trompés. Tout le blâme doit tomber sur ceux qui veulent encore obstinément deffendre leurs erreurs : d'autant plus que je suis bien sûr, que, si HIPPOCRATE & GALLIEN revenoient au Monde, ils seroient les premiers à les effacer de leurs Livres, & qu'ils n'auroient aucunement honte d'apprendre bien des choses, qu'ils n'ont point eu le bonheur de connoître en leur tems. Il n'y a aucun avantage à se laisser prévenir par ses propres raisonnemens ; mais il y a de la prudence à douter de son jugement même, & à reconnoître combien il nous est facile & ordinaire de nous tromper. Ils ne nous ont laissé bien des choses par écrit, que parce qu'ils les croïoient véritables : mais, si alors ils les avoient reconnues fausses, ils les auroient certainement condamnées avec au-

tant de zèle, qu'ils en montroient à s'opposer aux erreurs des autres. Que dirons-nous donc de la foiblesse de certaines gens, qui regardent comme héresie tout ce qui s'écarte tant soit peu des Doctrines Scholastiques; qui ne peuvent se contenir, dès qu'ils voient attaquer ARISTOTE ou GALLIEN; comme s'il n'étoit pas permis de disputer de leurs Dogmes, & que nous fussions obligés de les recevoir aveuglément, comme autant d'Articles de Foi? Dans les matières qui sont du ressort de la Philosophie, on peut s'opposer aux Opinions des Saints Pères mêmes, parce que, comme hommes, il n'est pas impossible qu'ils se soient trompés dans leurs conjectures, & que la Nature n'ait quelquefois échappé à leurs lumières. La Raison ne doit être soumise qu'à la Foi; mais elle est en droit d'examiner courageusement toutes les choses naturelles, & elle peut en juger, avec l'aide des Sens. Elle cède aux choses Divines, parce qu'elle les respecte, & qu'elle reconnoit humblement, qu'elles sont de Jurisdiction Souveraine; mais elle examine hardiment & à la rigueur toutes les choses humaines & naturelles parce qu'elle les regarde comme étant de sa compétence, & soumises à son jugement.

ment. Telle eſt la Souveraineté de l'Entendement humain, que tout ce que produit & poſſède la Nature eſt ſujet à ſon Raiſonnement : ſa liberté s'étend ſur toute ſorte d'objets ; & il lui ſuffit de ſavoir ſe dégager de la multitude des erreurs. Pourquoi donc, aïant les yeux ouverts, pour raiſonner en Philoſophes ſur toutes les choſes qui nous environnent ici bas, pourquoi nous aſſujettirons-nous à ſuivre les traces des Anciens ? Comment pourrons nous diſcerner les opinions fauſſes d'avec les véritables, ſi nous n'avons point la liberté de les examiner ? Nous imaginons-nous, que nos Ancêtres ont aſſez examiné, pour que nous devions embraſſer leurs opinions en tout & par tout ; & que ce ſoit leur faire injure, que de ne pas ſuivre tous leurs ſentimens ? Mais ce ſont les Anciens eux-mêmes qui nous ont enſeigné à douter de tout : pourquoi donc ne nous ſera-t-il pas également permis de révoquer leurs Doctrines en doute ? Il eſt bien vrai, que ce n'eſt pas toujours la prudence qui nous fait douter : nous nous écartons ſouvent des ſentimens reçus, par vanité, & ſouvent auſſi la foibleſſe de notre Raiſonnement nous réduit à ne ſavoir qu'en penſer. Si nous doutons par facili-

té d'esprit, c'est une inconstance de jugement; si c'est pour être trop attachés à nos opinions, c'est une vaine idolatrie de nous-mêmes; si c'est par défiance de nos propres lumières, cette même défiance sert d'antidote à nos doutes; quand nous reconnoissons les erreurs de nos Ancêtres, nous nous servons de leur ignorance, pour nous rendre plus éclairés. C'est ainsi que les scrupules doivent servir à un Philosophe, non pas comme de frein qui l'arrête dans ses recherches, mais comme d'éguillon qui le pousse, qui l'excite de plus en plus à approfondir ce que la Nature a de plus caché. Rien n'est plus capable de rendre un homme sage & éclairé, que les doutes mêmes: CICERON avoit prédit, que MARCUS son fils ne seroit qu'un sot, tel qu'il fut en effet, uniquement parce qu'il avoit remarqué, qu'il ne savoit ce que c'étoit que douter. Si nous croïons, sans hésiter, tout ce qu'ont écrit nos Prédecesseurs, jamais nous ne parviendrons à être Philosophes; & par conséquent, nous ne serons jamais capables d'entendre la Médecine. Il est si indispensablement nécessaire d'être Philosophe, pour être Médecin, que c'est ce qui a mis la plume à la main de GALLIEN, quand il a entrepris le Livre qu'il a in-

intitulé, *Quod optimus Medicus sit etiam Philosophus* ; parce que d'un bon fonds de Philosophie dépend toute la connoissance de la véritable Médecine. Nous devons donc nous servir avec beaucoup de précaution des Doctrines des Anciens, vu qu'elles peuvent fort bien nous tromper, & nous faire perdre, par leurs préjugés, l'avantage de la bonne Philosophie. Le trop de respect, que l'on a eu pour les Anciens, n'a fait qu'augmenter de beaucoup la difficulté de cet Art, d'autant plus que les Livres enseignent le vrai comme le faux, & que la Presse ne fait point de différence entre les opinions, bonnes ou mauvaises ; on voit les Héresies imprimées, aussi bien que l'Evangile. Si la Presse avoit cette heureuse propriété de ne se prêter qu'aux choses véritables, en ce cas-là, nous pourrions embrasser tous leurs enseignemens, les yeux fermés ; mais, comme elle n'a pas cette discretion, & qu'elle confond la vérité avec mille mensonges, le chemin qui conduit à la Sience en devient plus dangereux ; & ainsi, c'est à nous de discerner les véritables Doctrines d'avec les fausses. Il n'y a personne qui n'en sente la difficulté, puisque nous ne voïons personne réussir à devenir bon Médecin, de

tous ceux qui font leur unique étude de ce que les Anciens nous ont laiſſé dans leurs Ecrits : & d'ordinaire nous regardons comme le plus habile homme, non pas celui qui eſt tel en effet, par une capacité réelle, mais celui qui eſt relativement le moins ignorant; c'eſt-à-dire, celui qui fait moins de fautes, que les autres. On peut donc dire alors, que le bonheur des Malades eſt d'être moins malheureux, qu'ils ne pourroient être encore ; ils doivent ſe contenter, que leurs Médecins ſoient les moins mauvais, & recevoir le moindre mal comme un grand bien.

Si tous les Hommes connoiſſoient combien tout ce que je viens de dire eſt vrai, les Médecins pourroient bien prendre d'eux-mêmes le parti de s'exiler des Villes, ou chercher quelque autre Métier, parce que chacun s'étudieroit à remedier ſoi-même à ſes indiſpoſitions, par la patience & la diète, plutôt que par des eſpérances accompagnées de dangers presque inévitables ; plutôt en ne faiſant rien du tout, qu'en ſe ſervant de choſes qui peuvent lui faire du mal. Alors, tout le monde reconnoitroit, que les paroles du Médecin ne ſont rien moins que des Antidotes, ni ſes promeſſes des Alexipharmaques : on

ver-

verroit clairement, que tous les Textes de GALLIEN, ni les Aphorismes d'HIPPOCRATE ne ſont pas capables de chaſſer les Maladies du Corps humain; & que, ſi quelques Recettes font cet heureux effet, c'eſt que par hazard, elles ſe trouvent propres à en détruire les cauſes, & qu'il arrive juſtement qu'elles vont droit au mal; mais, s'il leur manque quelque condition néceſſaire, toute Médecine devient d'abord préjudiciable à la Nature: *Mala medicina eſt, ſi aliquid naturæ perdit.* Après toutes ces réflexions, qui prouvent combien il eſt difficile de ſe perfectionner dans l'art de la Médecine, qui eſt l'homme qui pourra jamais ſe flatter, d'avoir trouvé dans ſon Médecin toute la connoiſſance qu'il doit néceſſairement avoir, pour remplir dignement l'emploi de ſa profeſſion? Nous ſavons, que difficilement un homme parvient, malgré toute ſon étude & l'application de toute ſa vie, à ſavoir faire un ſoulier qui chauſſe toujours ſi bien, qu'il ne ſe trouve ni trop long, ni trop court, ni trop large, ni trop étroit pour le pié: combien doit-il être plus difficile de nous tailler une Recette juſte, & qui convienne à nos infirmités? Tout le monde aperçoit l'extrême difference qu'il y a entre la Philo-

losophie dont a besoin, pour faire un soulier un Artisan, qui enfin voit, touche & mesure l'objet, & celle qui est nécessaire à un Médecin, qui n'a d'autres yeux pour se conduire, que ceux d'une conjecture fort trompeuse, ni d'autres Remèdes que ceux qu'il a appris d'une experiénce fortuite & dangereuse. Cependant, malgré toute cette difficulté, & la différence infinie qu'il y a entre les deux professions, nous voïons, qu'il est bien plus facile à un homme de s'acquérir la réputation d'habile Médecin, qu'à un autre celle de bon Cordonnier. Le premier, pour se rendre fameux, n'a besoin d'autre chose, que de savoir surprendre la confiance & l'estime du Public, par une apparence séduisante: mais cela ne sert de rien à l'autre, pour se mettre en crédit, si la bonté de l'ouvrage ne répond à l'opinion qu'on en a conçue. En un mot, il n'y a personne qui ne puisse connoître si un soulier est bien travaillé; mais, comment juger d'une Recette, & savoir si elle est bonne ou mauvaise? On croit l'un par ignorance; mais c'est avec connoissance que l'on censure l'autre; & c'est ce qui fait qu'il est beaucoup plus aisé à un Médecin de tromper le Monde qu'à aucun Ouvrier. Quoique l'étude de la Médecine soit sans

com-

comparaiſon plus difficile, on peut avoir la réputation d'y être fort ſavant, ſans ſavoir rien de ce qui ſe doit pratiquer dans la véritable Sience de guérir les hommes : il peut même arriver, que le Médecin ne faſſe qu'aggraver le mal ; & que, malgré cela, les trop crédules Malades ſuppoſent, qu'il les ſoulage beaucoup ; parce que la réputation du Médecin dépend plus de la crédulité, de la confiance, & de l'opinion des Hommes qui vous croient tel, que de la poſſeſſion réelle des qualités néceſſaires, comme nous l'avons vu dans les DISCOURS précedens.

Mais, retournons à notre propos ; & répondons à l'objection que l'on peut encore nous faire : Comment, dira quelcun, eſt-il poſſible, que toutes les Doctrines des Dogmatiques ne ſoient pas véritables, puisque l'Hiſtoire nous apprend, qu'HIPPOCRATE & GALLIEN étoient de ſi excellens Médecins ; & que nous y liſons les belles cures qu'ils ont faites, dans leur tems? Si celui qui me fera un pareil argument avoit lu ce qu'en dit CELSE, au commencement de ſon premier Livre, il y auroit trouvé une reponſe complette à ſon objection. Il n'eſt pas impoſſible, que leurs Doctrines ſoient fauſſes, & que malgré cela, ils aient fait de fort belles cures. Je

ſai, que ce que j'avance ici, paſſera d'abord pour un grand paradoxe; mais, ſi l'on veut prendre la peine d'approfondir la vérité, on trouvera, que la propoſition n'a rien de contradictoire; & qu'elle ne contient rien même, qui ne ſoit fort probable. Voici les propres paroles de l'Auteur dont je viens de parler: „Après que l'expérience eut appris aux Hommes ce qui „eſt utile & ce qui eſt préjudiciable aux Malades, ils trouvèrent pluſieurs Remèdes „pour diverſes ſortes d'Infirmités, enſuite „ils raiſonnèrent & commencèrent à former „le Siſtème de leur Théorie: de ſorte que „la Médecine a été découverte, avant qu'on „ſongeât à rédiger en ordre la manière de „traiter les Maladies. *Repertis deinde remediis, homines de rationibus eorum differere cœpiſſe; nec poſt rationem medicinam eſſe inventam, ſed poſt inventam medicinam, rationem eſſe quæſitam:* c'eſt-à-dire, que les Médecins ont été praticiens, avant que d'être théoriciens. D'où l'on peut conclure, qu'il eſt fort poſſible, que leur pratique ait été bonne & véritable, parce qu'elle étoit fondée ſur l'expérience, & que leurs Doctrines au contraire ſe trouvent fauſſes, parce qu'elles n'ont d'autre fondement que celui d'une conjecture toujours ſujette à erreur.

Ce-

Cependant, les Modernes, séduits par la grande réputation des Anciens, se sont laissés entrainer à suivre leurs Théories ; & c'est par-là qu'ils ont commencé à être Médecins, comme il arrive encore tous les jours à ceux qui s'appliquent à l'étude de la Médecine. Le vulgaire les appelle Médecins, quand à peine ils savent dresser une Recette : on leur donne même de l'*Excellentissime*, avant qu'ils soient capables de guérir un petit mal au doigt. Cela nous fait voir clairement, que, pour parvenir, à cet Art si difficile, ils prennent une route toute opposée à celle qu'ont tenue HIPPOCRATE & GALLIEN, pour l'apprendre : ils suivent, avec une fidelité scrupuleuse, des Doctrines qui peuvent être fausses, au lieu de commencer par s'attacher à la Pratique, qui peut être véritable : ils suivent HIPPOCRATE dans la Théorie, mais ils ne l'imitent guère dans la recherche & l'administration des Remèdes, dont il avoit appris l'usage, par une longue & laborieuse expérience. C'est aussi la raison pour laquelle, depuis tant de siècles que ce grand homme est mort, personne n'est encore parvenu à être aussi habile Médecin que lui. Si ceux qui sont venus après HIPPOCRATE, l'avoient imité dans ses recherches,

ches, & dans l'étude de cet Art, je ſuis ſûr, qu'il s'en ſeroit trouvé beaucoup qui l'auroient ſurpaſſé. Mais, le ſuivre dans les opinions qui peuvent être trompeuſes, & l'abandonner dans les expériences qui peuvent être véritables, c'étoit vouloir n'être Médecin qu'en perſpective, & abuſer de la ſimplicité des gens, par une dorure ſuperficielle : c'étoit faire paſſer pour les plus excellens ceux qui pouvoient être les pires; c'étoit ériger l'ignorance en vertu, & ſe prévaloir de la crédulité du public, pour s'acquérir de la réputation & ſe mettre en vogue, au préjudice univerſel des pauvres Malades. Je ne m'étonne plus de voir les progrès de toutes les autres Siences, qui ſont aujourd'hui ſi perfectionnées, en comparaiſon de ce qu'elles étoient du tems de leurs premiers inventeurs. Conſiderez toutes les parties des Mathématiques; l'Aſtronomie n'a-t-elle pas amelioré admirablement le Siſtème des Planettes? n'a-t-elle pas ſu calculer exactement les mouvemens de toutes les Sphères, qu'elle a rédigés en Ephémerides? L'Optique n'a-t-elle pas de beaucoup augmenté la jurisdiction de la Vue; ne nous a-t-elle pas rendus viſibles des corps qui, pour être trop petits ou trop éloignés de nous, nous étoient

tout-

tout-à-fait inacceſſibles? Aujourd'hui, par le moïen des Lunettes d'approche, l'oeil peut aiſément obſerver les Satellites des Planettes les plus éloignées, & meſurer toutes les éminences du globe de la Lune: & avec le ſecours des Microſcopes, on anatomiſe jusqu'à la moindre partie du plus petit vermiſſeau. L'Architecture militaire d'à-preſent fait à juſte titre mépriſer l'ancienne manière de fortifier les Places: il en eſt de même de la Marine, des Méchaniques & de toutes les autres Siences, qui ont déja fait des progrès ſi conſidérables, & qui tous les jours ſe perfectionnent de plus en plus. La Médecine eſt le ſeul Art, qui ait eu le malheur de voir empirer ſa condition. Si nous en recherchons la cauſe, nous verrons que cela ne peut venir que, de ce que les autres Siences ont toujours tenu le chemin qui conduit à la perfection; & que ceux qui s'attachent à celle-ci ont dès le commencement pris pour leur unique guide les opinions trompeuſes de leurs prédeceſſeurs, & qu'en ſuppoſant les choſes les plus fauſſes pour des vérités inconteſtables, ils ont abandonné le véritable ſentier qui mène à la connoiſſance de la Médecine. Les Siences établies ſur de ſolides fondemens croiſ-
ſent

ſent & s'étendent de plus en plus ; celles qui n'ont pour baſe que l'opinion peuvent bien changer à la vérité, mais elles ne ſe perfectionnent jamais : (*) *Quæ enim in natura fundatæ ſunt, creſcunt & augentur; quæ autem in opinione, variantur, non augentur* : ce ſont les paroles du grand BACON de *Verulam*.

Je pourrois bien encore parler de plusieurs autres Sectes de Médecins, qui ont prétendu parvenir à la poſſeſſion de cet Art, par différens chemins; mais, comme il n'y en a qu'un ſeul qui conduiſe à la connoiſſance de la Médecine, tous les autres ne ſont que des routes propres à en écarter ceux qui les ſuivent, & d'autant plus trompeuſes, qu'elles s'éloignent davantage de la vérité. Il eſt aiſé de juger, par cette *Babilone*, par ce contraſte de ſentimens, combien il eſt difficile de ſe rendre bon Médecin, puiſque plus les Livres ſe multiplient, plus auſſi l'eſprit ſe trouve embaraſſé, par la variété des Doctrines. En effet, ſi cette Sience n'avoit pas eu tant de difficultés, ceux qui en ont fait profesſion jusqu'à preſent ne s'en ſeroient pas fait des idées ſi différentes & ſi contraires ; ils ſe

(*) Novum organum.

ſe ſeroient plutôt accordés à établir des Axiomes clairs & des principes inconteſtables. Rien n'eſt plus digne de tout le mépris des perſonnes ſages, que de voir traiter la Médecine de tant de manières ſi opposées : l'un ſuit DESCARTES, l'autre WILLIS ; celui-ci s'attache à PARACELSE, & celui-là à Van HELMONT : il y en a même encore aujourd'hui qui ne jurent que par HIPPOCRATE & GALLIEN. C'eſt ce qui fait, que ſouvent il ſe trouve en conſultation chez un Malade des Médecins de différentes Sectes ; & c'eſt alors, que le pauvre Patient peut bien prier Dieu, de bon coeur, d'avoir pitié de lui ; car, comme d'ordinaire, en ſemblable occaſion, il ne ſe fait rien de bon, & que tout s'y termine en diſputes, il arrive à celui qu'ils étoient venus viſiter juſtement le contraire du proverbe, puiſqu'ici ; *Inter duos litigantes tertius moritur :* Entre deux *Conſultans* le Malade périt.

Ce n'eſt pas ſans raiſon, que les plus conſidérables des Empyriques prétendent, que leur manière de pratiquer la Médecine eſt la plus utile, & la moins équivoque. Ils ne nient pourtant pas, que, ſi l'on pouvoit parvenir à connoître la raiſons de cette Sience *à priori* ; c'eſt-à-dire, que l'on

pût être véritablement instruit des causes qui produisent les Maladies, & de ce qui constitue l'essence des Remèdes; ils ne nient pas, dis-je, qu'un tel Médecin, fondé en raison, ne fût préferable à tout autre: mais ils soutiennent que, quand on n'a que de fausses suppositions à faire, & que l'on n'a point d'autre secours à porter aux Malades, c'est une route beaucoup plus pernicieuse, que salutaire. Ils le prouvent par l'expérience: n'a-t-on pas vu, disent-ils, que quand le Mal vénerien se manifesta pour la première fois, toute leur Théorie s'y trouva d'une pauvre ressource? Qui doute que, si l'on n'avoit pas trouvé l'usage du Gaïac & du Mercure, & plusieurs autres Secrets dont tous les Médecins ne font aucune difficulté de se servir à present, ceux qui se trouvent attaqués de cette infame Maladie ne fussent encore à maudire l'heure & le moment qu'ils ont pensé à se confier à leurs soins? C'est sur ce fondement, qu'ils regardent la Sience de la Médecine comme une chose impossible; & qu'ils prétendent, qu'il n'est pas besoin de tant de spéculation & de Métaphisique, pour guérir les Maladies. Ils ajoutent, que, s'il falloit écouter les raisons de chaque Secte, on ne sauroit plus quel parti pren-

prendre, parce qu'il n'y en a pas une, qui ne se flatte d'avoir la vérité de son côté ; ils nous font remarquer que, de quelque manière que l'on traite les Malades, il en réchappe, & il en meurt ; & c'est ce qui fait, qu'ils ne peuvent comprendre, pourquoi on est plus obligé de suivre SYLVIUS *de le Boë*, que WILLIS, ni par quelle raison on doit préferer GALLIEN à PARACELSE : (*) *Obscurarum verò causarum, & naturalium actionum quæstionem ideò supervacuam esse contendunt, quoniam incomprehensibilis natura sit. Non posse verò comprehendi, patere ex eorum qui de his disputarunt discordia. Cur enim potiùs aliquis Hippocrati credat, quàm Herophilo? Cur huic potiùs quam Asclepiadi. Si rationes sequi velit, omnium posse videri non improbabiles. Si curationes, ab omnibus his ægros perductos esse ad sanitatem.* " Ils
" prétendent, qu'il est inutile d'agiter la
" question des causes obscures & des ac-
" tions naturelles, fondés sur ce que la
" Nature est incompréhensible ; & ils prou-
" vent, qu'on ne la sauroit comprendre,
" par la contrarieté des opinions de ceux
" qui l'ont traitée avec le plus de soin. Car,
" pourquoi, disent-ils, suivre plutôt HIPPO-

(*) CELSE, Livre I.

„ CRATE, qu'HEROPHILE? Pourquoi ſuivre
„ plutôt celui-ci, qu'ASCLEPIADE? Si l'on
„ examine les raiſons, ils en ont tous, qui
„ peuvent paroître probables: ſi l'on con-
„ ſulte les cures, il n'y en a aucun d'eux
„ qui n'ait guéri quelques Malades ".

Outre cela, il n'y a point de doute, qu'un Malade eſtimera toujours plus un Médecin, qui, par le moïen d'un remède ordonné à propos, ſaura le délivrer du mal dont il eſt attaqué, qu'un autre qui ſe contentera de lui faire comprendre d'où procède ſa Maladie. Il importe peu à un homme mourant dans ſon lit, de ſavoir quelle eſt l'origine de la goute ou de la migraine, ſi, après avoir avalé tous les Remèdes Métodiques, il ſe trouve plus mal, & ſouffre plus qu'auparavant. L'abus des Dogmatiques ou Galeniſtes, qui ſe parent du titre de *Rationels* ou Raiſonnables, conſiſte en ce qu'ils prennent pour Raiſon ce qui n'eſt qu'une conjecture fort trompeuſe, & pour ſience poſitive une pure hypothèſe de leur imagination. C'eſt ce qui a fait avouër à GALLIEN lui-même, en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, qu'il vaut beaucoup mieux s'attacher à l'expérience ſeule, que de ſe fier à une raiſon mal aſſurée. *Multò ſecuriores Medicos eſſe,*

qui

qui sola experientia nituntur, quàm qui dilutam illi rationem adjiciunt, ac multò præstiterit nulla quam infirma ratione uti. Il y a cependant des Médecins, qui, afin de remedier à la confusion & au desordre que cause dans la Médecine la contrarieté de tant de doctrines, font tous leurs efforts, pour en concilier les oppositions. Si, par le secours de l'Anatomie, ou de quelque expérience particuliere, les Modernes découvrent quelque chose d'incontestable, ils vont d'abord chercher, dans HIPPOCRATE ou GALLIEN, quelque texte qui paroisse avoir du raport aux nouvelles doctrines; & lorsqu'ils n'y en trouvent point qui s'y rapportent en termes propres & clairs, ils se contentent de dire, que cela revient *à-peu-près* à la même chose, quoique ces doctrines soient aussi éloignées des sentimens de leurs Auteurs, que le blanc differe du noir. De-là viennent tant de Commentaires, tant de Gloses, qui ne font qu'augmenter les contradictions: la varié-té du tous ces Interprètes multiplie les controverses à l'infini, & rendent l'étude de la Médecine presque impraticable. N'auroit-il pas été beaucoup plus avantageux au Genre humain, qu'il n'y eût eu que la Secte des Empyriques. On auroit plus

fait de découvertes dans l'Art de guérir les Hommes, par l'expérience seule, qu'on n'en a fait avec le secours de tant d'autres Sectes. Avec la simple Philosofophie naturelle de ce qui peut apporter du soulagement, ou nuire aux Malades, chaque Climat, chaque Ville connoitroit les remèdes dont ils pourroient avoir besoin ; & les Médecins seroient plus Médecins en effet, qu'ils ne le sont aujourd'hui en paroles. Il n'y a point au Monde de plus sûr maître, que l'expérience; &, dans les Arts de pure conjecture, c'est elle seule qui décide de toutes les disputes : (*) *Experientia est omnium rerum efficacissimus magister.* Aussi n'y a-t-il point de Nation qui sache guérir les Maladies plus sûrement & avec plus de promtitude, que les *Chinois*, par la raison que jusqu'à present ils ne se sont servis que de ce qu'ils ont reconnu, par leurs observations, pouvoir leur être utile. Comme ils sont même persuadés, qu'un seul homme ne peut pas savoir traiter toute sorte de Maux, il y a chez eux de certaines Familles, qui s'attachent uniquement à la guérison d'une seule espèce de Maladie,

(*) PLINE.

die, & d'autres qui en entreprennent une autre eſpèce ; & il leur eſt deffendu de ſe mêler d'aucune autre ſorte d'indiſpoſitions, que de celle dont eux & leurs Ancêtres ont fait une longue expérience. Ils y élèvent ſucceſſivement leurs enfans, auxquels ils enſeignent les remèdes, que pendant le cours de tant d'années & de ſiècles, ils ont trouvés, par expérience, être les plus propres & les plus convenables pour rendre la ſanté aux pauvres Malades : &, au raport d'HERODOTE, les *Egiptiens* obſervoient la même pratique, dans leur Pays.

Nous venons de voir combien l'étude de la Médecine eſt difficile, & combien cette difficulté s'eſt augmentée, par la contrarieté & la confuſion de tant de Sectes, qui, avec des opinions différentes, & ſouvent diamètralement oppoſées entre elles, ont toutes prétendu expliquer le Siſtème de la Nature. Le langage par lequel elle ſe fait entendre au Médecin, ſon miniſtre, n'eſt pas celui que nous nous forgeons, ſelon notre caprice, mais celui qui s'apprend en obſervant prudemment ce qu'elle fait elle même, & en étudiant avec attention la manière dont elle opère intérieurement. Autrement, ſi d'abord nous ne la prenons point pour maitreſſe

& pour guide, nous pourrons bien devenir Métaphisiciens ; mais nous ne parviendrons jamais à être Philosophes naturels : ses ressorts ont quelque chose de si délié, qu'ils sont inaccessibles à toute la pénétration de l'Esprit humain ; & c'est que GALLIEN nous apprend, en ces termes : (*) *Naturæ operatio ipsa per se ineffabilis, recondita, longèque nostra cognitione profundior :* „ Nous ne pouvons rien dire de positif des opérations de la Nature, il nous „ est impossible d'en expliquer les mouvemens : sa manière d'agir est trop cachée, & trop au dessus de toute notre „ pénetration." On ne peut donc se flatter de pouvoir devenir parfait Médecin, qu'en se faisant disciple de la Nature. Ses leçons ne peuvent être que véritables : & son étude est le seul chemin, pour parvenir à la connoissance de la Médecine : (†) *Naturæ scientia omni Medico necessaria.* Quand on s'attache à faire des observations sur la Nature, on apprend à connoître les Maladies ; & ce n'est qu'en faisant ce qu'elle nous préscrit, qu'on réüssit à les guérir. Comment les Modernes au-

(*) GALLIEN, *lib. an. al. sit quid in utero.*
(†) HIPPOCRATE, *lib. de vet. med.*

auroient-ils jamais pu ſe desabuſer de tant de choſes, que leurs Maîtres ſuppoſoient véritables, & ſi conformes à la raiſon, ſi l'Anatomie ne leur avoit point fait voir clairement, qu'ils avoient ſuppoſé faux? Comment auroient-ils pu jamais, avec toutes leurs ſpéculations, parvenir à connoître l'organiſation du Corps humain? Ils n'étoient pas d'humeur à porter leurs recherches jusques dans l'horreur du Sépulcre, ni à ſe ſalir les mains, dans le deſſein d'y découvrir les artifices & les reſſorts dont la Nature ſe ſert, pour conſerver & faire vivre ce petit Monde. Les différens maux qui l'attaquent ne ſont autre choſe que les défauts des Viſcères, & les humeurs qui s'y forment, parce qu'ils ne rempliſſent pas fidèlement leur devoir. C'eſt ainſi que les indiſpoſitions de ce noble Compoſé croiſſent, & deviennent toujours plus mortelles, à meſure qu'elles s'éloignent davantage des loix que la Nature lui a impoſées. GALLIEN reconnoit cette vérité, dans le Commentaire qu'il a fait ſur un Aphoriſme d'HIPPOCRATE : *A natura ſi aliquid recedat, quantus eſt receſſus, tantus eſt morbus: ſi parvus, parvus; ſi multus, multus; ſi valdè multus, lethalis.* Nous ne devons donc

eſpérer d'avoir de ſolide connoiſſance de la Médecine, qu'à proportion de nos obſervations phyſiques ; & au contraire, nous ſerons toujours d'autant plus ignorans, que nous embraſſerons plus aveuglément les conjectures des autres. Je ne veux pas dire par-là, que nous devions mépriſer la vérité de quelque Auteur qu'elle nous vienne ; mais ſeulement, qu'il faut bien prendre garde, que ſa réputation ne nous prévienne tellement en ſa faveur, que les doctrines fauſſes nous en paroiſſent véritables. Nous devons ſurtout avoir toujours devant les yeux, combien facilement nous pouvons nous tromper ; & cette ſeule réflexion doit nous déterminer à laiſſer agir la Nature dans toutes nos indiſpoſitions ; à prendre le moins de remèdes qu'il ſera poſſible ; & à ne faire uſage que de ceux dont nous aurons reconnu l'excellence, par des expériences ſouvent réiterées. Moins de Recettes, moins d'erreurs, & moins d'obſtacles aux ſages opérations de la Nature. Et celui qui ſe conduira ſuivant ces règles, ſera ſans doute le meilleur, ou, le moins ignorant Médecin.

C'eſt ce qui a fait dire à un des hommes les plus éclairés de ce Siècle, par

voie

voie de conseil, que les Malades ne devoient se servir que des Médecins sages & prudens, qui n'emploient rien sans raison, qui ne présument pas trop de leurs remèdes, qui ne sont ni trop promts, ni trop faciles à ordonner des Médicamens. Il faut, ajoute-t-il, quand nous sommes attaqués de quelque Maladie, faire choix d'un Médecin qui ne fasse pas sur nous l'épreuve de ses caprices, mais qui suive la Nature, & la fortifie, s'il est possible. Nous devons lui faire entendre, que nous avons assez de raison & de patience, pour lui savoir gré de ses fréquentes visites, quoiqu'elles ne nous apportent aucun soulagement; car souvent nous leur avons assez d'obligation, quand ils ne nous font point de mal. *Credo igitur consulendos esse Medicos sapientes, qui temerè nihil faciant, qui de remediis suis nimium non sperent, quique ad præscribenda medicamenta non sint æquo animo promptiores; & cum morbo laboramus Medicum noscere debemus, nihil periclitari, Naturam sequi, & illam, si fieri possit, roborare. Ipsi insinuare debemus nobis satis esse Rationis & patientiæ, ut ægrè non feramus, quod sæpe nos invisat, quamvis nobis nihil levaminis afferat; nam in his casibus, illi satis agunt,*

 qui

qui nihil mali afferunt. Ce ſont les propres paroles du ſavant Pere MALEBRANCHE, dans ſes *Eclairciſſemens*, ſur le troiſième Liv. de *la Recherche de la Vérité.*

DISCOURS IV.

Dans lequel on trouve quelques Avis ſalutaires, pour la conduite de la vie, & ſe conſerver long-tems en ſanté.

Il n'y a rien qui ait fait mourir plus de monde, que l'envie qu'ont naturellement les Hommes, de vivre long-tems, & de jouïr toujours d'une ſanté parfaite: puiſque c'eſt dans le deſſein d'y parvenir, que, fondés uniquement ſur une conjecture qui les trompe le plus ſouvent, ils ſe ſont imaginé mille choſes, qui leur ont été plus pernicieuſes que ſalutaires. Combien s'en eſt-il vu, qui ſe portoient bien, & qui ſont morts, pour vouloir ſe porter encore mieux! Combien n'y en a-t-il pas eu qui ont abregé leur vie, en cherchant à ſe la prolonger! Si, pour en rendre témoignage, on pouvoit faire ſortir du

Tom-

Tombeau tous ceux dont la mort prématurée a a été l'effet d'une ſemblable cauſe, je ſuis ſûr, que le nombre des Fantômes & des Cadavres, qu'on verroit ſe lever de la Terre, ſeroit ſi prodigieux, qu'on ſe perſuaderoit facilement être à la fin du Monde, en voïant tant de Squelettes ſe ſecouër, & faire retentir de leurs triſtes plaintes les Echos touchés d'une vérité ſi peu reconnue. Cependant, les Hommes ne s'en ſont point encore apperçus: on ſe plaint de la mauvaiſe fortune: on s'en prend à la Nature, que l'on accuſe d'avoir dégeneré de ce qu'elle étoit autrefois, que ceux qui vivoient alors comptoient plus de Siècles, que nous ne comptons de Luſtres, & plus d'Années, que nous ne faiſons de Semaines.

L'Ecriture nous apprend, que la vie de nos Ancêtres étoit de pluſieurs Siècles, d'où vient que celle de leurs Deſcendans a été réduite à un terme ſi court? La Juſtice Divine a toujours été la même, ſans aucune altération; la Providence n'a jamais changé; la Nature n'a jamais varié non plus, elle eſt toujours la même en poids, en nombre & en meſure, qu'elle a été par le paſſé, & qu'elle ſera à l'avenir; mais le Vice, qui a fait chan-

changer la manière de vivre, a rendu la vie plus courte, & l'Humanité plus caduque. Jettons les yeux ſur les gens de la Campagne, qui ſont ceux qui ſe ſont les moins écartés de la manière de vivre des Anciens; nous reconnoitrons ſans peine, qu'ils ſont plus robuſtes & plus ſains, qu'ils vivent plus long-tems, & qu'ils ſont ſujets à beaucoup moins d'infirmités, que nous autres Habitans des Villes. La plus grande partie des Payſans meurt plutôt de miſère & de fatigue, que de maladie : ils ne connoiſſent point toutes nos infirmités. On peut donc aſſurer, que c'eſt depuis que les Hommes ſe ſont retirés dans les Villes, & qu'ils ont commencé à vivre dans la crapule & dans l'oiſiveté, que c'eſt depuis ce tems-là, qu'ils ſont devenus ſi foibles de complexion, ſi délicats, ſi valétudinaires, que la plus petite fièvre les fait d'abord maigrir, & que le moindre changement d'air eſt capable de les mettre en déſordre, & de déranger entièrement leur ſanté.

C'eſt de-là qu'eſt venu le grand changement dont nous nous plaignons : c'eſt-là l'origine de la plupart des calamités qui affligent les Hommes ; parce que, com-

me ils ne s'attachent qu'à ce qui peut chatouiller leur appetit, à meſure qu'ils ont cherché à contenter l'intempérance de leurs Sens, les Vices ſe ſont accrus, & les Infirmités avec les Vices. D'où il eſt arrivé, que les ſemences mêmes du Genre-humain ſe ſont corrumpues, & que les premiers principes de la vie étant gâtés, les Maladies deviennent héreditaires, & paſſent ſucceſſivement à la Poſtérité. En effet, quoique la cauſe de la foibleſſe des Hommes d'aujourd'hui, & de la briéveté de leur vie ſoit une choſe manifeſte; quoique l'origine de tant de maux, qui affligent tous les jours le Genre-humain ſoit claire & inconteſtable, cependant, on ne s'eſt jamais aviſé de remonter jusqu'à la ſource. Les Hommes, diſtraits par leurs plaiſirs, ſe ſont contentés de faire quelques tentatives, pour remedier aux plus fâcheux effets de ces maux: ils ſe ſont figuré, qu'ils pouvoient aiſément être vitieux & ſains, tout à la fois; ſatisfaire à leur gourmandiſe, à leur molleſſe, à tous leurs appetits, & en même tems jouïr d'une ſanté parfaite, & vivre jusqu'à un âge fort avancé. Mais, comme ce ſont deux choſes tout-à-fait incompatibles & contraires, auſſi l'expérien-

ce

ce leur a fait voir, que les plus intempérans & les plus paresseux meurent ordinairement les premiers, & sont pendant leur vie les plus sujets à diverses sortes d'infirmités. Ils se flattoient d'avoir appris à vivre long-tems, & à mener une vie délicieuse: mais, ils se sont grossièrement trompés; ils n'ont su, que se la rendre douloureuse & de courte durée: ils en ont fait une vie réduite aux termes d'un triste & malheureux séjour.

Il est constant, que, si les préjugés de notre propre opinion ne nous avoient pas fait perdre cette félicité dont on peut jouïr ici bas, nous serions encore en possession de ce premier Siècle d'or, où nos Ancêtres ont mené une vie si douce & si paisible; mais la présomption nous a perdus, & notre raison nous a fait plus de mal, que de bien. Si nous voulions considerer, sans prévention, la manière dont les autres Animaux se gouvernent, nous serions indubitablement contraints d'avouer, qu'ils sont plus sages que nous. En effet, nous ne trouvons point dans l'Histoire, que le Cerf, l'Elephant, le Corbeau, &c. aïent jamais plus vécu, qu'ils ne vivent aujourd'hui. Sans Apoticaires, ni Médecins, ils se conservent en san-

ſanté : ils n'ont d'autres règles pour ſe conduire, que celles que leur ſuggere une certaine connoiſſance naturelle, qui leur fait diſcerner le bien du mal ; & que nous appellons Inſtinct en eux, & Raiſonnement en nous. Mais, pourquoi cela, s'il vous plaît, ſinon, parce qu'ils ſe ſont toujours gouvernés de la même manière ? Ils boivent & mangent toujours les mêmes choſes, ils portent les mêmes habits : de ſorte que, vivant d'une manière conſtamment uniforme, & ſe trouvant dans les mêmes circonſtances, tant les premiers que les ſeconds, c'eſt-à-dire, les Ancêtres comme les Deſcendans, les uns ne pouvoient pas naturellement vivre plus, que les autres. Mais pour nous, qui changeons ſans ceſſe de manière de vivre, nous éprouvons le même changement auſſi dans la longueur & la briéveté de la vie, qui eſt devenue plus courte, à proportion que nous nous ſommes éloignés de la ſimplicité de la Nature, & que nous nous ſommes laiſſés entraîner aux inventions, & à l'inconſtance de notre caprice. Quel remède à tant de maux, triſtes & funeſtes effets de l'opinion ? Je ne parle point ici des maux civils, ni politiques ; mais ſeulement de ceux qui attaquent notre

tre vie, & qui nous empêchent de jouïr d'une ſanté parfaite. Je ſai, qu'ils ſont trop canoniſés par l'uſage, pour pouvoir ſe flatter de les bien faire connoître; toutes les raiſons ne ſervent pas de grand' choſe, quand on a affaire avec des eſprits préoccupés: eſſayons pourtant de répandre quelque jour ſur une vérité ſi importante. Rien ne m'étonne davantage, que de voir le nombre infini de Volumes, que les Médecins nous ont donné en différens tems, *De tuendâ valetudine*, ſur les moïens de conſerver ſa ſanté: il eſt certain, qu'ils ſont en ſi grand nombre, que quiconque entreprendroit de les lire tous, & d'y chercher les règles qu'ils préſcrivent, pour parvenir à cet heureux état, pourroit bien mourir, avant que d'y avoir appris à vivre. C'eſt une ſience que tout autre Animal poſſède d'abord: il n'y a que l'Homme qui n'y entende rien, parce que ſes doutes & ſes ſcrupules l'en empêchent. Il ſe méfie de tout ce que la Terre lui fournit avec tant de libéralité; il craint de ſe gâter le tempérament; il trouve les vivres trop chauds, trop froids, trop humides, trop ſecs. C'eſt ainſi, qu'il ſe rend ſuſpectes les faveurs de la Nature, en ſuppoſant dans les Biens innocens qu'elles

nous

nous offre des qualités, qui n'ont d'autre fondement que les caprices de ſon imagination. Pour tâcher de remedier à tous ces abus, je veux uniquement m'attacher ici à examiner ce qu'il faut, que ſache tout homme qui ſouhaite joüir d'une ſanté auſſi parfaite, qu'il eſt poſſible à la prudence humaine de ſe la procurer.

Le Corps humain eſt une machine organiſée, d'une infinité de parties. Quoique chacune de ces parties ſoit d'une ſtructure différente, elles tendent pourtant toutes à un même but; qui eſt de diſtiller des ſucs, dont la circulation fait vivre l'Homme, par la nourriture qu'ils lui fourniſſent. Il y a deux principes qui compoſent cet admirable Microcosme, comme toutes les autres choſes ſublunaires: ce ſont la Matière, & le Mouvement. La Matière eſt un amas de petites parties indiviſibles, auxquelles le Créateur a donné des figures toutes différentes: & le Mouvement n'eſt autre choſe qu'un Ouvrier à la Moſaïque de toutes les choſes créées, c'eſt-à-dire, qui compoſe & détruit les Mixtes; qui unit les choſes & les ſépare; qui donne & varie les formes: en un mot, c'eſt l'Ame du Monde, ou la Nature même. Si le Mou-

vement ſe communique à quelque ſemence, il la réveille & la rappelle à la vie, en lui fourniſſant toute la matière dont elle a beſoin pour s'étendre, ſuivant la triple dimenſion de ſon eſpèce. Mais laiſſons à part les Végetaux, & les Animaux en géneral; ne parlons que de ce qui concerne notre vie; & afin de mieux connoître ce qu'il faut faire, pour la conſerver, examinons la choſe de plus près, & remontons jusqu'à ſa première origine.

L'Homme naît d'un autre Homme qui, dans ſa conjonction avec une Femme, lui communique une Quinte Eſſence extraite de ſon Corps. De peur que l'Homme ne s'aperçût de ſa ruine, la Nature a attaché à cet acte un plaiſir qui charme les ſens, & qui lui paroît plus délicieux, à meſure qu'il perd plus de lui-même. C'eſt ainſi que l'Embrion humain paſſe dans le ſein de la Femme; où il s'ente, pour ainſi dire, avec la vie de la Mère, & croît peu à peu, jusqu'à ce qu'il ſoit en état de vivre tout ſeul; & alors, il ſe détache, & vient au jour. C'eſt de ce moment que notre vie commence: & pour la conſerver, nous n'avons beſoin que de maintenir le ſang dans ſon mouvement naturel, & lui rendre ce qu'il perd inſenſiblement, par

une continuelle circulation. Pour cet effet, le Souverain Architecte nous a fabriqué deux Conduits, par où passe tout ce qui est nécessaire, pour le renouveller & le remettre dans son premier état. Le premier est la Trachée Canal, par lequel entre & sort l'Air que nous respirons : & le second est l'Esophage, par où s'introduit tout ce que nous buvons & mangeons. Les alimens maintiennent les humeurs dans une quantité proportionnée, & l'Air dans la fluidité & le mouvement requis; & c'est de cet arrosement continuel, que toutes les parties du corps sont nourries & entretenues.

Nous venons de voir, que la vie n'est autre chose qu'un renouvellement journalier, & un continuel mouvement du sang; de sorte que, dès le moment qu'il vient à s'arrêter ou à manquer tout-à-fait, l'Individu humain n'est plus qu'un cadavre immobile. D'un autre côté, si nous savons en quoi consiste notre vie, nous pourrons facilement connoître tout ce qui peut lui être préjudiciable ; nous pourrons y remedier, & aller au devant, pour empêcher que rien ne vienne troubler un si bel arrangement, & un sistème si bien ordonné ; & par conséquent, nous jouïrons

rons d'une ſanté parfaite, & nous parviendrons à l'âge le plus avancé. Pour comprendre clairement toutes les cauſes qui peuvent déranger ce Composé admirable, ſans nous embaraſſer d'aucune ſpéculation métaphyſique, nous nous en tiendrons à la Philoſophie la plus ſimple & en même tems la plus ſenſée : nous nous arrêterons à conſidérer ce qui entre dans le Corps humain, & ce qui en ſort. Il y a deux choſes qui ſervent à augmenter, conſerver, réparer, & mouvoir cette belle machine de l'Homme; ſavoir l'Air & les Alimens : mais, comme il entre dans leur compoſition pluſieurs petites parties hétérogènes, auſſi la Nature nous a formé des viſcères qui les puiſſent filtrer; de ſorte que ce qui nous eſt utile y demeure pour notre uſage, & le reſte en eſt rejetté, par un endroit, ou par un autre, y aïant une infinité de pores & de canaux propres à évacuër ces ſortes de ſuperfluités, comme autant de fèces inutiles. Si nous reſpirons un Air ſalutaire, ſi nous uſons de bonnes nourritures, & ſi toutes nos excrétions ſe font librement; tant que ces trois choſes ſubſiſteront, notre vie durera, & nous jouïrons d'une ſanté conſtante. Mais, ſi quelcune de ces circonſtances vient à manquer

quer, les indiſpoſitions & les maladies en proviendront, à proportion du défaut qui s'y trouvera.

L'Air, qui eſt le principal moïen de la vie de ce Microcosme, eſt auſſi fort ſouvent la cauſe de toutes ſes indiſpoſitions; puisque la moindre altération de ce fluide ſuffit, pour mettre en desordre les humeurs, & les principes du ſang, dont l'union & la bonne harmonie font l'eſſence de la ſanté. Commençons donc par examiner la nature de l'Air, afin que nous ſoïons inſtruits de tous les mauvais effets qu'il eſt capable de cauſer en nous. Il y a eu autrefois, & il y a encore aujourd'hui bien des Philoſophes de nom, dont l'opinion eſt, que l'Air eſt un Element ſimple, qui, comme tel, contribue à la compoſition des Mixtes; mais l'expérience journalière a découvert à d'autres plus ſages, qu'il n'y a dans ce fluide d'autre ſimplicité, que l'ignorance de ceux qui l'y ſuppoſent mal à-propos. En effet, je ne croi pas, qu'il y ait dans la Nature un corps plus compoſé. Qu'eſt-ce autre choſe qu'un mélange des diverſes ſubſtances, qui tranſpirent continuellement de tous les corps, un Océan, un Séminaire, un Chaos des principes dont s'engendrent toutes les

choſes qui naiſſent ici bas? Comme il nous eſt impoſſible de vivre ſans le commerce de l'Air, & que nous en ſommes ſans ceſſe environnés, il peut nous nuire en deux manières; ou par l'extérieur, ou par le moïen de la reſpiration. Si nous habitons des lieux marécageux, pleins d'eaux dormantes, où il y ait beaucoup de cavités ſouterraines, desquelles il ſorte de mauvaiſes exhalaiſons, qui ſe mêlent avec nos humeurs, par le moïen de la reſpiration continuelle; tout cela doit faire prévaloir en nous quelque principe, détruire la bonne harmonie & le mélange proportionné, dont dépendent la ſanté & la vie. Par ſon commerce extérieur, il peut tellement conſtiper & reſſerrer la peau, que les excrétions ordinaires ne puiſſent plus ſe faire, comme elles doivent, par les pores de la circonférence; & alors les excrémens, forcés de refluër dans le ſang, y engendrent des maladies conſidérables: ou bien, il peut bleſſer la peau par les pointes des exhalaiſons peſtilentielles, & infecter de cette manière tout le reſte des humeurs.

De ces différentes conſtitutions de l'Air viennent la plupart des maux, dont l'ignorance fait attribuer la cauſe à telles & telles

les choſes, qui en ſont fort innocentes. C'eſt auſſi ce qui a fait dire à HIPPOCRATE, dans ſon Livre *de Flatibus*, que des différens changemens de l'Air dépendent toutes nos infirmités : *Subjiciam igitur mox, & illud, quòd non aliundè unquam veriſimile ſit morbos evenire, quàm ab Aëre : ſi is aut plus, aut minus, aut cumulatior, aut morbidis ſordibus inquinatior in corpus ſe ingerat :* „ Il eſt fort vraiſemblable, que les Maladies ne proviennent que de l'Air, ſuivant qu'il en fait plus ou moins ; à proportion qu'il eſt plus chargé, ou plus infecté d'exhalaiſons morbifiques, & qu'en cet état il s'introduit dans le corps." Comment donc nous précautionner contre tant de maux, que l'Air peut nous cauſer ? Comment pourrons-nous empêcher, que ces mauvaiſes influences ne nous pénetrent, puiſque, par néceſſité de méchanique, nous ſommes contraints de les reſpirer, dans la dilatation continuelle du Thorax ? Cela eſt ſans doute impoſſible : autrement, s'il étoit en notre pouvoir de nous en garantir, comme nous pouvons éviter pluſieurs autres maux, nous parviendrions aiſément à joüir d'une longue vie. Cependant, pour nous conſoler de cette fâcheuſe néceſſité, la prudence

 hu-

humaine peut nous ſuggérer divers moïens, de remedier, du moins, à une bonne partie de ces maux, qui nous viennent de la différente conſtitution de l'Air. Tâchons de vivre ſous un Climat tempéré, ou dans un lieu environné de prairies, de collines, & de campagnes fertiles en plantes ſalutaires, afin que notre Atmoſphère ſoit comme embaumée par le commerce de leurs douces exhalaiſons: dans une telle ſituation, nous ſerons ſûrs de reſpirer un Air ſain, dont la benignité ſe communiquant à nos humeurs les perfectionnera dans leurs vaiſſeaux: de cette manière le ſang ſe purifiera tous les jours, & nous jouïrons tranquilement d'une entière ſanté. Quant aux changemens de ce fluide, qui dépendent de la contagion que les Vents apportent des lieux étrangers, des influences céleſtes, de l'intempérie des Saiſons, des mauvaiſes configurations des Planettes, &c. tous les maux qui peuvent provenir de ſemblables cauſes, peuvent auſſi être corrigés ou rendus moins dangereux, par une conduite régulière, par une diète exacte, & par les préſervatifs que l'expérience nous a découverts. Si ces conſtitutions de l'Air trouvent un corps déreglé & vicieux, elles le réduiront

ront bientôt à la mort ; mais ſi elles rencontrent un homme bien reglé, quoiqu'il puiſſe arriver, qu'elles lui cauſent quelque dérangement intérieur, il ne lui ſera pourtant pas difficile de ſe rétablir. C'eſt par la même raiſon que, dans un tems de Maladie épidémique, il y en a qui en meurent, d'autres qui en ſont ſeulement malades, & beaucoup d'autres qui continuent à joüir de la même ſanté, ſans en être incommodés le moins du monde. La contagion de l'Air a beau être commune, elle n'agit que ſuivant les diſpoſitions particulières, qu'elle trouve dans les individus. Il y a des ſujets qu'elle tue, parce qu'elle eſt ſecondée par un déreglement d'habitude, par une mauvaiſe complexion héreditaire : il y en a d'autres, au contraire, qui n'en reſſentent aucune incommodité, parce qu'elle trouve chez eux la réſiſtance d'une vie reglée, & d'un corps parfaitement organiſé & bien nourri. La cauſe la plus ordinaire de nos infirmités eſt l'inconſtance de ce prétendu Element: il eſt ſi ſujet au changement, que la moindre pluie, le moindre nuage, le vent, le ſerein, ſont capables d'en altérer la condition. Il ſe fait ſentir tantôt chaud, tantôt froid, humide, ſec; parce qu'il eſt ſi

indifférent à toutes ces qualités, que quelque opposées, quelque contraires qu'elles soient entre elles, cependant, d'un moment à l'autre, il s'altère, & change de température. Pareillement aussi, le corps humain se ressent de tous ses changemens: les humeurs se dérangent, le mouvement en varie, l'équilibre s'en perd, la consistence & le mélange s'en altèrent.

En effet, pour être pleinement persuadé de l'étrange instabilité de l'Air, on n'a qu'à examiner attentivement un Thermomètre, on verra le peu de ce fluide qui s'y trouve renfermé, monter & descendre d'une heure à l'autre, au grand étonnement de l'ancienne Philosophie, incapable de découvrir la cause d'un pareil phénomène, sans recourir à l'asile ordinaire de ses qualités occultes. Si cette liqueur contenue dans un verre scellé herméтiquement se ressent du chaud ou du froid de l'Air exterieur, combien plus notre sang ne devra-t-il pas se troubler, étant comme il est exposé immédiatement au grand Air, qui de toutes parts vient le mettre en desordre, tantôt en le raréfiant trop, & tantôt en le condensant à l'excès. Pour se garantir des incommodités qui peuvent provenir de cette inconstance de l'Air,

l'Air, il n'y a rien de plus à propos, que de prendre plus ou moins d'habits, suivant le besoin, si nous avons éprouvé souvent, qu'un peu plus de froid ou de chaud nous a fait du mal : & en ce cas-là, il n'est pas nécessaire de se fixer à ne porter que des habits d'une telle sorte suivant la saison : il ne faut pas se faire une loi de ne point s'habiller de drap l'Eté, s'il fait froid, ni de ne se défaire d'aucun de ses habits l'Hiver, quand il fait un tems doux. En un mot, il faut se regler sur les degrés du Thermomètre, & non pas sur le nom des Mois? Sur-tout il faut bien prendre garde de se rendre si délicats, que le moindre froid nous fasse courir au feu, & que la moindre chaleur nous oblige à chercher le frais : parce que, comme il ne nous est pas possible de demeurer toujours dans un même endroit, & que nous sommes obligés souvent de sortir au grand air, il vaut mieux tâcher de s'accommoder au tems, tel qu'il est ; il vaut mieux souffrir un peu de froid l'Hiver, & un peu de chaleur l'Eté, que de passer sans cesse d'un endroit froid à un autre plus chaud, ou d'une chambre chaude à une autre plus fraiche. HIPPOCRATE attribuoit la cause de presque toutes les Infirmités

à

à l'inconſtance de l'Air : il ſavoit même prédire, par l'exacte obſervation qu'il faiſoit de la qualité des tems, quelle ſorte de Maladie devoit avoir cours dans la Saiſon ſuivante, comme on le voit clairement dans la troiſième ſection de ſes Aphoriſmes : *Mutationes temporum maximè pariunt morbos, & in temporibus magnæ mutationes frigoris aut caloris, & reliqua juxta rationem hoc modo :* ce qui revient préciſément à ce que nous venons de dire.

Après avoir montré combien la mauvaiſe température de l'Air peut être nuiſible à la ſanté, nous examinerons le mal que nous peut faire ce qui paſſe de la bouche à l'eſtomac. Il y a trois ſortes de choſes qui entrent dans notre Corps, par le canal de l'Eſophage ; ce ſont les Alimens, les Médecines & les Poiſons. Ces derniers ſont directement contraires à la ſanté du Corps humain ; & comme les premiers ſont deſtinés à maintenir la vie de l'Homme, de même l'uſage de ceux-ci ne peut que la lui faire perdre. Les Poiſons arrêtent le mouvement du ſang qu'ils coagulent ; ou ils corrodent, par les pointes aigües de leurs parties imperceptibles, les canaux par où ils paſſent, & font que les humeurs qui s'extravaſent, par une ſuite né-

néceſſaire de leur tumulte interieur, renverſent l'ordre & le ſiſtème de la Nature, & la mettent hors d'état de réſiſter ax violences de ſon ennemi. Le Médecines ſont *Medium quid*; elles tiennent le milieu entre l'Aliment & le Poiſon, & participent de l'un & de l'autre : lors qu'elles ſont ſagement adminiſtrées, elles deviennent une nourriture ſalutaire; mais c'eſt un poiſon mortel, quand elles ſont ordonnées mal à-propos. Tout Médicament qui ne répond point à l'indication du mal, eſt un coup de poignard pour le Malade : s'il n'en meurt point, c'eſt parce que la bleſſure n'eſt point mortelle, ou parce que la Nature a aſſez de force, pour guérir, outre le premier mal, celui que l'ignorance du Médecin y a encore ajouté. Il eſt aiſé de voir à-preſent, pourquoi, avant que d'en venir à la matière de ce DISCOURS, dont le but eſt de montrer ce que nous avons à faire, pour nous conſerver en ſanté, j'ai commencé par examiner tout ce qui nous engage à y penſer bien ſérieuſement, quand il s'agit du choix d'un Médecin. En effet, que ſerviroit à un homme d'avoir étudié avec ſoin tous les Livres qui traitent de la manière de conſerver ſa ſanté, *de tuendâ valetudine*, & d'a-

d'avoir obſervé exactement la plus rigoureuſe diète, ſi, étant malade, il avoit le malheur de ſe fier à un Médecin, qui, d'un coup de plume, lui fît perdre la vie? Soïons donc ſur nos gardes; & ſouvenons-nous de ne jamais rien prendre par la bouche, qui puiſſe nous être préjudiciable. Pour ce qui eſt des Poiſons, je ne croi pas qu'il y ait d'homme aſſez ſtupide, pour ne ſavoir point s'en garder. Quant aux Médecines, moins on en prend, mieux on ſe porte: c'eſt pourquoi, à moins que nous n'aïons une certitude bien appuïée d'expériences, qui prouvent, qu'elles peuvent nous apporter du ſoulagement, ou à moins qu'elles ne ſoient ordonnées par quelque Médecin géneralement approuvé de tout le monde, & reconnu pour entendre parfaitement ſon métier, il vaut beaucoup mieux n'en faire aucun uſage. A l'égard des Nourritures dont nous devons nous ſervir tous les jours, nous n'avons pas à nous en rompre beaucoup la tête: & quoiqu'il y ait eu un grand nombre d'Auteurs, qui ſe ſont donné bien de la peine à aſſigner à tous les Alimens différens degrés de froid, de chaud, de venteux, & de pluſieurs autres qualités, nous ne nous y arrêterons point. Nous nous con-

contenterons de donner ici quelques avis néceſſaires, & de propoſer ſeulement ce qu'il eſt utile de ſavoir, pour ne point augmenter les ſcrupules de certains Hypocondriaques, qui n'avalent qu'avec crainte tout ce qu'ils mangent, & qu'on entend ſans ceſſe demander ſi telle ou telle choſe eſt bonne ou mauvaiſe ; comme ſi la Nature avoit été une Marâtre pour nous, ou qu'elle eût été aſſez peu ſoigneuſe & clairvoïante, pour avoir produit défectueux & plein de mauvaiſes qualités ce qui ne devoit ſervir qu'à nourrir & conſerver nos Corps. Pour nous, pénetrés de reconnoiſſance, nous rendons graces à la Providence infinie du Très-Haut, qui nous a fait naître ſi abondamment par-tout tant de choſes ſalutaires, & tant d'Alimens exquis, qui ne peuvent nous nuire, que par le mauvais uſage, ou l'excès, que nous devons uniquement mettre ſur le compte de notre gourmandiſe. Cependant, pour mieux comprendre tout ce que nous devons ſavoir, par rapport au choix des diverſes nourritures : il faut commencer par ſe deſabuſer d'une fauſſe opinion, dont certains Médecins à l'antique nous ont ridiculement préoccupé l'eſprit, en nous faiſant entendre, confor-

mément aux principes de leur ſotte Philoſophie, que notre Eſtomac eſt comme une Marmite ou un pot où les Alimens ſe cuiſent, par le moïen de la chaleur naturelle, ou des différens degrés de chaleur que poſſèdent ces mêmes Alimens que nous avons pris. Cette opinion eſt ſi éloignée de la vérité, qu'il ſeroit beaucoup plus facile de prouver, que la digeſtion ſe fait par le moïen du froid. En effet, ne voïons-nous pas, que les Abſtèmes, c'eſt-à-dire, ceux qui ne boivent que de l'Eau, qui inconteſtablement eſt froide, mangent beaucoup plus que ceux qui boivent du Vin, que tout le monde ſait être d'une nature chaude. Ne voïons-nous pas auſſi, que les premiers digèrent bien mieux, que les autres? au lieu que ce devroit être le contraire, ſi la chaleur étoit la cauſe de la digeſtion. HIPPOCRATE lui-même reconnoit, que les Abſtèmes ſont grands mangeurs : (*) *Aqua vorax, Vigilia vorax* : il aſſure, au contraire, que l'uſage du Vin détruit l'appetit : (†) *Vini potus famem ſolvit.* Ne ſavons-nous pas encore, que le Chien, qui eſt un Animal

(*) De morb. pop.
(†) Dans ſes Aphoriſmes.

mal d'une complexion très-froide, & que nous ne pouvons nous empêcher de regarder comme tel, puisque nous le voïons ſouvent trembler, chercher la chaleur, & reſter pluſieurs heures de ſuite au Soleil dans le tems même le plus chaud de l'Année, ne ſavons-nous pas, dis-je, qu'il digère facilement les os les plus durs, qu'il réduit bientôt en un chile très-parfait? Cependant, ſi la digeſtion ne ſe pouvoit faire, que par le moïen de la chaleur, cela nous devroit faire croire, que cet Animal auroit indubitablement un grand feu autour du ventricule. Que dirons-nous de ces petits Poiſſons, qui, dans le fort de l'Hiver, vivent renfermés dans des Etangs, ſous la glace, n'y auroit-il pas beaucoup plus d'apparence, qu'ils digèrent par le moïen du froid? car, s'il falloit, pour cet effet, avoir recours à une chaleur qui dût cuire les Alimens, il faudroit en même tems admettre un Miracle continuel, qui empêchat l'eau d'éteindre en eux cette étincelle de feu que nous pourrions ſuppoſer dans de ſi petits corps; puiſque c'eſt une propriété inſéparable de l'eau, que celle d'être oppoſée au feu, & de l'éteindre. Mais, qu'elle ſera donc la raiſon qui fait, que nous mangeons plus, & que nous

 dige-

digerons mieux en Hiver, qu'en Eté, si ce n'est pas le froid? Si l'on me répond, que c'est, parce que dans cette rude saison, notre chaleur concentrée dans l'Estomac par l'air froid, qui nous environne, en devient plus forte, & peut cuire une plus grande quantité d'Alimens; au lieu qu'en Eté, notre chaleur se dilatant au dehors, elle est alors moins capable de digerer, qu'en Eté; je n'ai plus rien à dire. Sur ce pié là, il faut donner gain de cause à ceux qui soutiennent, contre le sentiment d'HIPPOCRATE, qu'on doit boire le Vin le plus fort pendant les chaleurs de l'Eté, & ne le boire que bien trempé d'eau dans les Mois de Décembre & de Janvier. Il y a plus: on doit faire le procès aux Provediteurs de la Santé, qui permettent de vendre des Eaux a la glace, pendant les chaleurs les plus fortes de la Canicule; puisqu'en cela ils agissent contre leur devoir, & qu'ainsi ils se rendent responsables au Public des maux qui en résultent. En effet, puisque, suivant l'Hypothèse de ces grands Docteurs, la chaleur desunie & trop répandue laisse l'Estomac très-foible, les gelées & les liqueurs glacées seroient capables d'étouffer bientôt le peu qui lui en reste. Mais l'expérience journaliere réfute

fute suffisamment de pareilles raisons : elle nous fait voir , que rien n'est plus salutaire , ni plus convenable à l'Estomac , que de boire frais ; & cela seul seroit assez , pour faire décider , que c'est le froid & non pas le chaud , que nous devons regarder comme la cause efficiente de la digestion. Cependant, l'une & l'autre opinion est fausse : on trouve des gens qui digèrent plus aisément le Boeuf , que le Veau ; & les viandes grossières, beaucoup plutôt, que celles que nous appellons délicates & de facile digestion ; on en trouve d'autres qui ont gardé dans leur Estomac, pendant des Mois entiers, certaines choses, comme des légumes, des herbes, & qui avoient parfaitement digeré tout le reste, & sans peine. Si la digestion dépendoit du froid ou du chaud, pourquoi celui-ci ne cuiroit-il pas les choses les plus tendres ? pourquoi l'autre ne pourroit-il pas digerer toutes choses indifféremment? Il faut, sans doute, qu'il y ait quelque autre chose dans l'Estomac, qui puisse accorder toutes ces répugnances, & qui soit la cause de tant d'effets si différens , & si contraires en apparence. L'Expérience & la Raison, qui sont les deux poles sur lesquels roule tout le Sistème de la Philo-

ſophie moderne, ſeront auſſi pour nous deux flambeaux qui nous éclaireront dans nos recherches, & qui nous feront voir clairement la vérité de cette importante opération de la Nature. Les Anatomiſtes ont obſervé, dans l'Eſtomac des Animaux les plus parfaits, une certaine liqueur, ordinairement d'un goût acide: les différentes expériences qu'ils en ont faites les ont portés à croire, que ce ſuc ne pouvoit être autre choſe qu'un Menſtrue, ou un Diſſolvant, dont la Nature ſe ſert, pour amollir, briſer & réduire en une parfaite nourriture, les choſes que l'on a mangées; parce que cette liqueur étant compoſée de petites parties aigües & pénetrantes, comme des petits coins, ils diviſent les alimens, les diſſolvent, & les réduiſent en chile. C'eſt de la diverſité de ces Acides diſſolutifs, que dépendent les différens effets dont nous venons de parler. Comme chaque Individu ſe fabrique ſon Menſtrue particulier, ſuivant ſon tempérament, de là il arrive, que celui-ci digère plus, que celui-là, & mieux une ſorte de choſe qu'une autre; & que de celle-ci il reçoive plus de nourriture, que de cette autre-là. Toute nourriture eſt bonne en ſoi-même; & s'il s'en trouve quelcune qui le

ſoit

ſoit moins, tout le mal vient de notre Menſtrue, qui n'eſt pas propre pour en faire la diſſolution.

A la faveur de cette doctrine, nous viendrons aiſément à bout d'expliquer toutes les difficultés de la digeſtion; & nous ne ſerons plus étonnés de voir, qu'entre pluſieurs ſortes d'Alimens, il puiſſe s'en trouver une qui demeure en ſon entier & indigeſte, pendant pluſieurs jours, dans le ventricule. Nous ne ſerons plus ſurpris, qu'un Eſtomac puiſſe digérer plus facilement les choſes qui nous paroiſſent groſſières & de dure digeſtion, qu'il ne fera ce qui nous ſemble beaucoup plus tendre & délicat. Mais, pour rendre cette vérité plus ſenſible, ſuppoſons, qu'un homme eût dans l'Eſtomac de l'Eau-forte, pour menſtrue; s'il avalle de l'Argent, il le pourra facilement diſſoudre: mais, s'il avalloit de l'Or, comme l'Eau forte n'eſt pas ſon diſſolvant, il reſteroit toujours le même, ſans aucune alteration: ſi, au contraire, il avoit de l'Eau-régale dans l'Eſtomac, l'Or s'y diſſoudroit; mais le même menſtrue ne toucheroit pas à l'Argent. Tout cela ne vient que de la diverſite des Sels dont ſont compoſées ces deux ſortes d'Eaux, & de la différence de leurs par-

 ties,

ties, dont les unes ſont propres à pénetrer les pores de l'Or, & les autres ceux de l'Argent. Il en eſt de même de ce que nous mangeons : ſi notre ferment eſt capable de le diſſoudre, il s'en formera bientôt un Chile parfait ; ſi non, il demeurera dans l'Eſtomac, jusqu'à ce que le menſtrue change de nature, & qu'il devienne propre à en faire la diſſolution ; ou bien, il en ſortira indigeſte, par un endroit, ou par l'autre. Toute notre ſanté dépend de la bonne condition de ce ferment : s'il manque, ou s'il devient défectueux, il en provient une infinité de Maladies, dont on ne doit point attendre la guériſon, que la Nature ne s'en ſoit fait un nouveau. Cette conjecture eſt ſi conforme à la vérité, que le grand HIPPOCRATE lui-même ſemble la confirmer dans un de ſes Aphorismes, où il dit : *In longis levitatibus inteſtinorum, ſi ructus acidus fiat, qui priùs non erat, bonum eſt ſignum.* "Si dans „les longues indiſpoſitions des Entrailles, „il ſurvient des rapports acides qu'on n'a„voit point auparavant, c'eſt bon ſigne". Ces rapports font connoître, que l'Eſtomac ſe refournit de menſtrue, & qu'ainſi, avec l'appetit, il peut facilement recouvrer la ſanté. Le même HIPPOCRATE dit auſſi, qu'on

qu'on doit bien augurer des Malades, qui prennent avec plaisir la nourriture qu'on leur presente : *In omni morbo, bene se habere ad oblata, bonum*; parce que c'est une marque évidente, que l'Estomac n'a pas perdu sa trempe, puisqu'il digère bien ; & que c'est de-là principalement que dépend notre vie. Mais d'ailleurs, si l'on n'a point recours à cette liqueur dissolvante, par quelle autre Théorie pourra t-on expliquer, comment l'Autruche digère les Métaux, comment le Cigne digère le sable, & tant de Mélancoliques la terre, des pierres, du charbon, du verre, & d'autres choses si extraordinaires, dont il est fait mention dans plusieurs Livres de Médecins? SENNERT, entre autres, rapporte, qu'une Dame mangea en peu de tems une grosse pierre, & qu'elle en mangeoit environ deux livres par jour. Certes, si la digestion se faisoit par le moïen de la chaleur, il faudroit, pour cuire tout cela, qu'au lieu d'Estomac, la Nature lui eût fait une fournaise, & un creuset, dans lequel pareilles matières pussent se fondre ou se calciner. Voilà donc cette opinion détruite par l'expérience, qui prouve, au contraire, que c'est ce suc acide qui est le principal agent de la digestion. C'est

aussi ce même suc, qui excite en nous la faim, & qui, suivant sa qualité, nous fait souhaiter plutôt une chose, qu'une autre. De même l'éxperience nous a appris à nous servir de choses acides, comme du suc de Citron, de Vinaigre, de Sel, & d'autres choses de semblable nature, non seulement pour exciter notre appetit, mais encore pour pouvoir digérer une plus grande quantité de nourriture; parce que le ferment de l'estomac qui s'en trouve fortifié devient capable de dissoudre plus d'alimens. C'est par la même raison, que les Abstèmes sont grands mangeurs, parce que, l'Eau abondant plus en acide, que le Vin, fait qu'ils ne se rassasient pas si tôt. Après avoir exposé l'ordre de cette importante méchanique, nous en tirerons toutes les réflexions qui pourront nous être utiles, par rapport à ce qui regarde la Diète. Quant au choix des Alimens, il faut manger sans scrupule tout ce qui nous plaît, tout ce que notre estomac reçoit sans répugnance; parce que tout ce qui a été créé pour notre usage, par la Divine Providence, ne peut que faire du bien à un homme en santé: *Omnia sana sanis*: & au jugement de C. CELSE, *Nullum cibi genus fugere, quo populus uta-*

utatur. "Il faut manger de tout ce que les autres mangent. C'eſt l'expérience qui doit nous apprendre à faire le choix de nos Alimens : ceux dont l'uſage nous ſera le plus de bien, ſeront auſſi pour nous les plus ſalutaires ; quelque décriés qu'ils puiſſent être par les Auteurs qui en ont parlé, nous les devons regarder comme les meilleurs ; & ſi, au contraire, nous nous en trouvons incommodés, il y faut renoncer, quand tous les Médecins du monde en parleroient avec éloge. (*) *Socrates ne monebat, ut caverent ſibi homines à cibis, qui non eſurientes ad edendum, & potibus qui non ſitientes ad bibendum alliciunt.* La Terre & le Soleil ſont ſans ceſſe occupés à nous préparer diverſes ſortes de fruits ; & enſuite, c'eſt l'acide de notre Eſtomac, qui en produit le bien ou le mal, ſuivant la bonne ou la mauvaiſe digeſtion qu'il en fait. Les Alimens ſont ici comme la cire, indifférente à toute ſorte de figures, & ſuſceptible de toutes également : c'eſt auſſi la variété des Menſtrues qui les fait paroître tantôt d'une qualité, & tantôt d'une autre. Il n'y a point de nourriture, qui ne puiſſe faire

L 5 du

(*) Stob. ſerm. 99. de ſanitate.

du bien à certaines perſonnes, & du mal à d'autres : c'eſt pourquoi, il faut manger hardiment de tout ce qui eſt à notre goût, & qui plaît à notre eſtomac ; tout ce que l'on prend avec plaiſir nourrit : *Quod ſapit nutrit.* Il faut ſeulement ſe garder de tout excès, qui des meilleures choſes en fait de très-dangereuſes, en leur donnant un effet entièrement contraire à leur nature : *Omne nimium naturæ inimicum.* Méfions-nous donc de certains ragoûts artificiels, qui chatouillent le palais & le goſier, de peur que le plaiſir ne ſéduiſe notre appetit ; & ne nous faſſe manger plus, que notre Menſtrue n'en peut diſſoudre ; car c'eſt de la quantité & non pas de la qualité des Alimens, que proviennent les Maladies. HIPPOCRATE, pour enſeigner aux Hommes à joüir d'une ſanté parfaite & conſtante, ne leur propoſoit que ces deux petits avis, manger peu, & s'exercer par le travail : *Non ſatiari à cibis, & impigrum eſſe ad laborem.* De-là eſt venu auſſi le Proverbe, qui paroît d'abord un paradoxe, & ne laiſſe pas d'être une vérité évidente : *Celui qui mange le moins, eſt celui qui mange le plus* ; puiſque, par une Diète bien reglée, on ſe prolonge la vie, & que, par conſéquent, on ſe met en état

tat de faire plus de repas ſimples, que l'intempérant ne peut faire de grands repas. Plus nous obſerverons ces deux préceptes, & plus nous pouvons être aſſurés d'avoir une ſanté durable. Le premier nous apprend, qu'il faut ne manger qu'à-peine le néceſſaire, & ſortir toujours de la table avec quelque reſte d'appetit, parce que c'eſt une marque, que l'Acide de l'eſtomac a plus de force qu'il ne lui en faut, pour bien rompre, triturer, & diſſoudre la nourriture qu'on a priſe: au lieu que, quand on mange jusqu'à crever, la quantité des viandes ſurpaſſant l'activité du Menſtrue, il arrive, que le Chile imparfait qui en provient gâte le ſang, avec lequel il ſe mêle, & celui-ci affectant les viſcères par où il paſſe, dérange & met en deſordre l'économie du Corps; & c'eſt de-là, que naiſſent les Maladies. Le ſecond nous enſeigne à nous exercer, à travailler jusqu'à la fatigue. Pour être pleinement convaincus du bénéfice que nous pouvons tirer d'un pareil exercice, il ne faut que jetter les yeux ſur les Laboureurs, les Artiſans, & tous ceux qui, par un travail aſſidu, ſe tiennent continuellement en action: nous les voïons tous plus ſains, plus vigoureux, & moins ſujets aux

aux infirmités qui attaquent les personnes sédentaires, paresseuses & d'une vie appliquée. La raison en est que, se maintenant toujours tous les membres en exercice, &, par une conséquence nécessaire, le sang en plus grand mouvement, les humeurs s'en purifient de plus en plus, le corps s'en nourrit mieux, & les excrétions s'en font avec plus de liberté : de sorte que, chaque partie s'acquitant plus ponctuellement de son devoir, on ne peut manquer de jouïr d'une parfaite santé. Mais, insensiblement l'examen de tout ce qui entre d'Alimens dans le Corps humain nous a conduits à examiner aussi ce qui en sort. Pour faire subsister l'Homme, cette belle Machine, ce n'est pas assez de la nourriture & de la respiration ; il faut outre cela, que tout ce qui entre dans le corps en sorte pareillement. Car, si cela n'étoit pas, les vaisseaux se rempliroient de sucs qui ne tarderoient guére à étouffer la chaleur naturelle, & à éteindre la flamme de la vie. C'est dans cette vue que la sage Nature, connoissant de quelle nécessité étoit l'évacuation de cette matière, nous a ouvert tant de passages, pour la faire sortir. Elle nous a percé la peau comme un crible, afin que, par le mouvement

con-

continuel du ſang, les Alimens déja conſommés puſſent s'exhaler de tous côtés en vapeurs: elle nous a encore fabriqué pluſieurs conduits, dans le nez, dans les oreilles, dans la bouche, dans les yeux, dans les inteſtins, &c, propres à donner paſſage à tous les excrémens. Telle eſt la prévoïance de la Nature à procurer la ſortie des immondices, que, ſi par hazard elle ne peut pas les mettre dehors par les voies accoutumées, elle fait en trouver d'extraordinaires, ou plutôt elle met à profit jusqu'aux infirmités mêmes, pour s'en débaraſſer. Quelquefois elle les raſſemble en une tumeur, où elle les mûrit; ou ſi ces impuretés ſe trouvent confondues dans la maſſe du ſang, elle allume une fiévre, pour en faire la ſéparation, & pouvoir mieux s'en délivrer en ſuite; d'autres fois elle ſe ſert d'autres moïens encore plus extraordinaires: en un mot, elle a mille expédiens merveilleux, pour y parvenir. Puis donc que la Nature eſt ſi attentive à faire ſortir du corps les humeurs ſuperflues, nous devons croire, que cette évacuation eſt de la dernière importance pour notre ſanté.

Pour ſeconder cette ſage intention, il n'y a rien de plus propre ni de plus ſûr, que

que l'exercice & le travail. „Il faut s'exer-„cer fréquenment, dit CELSE, le travail „rend le corps vigoureux, la pareſſe „l'affoiblit : la molleſſe nous rend vieux „avant le tems, au lieu que l'exercice „nous fait jouïr long-tems des avantages „de la jeuneſſe : *Oportet ſe frequentiùs exercere, ſiquidem ignavia corpus hebetat, labor firmat: illa maturam ſenectutem, hic longam adoleſcentiam reddit.* Il ne faut pourtant pas, que le travail ſoit trop fatigant, ni l'exercice trop rude : il faut que l'un & l'autre ſoit moderé & agréable, comme ſont, par exemple, la promenade, la danſe, &c. Le mouvement des jointures, des muſcles, & des tendons du corps, fait que les ſucs deſtinés à ſa nourriture & à ſa conſervation ſe purifient, & en deviennent plus fluides; ce qui les empêche de cauſer des obſtructions dans les vaiſſeaux capillaires. Et comme une Horloge ſe conſerve plus juſte & mieux reglée, quand on a ſoin de la monter & de la faire aller, que quand on la laiſſe en repos, il en eſt de même du Corps humain : il faut que, par la transpiration inſenſible, il en ſorte une certaine quanté de matière, proportionnée à celle qui y eſt entrée. SANCTORIUS obſerve, dans ſa *Statique*, que de huit

huit livres de nourriture qu'un homme peut prendre dans un jour, il en transpire insensiblement environ cinq livres, plus ou moins. Ce qui me fait conjecturer, que chaque jour la quatrième partie du sang se renouvelle; parce que, comme il y en a dans le corps d'un homme environ vingt livres, dans l'un plus dans l'autre moins, s'il en transpire cinq, il faut que, pour les remplacer, il s'en fasse cinq autres des Alimens: & sur ce pié-là, les trois livres restantes sortiront par les autres canaux excrétoires, comme des fèces inu-inutiles, & comme les parties les plus grossières des Alimens. Tant que dure dans cette égalité la matière qui entre dans le Microcosme, avec celle qui en sort, il jouït d'une santé entière; mais, s'il prend plus d'Alimens, qu'il n'en rend; ou s'il évacue plus qu'il ne mange, de là naissent ses indispositions particulières. C'est aussi par la même raison, que ceux qui fatiguent le plus mangent davantage que les autres; parce que, comme il se dissipe en eux une plus grande partie d'humeurs, par le moïen du travail, ils sont aussi plus sujets à avoir faim, & par une sage disposition de la Nature, ils prennent plus de nourriture, pour réparer le

ſang qu'ils ont perdu. La même choſe arrive encore aux Convaleſcens, qui, pendant leurs Maladies, ont obſervé une rigoureuſe diète.

Après avoir examiné tout ce qui entre de materiel dans notre corps, & tout ce qui en ſort, il ne nous reſte plus qu'un mot à dire, de ce qu'il y a de ſpirituel capable d'altérer notre ſanté, & de nous la faire perdre. L'air, la Nourriture, & les Excrémens ne ſont pas les ſeules cauſes de nos infirmités: il y en a encore d'autres, qui dépendent de l'opinion, & qu'on appelle Paſſions de l'Ame, qui naiſſent de l'amour ou de la haine que nous avons pour différens objets, ou des viciſſitudes de la bonne ou mauvaiſe fortune. Comme notre Ame a pour ſatellites les eſprits corporels, qui ſont la partie la plus volatile du ſang, ils ſont ſuſceptibles de toutes ſortes d'impreſſions, qu'ils reçoivent des idées de plaiſir ou de chagrin qu'elle ſe forme dans ſa phantaiſie; d'où il arrive, que, par la grande amitié & la ſympathie qu'ils ont entre eux, dès qu'elle eſt émue, ils s'en reſſentent d'abord. Si l'Ame eſt dans un excès de joie, ils courent par toute la juriſdiction des nerfs avec tant de viteſſe, qu'ils en troublent ſouvent l'ordre

die & le ſiſtème du corps: ſi elle eſt triſte & abatue, ils deviennent mélancoliques & timides, ils ſe retirent, ils cherchent la ſolitude & les ténèbres; ce qui ne peut que déranger la ſanté. Pour remedier à ces Maladies de l'Ame, tout l'Art de la Médecine ne peut rien, ſi une bonne Philoſophie morale ne l'aide à gouverner ſes Paſſions, ſuivant les règles de la Raiſon & de la Prudence. Ce ſont les réflexions qu'elles nous ſuggèrent, qui peuvent tenir en bride & domter toutes nos affections, & les rendre ſans effet: & alors, les eſprits, devenus plus vigoureux & inſenſibles à tous les accidens de la vie, rempliſſent régulièrement leur devoir, & travaillent conſtamment à maintenir la bonne harmonie du Microcosme. Mais, comme ceci n'eſt point de mon ſujet, je n'en parlerai pas davantage, perſuadé, qu'ici quelques préceptes de SENEQUE ou d'EPICTETE vallent beaucoup mieux, que tous les Antidotes & tous les Remèdes d'ESCULAPE. Je me contenterai donc de ce que j'ai dit de la matière qui entre dans le Corps humain, & de celle qui en ſort, & dont dépendent notre nourriture & notre vie; à quoi j'ai ajouté les avis les plus néceſſaires, & ce que doit ſavoir tout homme qui

ſouhaite de conſerver ſa ſanté : à l'occaſion de quoi, j'ai réfuté l'erreur de ceux qui s'imaginent, que la digeſtion ſe fait par le moïen de la chaleur. J'ai auſſi fait voir dans ce DISCOURS, quelles ſont les cauſes des indiſpoſitions qui affligent le corps de l'Homme. Si l'on pouvoit les prévenir toutes, & qu'elles fuſſent ſoumiſes à la prudence humaine, notre vie ne ſeroit ni ſi caduque, ni ſi courte ; mais, comme il y en a pluſieurs qu'il nous eſt impoſſible d'éviter, parce qu'elles dépendent des différentes conditions de l'Air, que nous ne pouvons nous diſpenſer de reſpirer, il faut nous ſoumettre au dérangement qu'il peut nous cauſer, par ſes qualités contagieuſes. Puis donc que nous ne pouvons pas nous garantir de toutes les Maladies, tâchons du moins, par la Diète, l'Exercice, le choix d'un bon Climat, & la tranquilité de l'Eſprit, de diminuer, autant qu'il dépendra de nous, les dangers auxquels notre nature eſt ſans ceſſe expoſée, dans l'impoſſibilité où nous ſommes de nous y ſouſtraire entièrement.

DISCOURS V.

S'il vaut mieux se servir des Médecins Modernes, ou des Galenistes?

Dans les grandes Villes, & dans les plus sages Académies, on n'agite plus cette question : la force de la Vérité y a dissipé tous les doutes qui pouvoient rester sur ce point-là. Il est vrai cependant que, dans quelques Endroits, où l'Erreur regne encore aujourd'hui, & où la malice & l'ignorance triomphent, le Merite n'a pas pu se faire entièrement connoître ; ce qui fait que les Galenistes y sont les plus estimés. Mais si l'on en recherche la raison, on découvrira sans peine, que cela vient, de ce qu'ils ont dans leur parti les gens les plus stupides ; gens ordinairement si obstinés, qu'il n'est pas facile de les faire démordre des opinions qu'ils ont une fois adoptées, ni de les engager à renoncer à leurs coutumes, pour en embrasser de meilleures. Cette prévention aveugle ne permet

met pas aux Médecins modernes de se faire connoître pour ce qu'ils sont, & les empêche de s'acquerir le crédit qu'ils devroient avoir : les Galenistes, de leur côté, mettent en usage toute sorte de stratagèmes pour les abbaisser & les faire mépriser. Le plus grand avantage des ceux-ci est d'avoir pour partisans les Médecins les plus anciens, parce que connoissant comme ils sont l'autorité, le respect & la confiance que s'attire d'ordinaire la Vieillesse, il leur est aisé defaire passer les plus impertinentes rêveries pour des sentences, & de débiter les parologismes les plus grossiers pour des axiomes indubitables, bien persuadés que le Vulgaire prendra le tout, de leur part, pour des vérités infaillibles. Ils ont trop d'expérience pour ignorer, que *Plebi non judicium, non veritas, non discrimen, non ratio, non intellectus* : c'est-à-dlre, que rarement on trouve chez le menu peuple le jugement, la vérité, le discernement, la raison : & qu'auprès des sots, tout ce qu'ils peuvent avancer de faux & de ridicule trouvera toujours plus de crédit, parce qu'il sortira de leur bouche, que la vérité même, proferée par un jeune homme. En effet, la po-

populace mesure ordinairement la vertu par le nombre des années : le commun des hommes se persuade naturellement, que les plus saines Doctrines croissent avec la barbe ; & que la Vieillesse & la Sience sont deux Jumeaux, ou deux Attributs inséparables. Je n'en suis pourtant point surpris ; parce que cette erreur a quelque chose de si naturel, qu'il n'est pas facile de s'en apercevoir. Mais je suis extrèmement étonné de voir, que, dans une chose si remarquable, l'expérience n'ait pas encore découvert la vérité; que l'horreur de tant de funerailles, & la considération de tant de Maladies opiniâtres & chroniques, rendues telles par l'abus de la Médecine, n'ait pas fait plus d'impression sur la prudence humaine, & ne nous ait pas ouvert les yeux sur le tort que nous fait une trop crédule simplicité. Sans doute que, pour s'en apercevoir, il ne falloit pas moins, que le secours & les lumières d'une bonne Philosophie; sans cela, l'esprit déja préoccupé de fausses idées n'est pas capable de distinguer le savoir d'avec l'ignorance, sur-tout parce que celle-ci se pare de tous les dehors de l'autre. Il ne sait pas non plus assez réflechir sur les évenemens, il n'est pas assez docile, pour que l'expérien-

ce puisse lui faire connoître l'origine de tout le mal, parce que la confiance du Malade en son Médecin a assez de force, pour l'empécher de sentir les coups que lui porte l'ignorante application de ses remèdes : de sorte que cette prévention funeste, soutenue de tout le pouvoir de l'imagination, réduit le misérable Patient à se plaindre de son mauvais tempérament, & lui dérobe la connoissance de l'homicide. Si donc l'Expérience ne sert de rien, si la Raison ne peut se faire entendre, comment pourra-t-on démontrer la vérité de ce qui est ici en question ? Cela est d'autant plus difficile, qu'outre cela, il faut combattre mille fraudes, dont le monde est la dupe. Pour y réussir, il n'y a point de voie plus aisée que d'examiner, comment les uns & les autres de ces Médecins se conduisent, dans l'exercice de leur profession : car, quoiqu'ils aïent tous la même intention, qui est celle de guérir les Malades, cependant les différentes opinions qu'ils ont des causes, qui produisent les Maladies, les portent aussi à emploïer pour leur guérison des moïens aussi contraires, que le sont leurs conjectures. De-là il arrive souvent, que les uns ju-

geront fort à-propos de faire tirer du ſang, quand les autres voudroient en augmenter la quantité, ſi cela étoit en leur pouvoir: de même encore, les uns préſcriront des choſes tout-à-fait chaudes, dans la même Maladie, où les autres croiront devoir ordonner des remèdes rafraichiſſans. Cette contrariété d'opinions, cette manière opposée de traiter les Maladies produit une confuſion ſi univerſelle, que bien des Malades, outre le mal qui les accable, ont encore le chagrin de ne ſavoir de quel côté ſe tourner, ni de quels Médecins ſe ſervir; de ſorte que, dans cette perplexité, ils s'abandonnent à la Nature, qu'ils laiſſent agir; & la crainte de ſe tromper les conduit heureuſement à prendre le meilleur parti. Cependant, la plupart des Esprits vulgaires, ſans en excepter les perſonnes mêmes de la plus illuſtre origine qui n'ont jamais travaillé à ſe défaire des ténèbres de l'ignorance, la plupart, dis-je, prévenus de la même confiance, retournent à l'ancienne Médecine, & veulent être traités à l'antique, ſéduits par deux raiſons qui ont toute l'apparence de la vérité. La première eſt, qu'on s'eſt ſervi de cette métode pendant le cours de pluſieurs ſiècles: la ſeconde eſt, que quelques-uns

d'entr'eux ont été déja traités & guéris par des Galeniſtes; d'où ils concluent, que ce ſeroit une folie en eux, que d'abandonner leur vie à l'expérience des Médecins modernes.

Ces deux argumens paroiſſent d'une grande force aux gens ſimples; mais, au contraire, ils ſemblent fort mépriſables aux perſonnes plus éclairées, ou qui ont quelque pénetration: en effet, l'uſage ne rend pas les choſes plus reſpectables: elles n'en deviendront pas plus véritables, ni meilleures, pour être à la mode. Combien en a-t-on découvert de fauſſes, qui ne devoient leur exiſtence, qu'à la ſeule opinion & à la crédulité des Hommes? Il eſt de la bonne politique de maintenir en crédit bien des choſes, dont l'abus peut être de quelque utilité au Public; mais il n'y a aucune raiſon qui puiſſe engager perſonne à accréditer des opinions, qui ne peuvent qu'être préjudiciables à tout le Genre-Humain. SCIPION L'AFRICAIN trouvoit plus de gloire à conſerver la vie d'un ſeul Citoïen, qu'à faire paſſer au fil de l'épée un grand nombre d'Ennemis. C'eſt dans le même eſprit, que les *Romains*, d'ailleurs ſi prudens & circonſpects, quand il s'agiſſoit de donner entrée

trée chez eux à quelque ſorte de profeſſion que ce pût être, ces mêmes *Romains* aïant oüi parler de la Médecine, comme d'un Art, dont le but n'étoit que de rendre la ſanté aux Malades, flattés par de ſi douces espérances, ſouhaitèrent d'avoir des Médecins, & leur ouvrirent avec empreſſement les portes de leur Ville. Mais bien-tôt après, la même politique, qui les leur avoit fait recevoir avec tant de démonstrations de joie, les engagea à s'en défaire; parce que l'expérience, qu'ils en firent aux dépens de leur ſang & de celui de leurs concitoïens, leur apprit ce que la prudence auroit dû leur faire prévoir. C'eſt ainſi, qu'en banniſſant les Médecins de leur Ville, ils y introduiſirent la véritable Médecine; & cet heureux exil fût pour eux une vraie Panacée, pendant l'espace de ſix-cens ans; puisque, par cette ſage réſolution, ils ſe délivrèrent de tous les abus d'une ſi dangereuſe profeſſion: c'eſt ce que dit PLINE, en ces termes; (*) *Sicut Populus Romanus ſexcenteſimo anno: neque ipſe in accipiendis artibus lentus; medicinæ verò etiam avidus, donec expertam damnavit.* Cette prudente déliberation les ré-

(*) Livre 29.

rétablit auſſi dans l'eſtime, qu'ils avoient perdue par trop de crédulité; & ils furent plus loués d'avoir ſû ſi bien réparer leur faute, qu'ils n'avoient été blamés de la trop grande facilité, qui la leur avoit fait commettre; parce qu'il eſt facile de ſe laiſſer ſurprendre à un abus, qui s'inſinue agréablement dans l'opinion des Hommes; mais, quand une fois il s'eſt introduit, il eſt pour le moins auſſi difficile de le reconnoître & de s'en corriger. Cette difficulté de remedier aux erreurs qui ſont en vogue a quelque apparence de raiſon, auprès du commun des Hommes; mais les perſonnes éclairées ne la regarderont, que comme une preuve du peu de prudence & de la foibleſſe d'eſprit du Vulgaire.

Quant à l'autre raiſon de ceux qui, pour ſoutenir la cauſe des Galeniſtes, diſent avoir été autrefois traités ſelon leur métode, & s'en être bien trouvés, j'ai déja ſuffiſamment fait voir dans mon premier DISCOURS la fauſſeté de la conſéquence qu'ils en tirent. Qui peut ſavoir au juſte ſi les remèdes ont fait plus de bien, que de mal à celui qui les a pris. De ce que le Malade a été guéri, on ne doit pas abſolument conclure, qu'on lui a ordonné d'excellens remèdes, parce que la même choſe pou-

pouvoit arriver, quoiqu'ils eussent été fort mauvais. Toutes les blessures ne sont pas mortelles, ni toutes les ignorantes recettes ne sont pas capables de tuër un homme. Le Genre-Humain seroit fort à plaindre, si à chaque médecine, à chaque saignée mal ordonnée, il falloit s'attendre à mourir? Que de villes dépeuplées & désertes en peu de tems! Pour empêcher une pareille destruction, la Providence a donné à tous les Hommes assez de force, pour résister non seulement aux infirmités qui peuvent leur survenir, mais souvent aussi au mal que peut y ajouter encore l'ignorance du Médecin. Supposons que, dans un Homme, la Nature ait, par elle-même assez de vigueur pour surmonter douze degrés de mal: supposons encore, comme cela peut fort bien arriver, supposons, dis-je, que cet homme vienne à être attaqué d'une Maladie, qui, avec toute son augmentation naturelle, n'ait pas plus de six degrés, c'est-à-dire, la moitié de ce que nous avons supposé de force dans sa complexion particulière. Qu'on appelle, pour visiter le Malade, un Médecin ignorant, qui lui préscrive des remèdes tout-à-fait contraires; de sorte, qu'après la premiere médecine, le mal ait aquis un nouveau

de-

degré de force ; un autre , après la saignée ; & ainsi successivement, jusqu'à ce que les remèdes mal ordonnés l'aient augmente de cinq degrés qui, avec les six degrés qu'il avoit dans le commencement, feront en tout onze degrés de force : le pauvre Malade se trouveroit à l'extremité. Il n'y a point de doute cependant, qu'il n'en revînt encore, puisqu'il lui resteroit des forces supérieures à celle de la Maladie, telle que nous l'avons supposée. Cet homme, échapé du danger d'une mort presque certaine, pourroit dire, que ce sont les médecines & l'assistance du Médecin qui lui ont rendu la vie. Pour moi, loin d'être de ce sentiment, je suis persuadé, que l'on devroit plutôt assurer le contraire ; & que non seulement le Médecin ne lui a été d'aucune utilité, mais encore, qu'il n'a pas tenu à lui, que le Malade ne soit mort.

C'est ainsi, que les raisons alléguées ci-dessus peuvent nous faire illusion : tout ce que l'on peut dire d'ailleurs, en faveur des Médecins Galenistes ne conclud pas davantage. Ces mêmes raisons, & d'autres plus fortes encore ont été, pendant un tems, adoptées même des gens les plus savans ; mais aussi, comme ils sont plus ca-

capables de reconnoître la vérité, les Médecins modernes n'ont pas eu beaucoup de peine à les convaincre de l'erreur, & à les obliger, par la force de la raiſon, à embraſſer les nouvelles Doctrines.

Si les gens ſimples avoient au moins le bonheur de connoître la foibleſſe de leur eſprit; & que, dans les choſes qui paſſent leur portée, ils vouluſſent s'en raporter au jugement des perſonnes qui ont plus d'étude & de connoiſſance, qu'eux, ils pourroient joüir du même bénéfice; mais, comme ils n'ont pas aſſez de diſcretion pour cela, il arrive, au contraire, que, plus ils ſont ignorans, & plus ils reſtent obſtinément attachés aux fauſſes opinions dont ils ſont la dupe. Mais retournons à notre propos: examinons la choſe de plus près, pour pouvoir, avec plus d'évidence, décider le point en queſtion.

On ne peut pas nier que, de tous ceux qui font profeſſion de la Médecine, ceux-là ne ſoient les plus eſtimables, qui connoiſſent le mieux la ſtructure du Corps humain; qui ſavent le mieux rendre raiſon de ce qu'ils font, & contenter l'eſprit; qui ſont le plus capables de pourvoir aux beſoins des pauvres Malades, par une ſage application de ce qui convient à leur mal,

qui les mette en état de recouvrer bientôt la ſanté, après laquelle ils ſoupirent avec tant d'ardeur. Or, il n'y a que les Modernes, chez qui on puiſſe rencontrer tout cela. Donc, il n'y a que les Modernes, qu'on puiſſe regarder comme de véritables Médecins, & de ſages Miniſtres de la Nature. La raiſon en eſt claire. Pour agir avec connoiſſance de cauſe, pour réuſſir à guérir les Malades, il faut ſavoir parfaitement non ſeulement la ſituation & la figure, mais encore l'uſage de tous les viſcères du Corps humain; il faut entendre l'harmonie de ce Microcosme, pour en déduire les dérangemens; & pouvoir, par les ſimptomes & les différens effets des Maladies, découvrir les diverſes cauſes qui les produiſent, & enſuite l'activité des remèdes, dont on veut faire uſage, pour en venir à bout. Qui peut mieux être inſtruit de tout cela, qu'un Médecin moderne? A l'aide de tant d'expériences Anatomiques, & des démonſtrations d'une Méchanique appuïée ſur de ſolides fondemens, éclairé des lumières de la Philoſophie *expérimentale*, ſecondé de l'efficace des Remèdes Chymiques, avec le ſecours des Microſcopes, qui lui découvrent la figure des plus petites parties qui entrent dans

dans la compoſition des Mixtes, il peut dignement exercer la Médecine. Mais on ne peut que s'en mêler à l'aveugle, quand on eſt dénué de tant de connoiſſances ſi néceſſaires: & ſe ſervir d'un tel Médecin, c'eſt voulour risquer ſa vie; ou, du moins, chercher à augmenter le mal dont on voudroit ſe voir délivré. Concluons donc hardiment, qu'il vaut mieux, ou qu'il y a moins de danger à ſe ſervir des Médecins modernes, que de ceux qui n'ont rien de plus recommandable, que le nom de Galeniſtes.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur cette matière: il eſt inutile d'aller ici chercher des raiſons de Médecine & de Phyſique, pour mieux démontrer une vérité ſi claire. Premièrement, parce que les gens ſavans en ſont ſuffiſamment perſuadés; & en ſecond lieu, parce qu'il y a déja un aſſez grand nombre de Livres imprimés, qui ont pleinement réfuté les anciennes Théories de cette Sience. Je veux ſeulement travailler à deſabuſer certaines gens, qui ne peuvent pas concevoir, comment le Monde a pu autrefois être aſſez fou, pour ſe laiſſer ſurprendre ſi groſſièrement; & pour avoir fait tant de cas d'une métode de traiter les Maladies beau-

coup

coup plus préjudiciable, qu'utile & salutaire au Genre-Humain. Pour être mieux convaincus d'un Aveuglement si invéteré, il en faut rechercher l'origine : autrement, on ne pourra jamais parvenir à avoir une certitude complette d'un si funeste abus. Il doit sa naissance à l'ignorance, aux vues interessées, & à la malice de ceux mêmes qui ont en divers tems embrassé cette profession. Comme ils remarquoient, que, pour être regardé comme Médecin, il suffit d'en avoir le nom, avec un air d'âge imposant, ils se sont imaginé une manière de traiter la Médecine, qui fût tout à la fois plus aisée, plus utile & plus apparente. Voilà justement la métode des Galenistes de nos jours, comme nous l'avons vu dans les DISCOURS précedens; mais pour la faire croire meil eure, qu'aucune autre, ils se sont avisés de se dire publiquement sectateurs des Anciens, dont ils font servir l'autorité à illustrer toutes leurs démarches & leur conduite. Ils se prévallent du respect qu'on a pour l'Antiquité: ils en abusent; mais ils y trouvent leur compte, & c'est pour eux un moien sûr de s'accréditer, & de captiver la confiance du Public. En effet, il y a bien des gens qui croient, que

la

la Nature a fabriqué avec plus de ſoin & d'exactitude les Hommes des premiers ſiècles, que ceux d'aujourd'hui : ils accuſent de partialité ceux qui ne donnent point dans leurs imaginations : & ils ne peuvent ſe perſuader, que ceux qui ſont venus après eux, aïent pu les ſurpaſſer. Il eſt bien vrai, que les Belles-Lettres & la Philoſophie ont eu leurs viciſſitudes : on a vu des tems où elles étoient très-floriſſantes, & où les Hommes ont pouſſé fort loin leurs ſpéculations naturelles : on en a vu d'autres, où l'Ignorance a triomphé, & où les Siences ont été fort négligées. Il ne faut pas croire pour cela, qu'alors les Hommes aïent eu des corps différemment organiſés, ou que la race s'en fût abatardie : il n'y a eu que l'inclination & la volonté, qui ont reçu quelque altération d'une éducation différente, ou des diverſes influences ou aſpects des Aſtres. Je croi en effet que, dans les ſiècles paſſés, il y a eu auſſi des Sujets d'un grand mérite, dont les véritables doctrines ſe ſont perdues, ou ont été corrompues, avant que de parvenir jusqu'à nous ; & que le tems, comme dit BACON de *Verulam*, ſemblable à un fleuve qui court ſans s'arrêter, ne nous a transmis que les

dernières, par tradition, de siècle en siècle; mais que ce qu'ils ont dit de plus solide a fait naufrage en chemin. Il semble, que la même chose soit arrivée à nos Galenistes : il se vantent d'être sectateurs du grand HIPPOCRATE, dont ils ont toujours les Aphorismes à la bouche ; cependant, si l'on observe les mauvais succès de leurs cures, & leur manière de traiter les Maladies, on les trouvera aussi différens, aussi opposés, que le jour & la nuit : on verra clairement, qu'ils n'ont rien d'HIPPOCRATE, que le nom. S'ils se glorifient d'être disciples d'un si grand homme, c'est une pure politique: c'est pour se faire plus estimer, & pour s'attirer un crédit, auquel ils auroient eu bien de la peine à parvenir, sans un pareil artifice.

Au contraire, les Modernes, qui ont toujours eu pour maxime, *Amicus Socrates, amicus Plato, sed magis amica Veritas*: „J'aime SOCRATE, j'aime PLATON, „mais j'aime encore plus la Vérité"; les Modernes, dis-je, qui ne se proposent d'autre but, ni d'autre guide, qu'une raison confirmée par l'expérience, ont aussi des doctrines & des opinions qui ne s'accordent pas toujours avec celles des Anciens. Cependant malgré cette différence,

leur

leur métode eſt beaucoup plus conforme à celle, que pratiquoit HIPPOCRATE, puisque la Médecine des Modernes ne conſiſte qu'à ſavoir maintenir la Nature dans ſa force, & la ſeconder, par des remèdes donnés à propos, quand d'elle-même elle n'eſt pas capable de vaincre les Maladies, comme le veut ce grand Homme dont nous venons de parler. La métode de ceux, au contraire, qui ſe vantent tant d'être ſectateurs de ſa doctrine, ſe réduit à commencer par affoiblir la vigueur de la Nature, à force de purgatifs & de ſaignées; enſuite de quoi, ils prétendent la fortifier avec des cordiaux, qui n'ont d'autre vertu que celle d'enrichir les Apoticaires. Par le prix de l'Or & des Pierres précieuſes, qu'ils font entrer dans leurs ordonnances, ils relèvent celui de leurs cures; parce que le peuple eſt naturellement aſſez diſpoſé à croire un remède d'autant plus efficace, qu'il coute davantage. En un mot, il ſemble, que ces Meſſieurs ne penſent qu'à jetter de la poudre aux yeux: ils ſe contentent de paſſer pour grands Médecins, & s'embaraſſent fort peu de la Médecine: les apparences leur ſuffiſent; & ils abandonnent la Sience à ceux qui ſont d'humeur

à prendre la peine de l'étudier. Ils cherchent à en imposer, par l'abondance des drogues rares & chères qu'ils emploient; à prévenir les esprits en leur faveur, par leurs soins affectés & leur conduite hypocrite; & à captiver la confiance du Public, par toutes leurs démarches, qui tendent uniquement à s'assurer d'une opinion avantageuse, de quelque manière que le mal puisse tourner. Ne croïez pas pourtant, que le savoir faire des Galenistes en demeure-là: pour faire admirer leur diligence & leur attention à combattre vigoureusement les Maladies, & pour rendre leur Médecine plus sensible, ils emploient jusqu'au fer & au feu, bien persuadés que les sots regardent comme les plus habiles Médecins ceux qui écorchent & martirisent le plus impitoïablement les Malades: plus même il les font souffrir, & plus ils en sont estimés. S'il arrive, que les malheureux Patiens meurent sous leurs coups redoublés, il en restera du moins aux Parens la consolation d'avoir fait tout ce qui dépendoit d'eux, & d'avoir mis en usage tout l'Arsenal de la Faculté, pour les tirer d'affaire: mais si, par hazard, ils en reviennent, ces honnêtes Messieurs en auront tout l'honneur, puisqu'indubitable-

blement on attribuera aux ſoins & à la capacité du Médecin tout le ſuccès d'une pareille cure, qui n'eſt ſouvent que l'effet de la complexion robuſte du Malade ; & où les remèdes auront plus fait de mal, que de bien. ALFONSE LOPEZ Médecin de CHARLES V. a exprimé la métode barbare de cette eſpèce de Médecins avec tant de force, que je ne puis m'empêcher d'en rappeller encore ici les propres termes. (*) *Iſti enim, vel in leviſſimis affectibus, ſuos infirmos ſuppliciis infinitis injuſtè puniunt. Diæta exquiſitiſſima necant, pharmacis moleſtiſſimis replent, crudelibus cucurbitis, & urunt & ſecant, aliaque multa patrant quæ capere memoria eſt impoſſibile. Et quod nobis indignationem magis movet, ab errore, crimineque mercedem accipiunt, ac punitionis loco præmia non exigua capeſcunt: laudantur, quod auxiliis multis adverſus morbos pugnaverint, & ſanitatem attulerint quam natura attulit ſola, etiam ipſis repugnantibus; nam quæ fortis eſt non modò affectiones leves ſanat, ſed etiam errores inertium Medicorum corrigit.* „Ces ignorans, dit-il, font injuſ„tement ſouffrir des maux infinis à leurs „pauvres Patiens, jusques dans les moin-

 „dres

(*) In Prognoſt. Hippocr.

„ dres indiſpoſitions. Ils les tuent par une „ Diète exceſſive ; ils leur farciſſent le „ corps de remèdes fâcheux & dégoutans; „ ils les brûlent & les déchirent cruelle- „ lement avec leurs ventouſes ; & ils font „ encore beaucoup d'autres choſes, dont il „ n'eſt pas poſſible de ſe ſouvenir. Mais „ ce qui nous étonne le plus, & qui ne „ peut qu'exciter l'indignation de toute per- „ ſonne raiſonable, leur ignorance & leur „ cruauté leur attirent d'amples ſalaires ; „ & au lieu du châtiment qu'ils avoient ſi „ bien mérité, on les récompenſe large- „ ment. On ne ſait quelles louanges leur „ donner, d'avoir ſi vaillamment combat- „ tu, d'avoir cherché par-tout du ſecours „ contre les maladies, & de ce qu'enfin, „ ils ont fait recouvrer la ſanté à leurs Ma- „ des, quoi-qu'ils n'en ſoient pourtant rede- „ vables qu'à la Nature ſeule, qui la leur a „ rendue, en dépit, pour ainſi dire, de „ tous les Charlatans : car, dans un corps „ fort & robuſte, non ſeulement elle peut „ d'elle-même guérir les Maladies qui ne „ ſont pas conſidérables, mais elle eſt en- „ core capable de corriger les âneries des „ Médecins." Mais voulez-vous être convaincus, que toute leur ſience n'eſt effectivement que charlatanerie? Jettez les

yeux ſur la métode ordinaire de ces habiles-gens, qui oſent ſe vanter de ſuivre celle des Anciens ; vous verrez, qu'ils ne manquent jamais de commencer par ordonner à leurs Malades une Médecine, qu'ils honorent du titre de *Minoratif* ou *Lénitif*, & que les Modernes appellent *Gâte-eſtomac* ; & cela, dans le deſſein, diſent-ils, de leur nettoïer les premières voies. A la vérité ſi l'on ne conſidère que la bonne intention qu'ils ont, & ſi l'effet répondoit à leurs eſpérances, les Malades n'auroient qu'à prendre courage, parce qu'ils pourroient ſe flatter d'être bientôt rétablis : mais, comme ils ne connoiſſent ni la ſtructure du Corps humain, ni la force des Médicamens, il arrive ſouvent le contraire de ce qu'ils ſe promettent. Je voudrois bien leur demander en effet, d'où ils ont appris, que les Médecines aïent toujours cette propriété de nettoïer le corps ? Il eſt aiſé de faire accroire cela à ceux qui ne ſont pas du métier ; parce que les excremens qu'ils voient ſortir les confirment dans cette penſée ; jusques-là que, plus l'évacuation eſt copieuſe, & plus ils ſe perſuadent, que la Médecine a fait merveille, & leur a parfaitement nettoïé les entrailles. Mais ces bonnes gens-là ne ſa-

ſavent pas, que les purgatifs ſont capables de gâter les bons ſucs, & de corrompre les humeurs les plus ſaines, avec tout ce qu'ils rencontrent dans l'eſtomac & dans le conduit des inteſtins; & de donner une très-mauvaiſe qualité à ce qu'il y avoit de meilleur. Si l'on pouvoit leur faire entendre cela, je ſuis bien perſuadé, qu'il ne ſeroit plus ſi aiſé de les engager à en prendre. Pour ſavoir ce qui en eſt, ils n'ont qu'à conſulter l'expérience; & la raiſon naturelle leur démontrera cette vérité, auſſi claire que le jour. Un homme ne peut ſe maintenir en ſanté, qu'autant que les humeurs de ſon corps conſervent cette bonne qualité & cette fluidité néceſſaires, pour entretenir l'harmonie dont la vie dépend: &, il eſt impoſſible qu'il ſe porte bien, quand il eſt rempli de ſucs corrompus. Après cette réflexion préliminaire, qu'on faſſe l'expérience que voici: Qu'on prenne une médecine purgative, quelle qu'elle puiſſe être; qu'on la faſſe avaler de la même manière, & en pareille quantité, à deux perſonnes, dont l'une ſoit malade, & l'autre jouïſſe d'une parfaite ſanté: on verra, que ces deux perſonnes rendront beaucoup de mauvaiſes matières. Que ſi l'évacuation de celle qui eſt ma-

malade se trouvoit plus copieuse, que celle de l'autre qui se porte bien, il ne faudroit pas pour cela s'imaginer, que cela vienne de ce que la médecine n'auroit pas également déploïé toute sa force sur l'une & sur l'autre; mais, il faudroit croire plutôt, que la raison en est, que dans la personne saine, la nature se trouvant plus vigoureuse, que dans la personne malade, elle aura été aussi plus capable de résister à la violence du purgatif, qui, par la même raison aura fait plus d'impression sur l'une que sur l'autre. Si cela est ainsi, qui ne voit, que les Médicamens ne font que salir le corps davantage, bien loin de le nettoïer? Car si les excremens qui sortent du corps d'un homme sain, après qu'il a pris une médecine, y avoient été auparavant, & en aussi grande quantité, il est indubitable que jusqu'alors il n'auroit pas pu joüir d'une santé si parfaite : il faut donc en conclure, qu'ils n'y étoient pas, & que c'est le purgatif qui les a produits. C'est de-là aussi que viennent la foiblesse & les maladies dont se plaignent ceux qui, lorsqu'ils se portent bien, se purgent exprès, pour tâcher de se porter mieux encore : parce que, comme la mauvaise qualité de la médecine se communique aux

humeurs ſaines, qu'elle corrompt, il eſt impoſſible, que ces gens-là ne s'en reſſentent, & qu'ils ne perdent un peu de leurs forces : c'eſt une ſuite néceſſaire du purgatif, qui leur gâte une partie du Chile & des ſucs, deſtinés à réparer ce qui ſe perd ſans ceſſe du Sang, & ce qui ſe diſſipe des Eſprits. Cette vérité a été connue des Anciens, & particulièrement d'ASCLEPIADE & d'HIPPOCRATE ; dont le dernier dit formellement, que „Quand „ceux qui ſe portent bien, ſe purgent par „des Médicamens, ils s'en ſentent d'abord „le corps tout dérangé: & que la même „choſe arrive à ceux qui uſent de mau„vaſes nourritures. (*) *Sana habentes corpora, dum medicamentis purgantur, citò exolvuntur : itemque, qui pravo utuntur cibo.* D'où il a voulu inférer, que les purgatifs, & les mauvaiſes nourritures ſont également nuiſibles au Corps humain: & en effet, quelle différence y a-t-il, d'avoir de mauvais ſucs dans le corps, ou de les rendre tels, par la Médecine, quand ils ſont bons?

Nous venons de voir, que les médecines ne peuvent qu'être préjudiciables à ceux

(*) Aphor. 36. Sect. 2.

ceux qui ſe portent bien : examinons à-preſent de quelle utilité elles peuvent être aux Malades. Véritablement, ſi elles avoient la diſcretion de ne purger que les mauvaiſes humeurs, & de ne point toucher aux bonnes, on pourroit s'en promettre quelque avantage; mais, comme elles ne ſavent pas diſcerner le bon d'avec le mauvais, auſſi font-elles ſouvent de très-fâcheux effets. On peut même aſſurer, après avoir fait voir, qu'elles ſont nuiſibles à ceux qui jouïſſent d'une bonne ſanté, qu'à plus forte raiſon, elles doivent être contraires à ceux qui ſont déja affoiblis par les maladies. Malgré tout cela, il peut arriver quelquefois, quoique rarement, que les purgatifs conviennent dans le commencement des Maladies; mais alors il faut s'en ſervir avec bien de la circonſpection, ſuivant l'avis du grand HIPPOCRATE. (*) *Rarò in principiis medicamentis uti oportet: atque hoc cum magna præmeditatione faciendum.* Où l'on voit, qu'en pareille occaſion, il veut que le Médecin y penſe plus d'une fois, avant que d'ordonner aucune médecine au Malade. A preſent, je défie tous ceux qui ſe font un bouclier des Doctrines des Anciens, dont ils ſe glorifient d'ê-

(*) Aphor. 24.

d'être sectateurs, je les défie & les conjure de me dire les raisons qu'ils ont de préscrire leurs médecines purgatives, dès le commencement de toute sorte de maladie: sera-ce l'intention de nettoïer les premières voies? mais j'en ai deja fait voir la vanité; j'ai montré, que cela est contraire, non seulement à l'autorité des Anciens, mais encore au Bon-sens & à l'Experience. Ils ont encore une autre raison, qu'ils croient invincible, qui est que les purgatifs qui sont aujourd'hui en usage ont été inconnus dans ces premiers tems; & que, comme ce ne sont que de simples *lénitifs*, on peut hardiment les donner à quelque Malade que ce soit. Je répons à cela, que la conséquence qu'ils en tirent est très-fausse; savoir, que parce que ces remèdes n'étoient pas connus autrefois, on doive s'en servir aujourd'hui: HIPPOCRATE & la Raison ne veulent pas, qu'on se serve d'aucun Remède, qui ait la force de purger: (*) *Medicamenta purgatoria dare non oportet*. Or il est clair, qu'il parle ici en géneral de toutes les choses qui sont capables d'émouvoir le corps; non seulement des Remèdes, mais aussi des Alimens, qui, par leur qualité ou par l'ex-

(*) Hippocr. de Medic. purgant.

l'excès, peuvent faire le même effet, comme il le dit dans le Livre que je viens de citer. *Quare fieri non potest, ut quis medicamentis confisus ea temerè exhibeat? Nam & cibos nos alentes medicamenta esse putandum est, siquidem qui modum excedunt purgantur velut à sinceris medicamentis.* „Pourquoi, „dit-il, ne peut-il pas arriver que, par „trop de prévention pour les médecines, „on les donne quelquefois mal-à-propos? „Il faut les considerer sur le pié des Ali-„mens dont nous nous nourrissons, qui „font sur nous le même effet que les mé-„dicamens, quand nous en usons sans „discretion, ou que nous en faisons ex-„cès." Il y a une infinité de raisons qui défendent de préscrire aucun purgatif, au commencement des maladies. Premièrement, la Nature n'a pas toujours besoin de se purger: en second lieu, les humeurs, comme on dit, ne sont pas cuites: troisièmement, c'est confondre & troubler les bonnes intentions de la Nature: en quatrième lieu, les purgatifs peuvent déranger l'estomac, lui faire perdre l'appetit & les forces, jusqu'à le mettre hors d'état de résister à la violence du mal: en un mot, les médecines peuvent nous être préjudicia-

ciables en tant de manières, qui ne nous sont nullement inconnues, que nous sommes persuadés, qu'au lieu de diminuer les Maladies, elles ne font très-souvent que les augmenter & les rendre plus dangereuses. Je sai, qu'on me fera encore cette difficulté : Quoi donc, quand un pauvre Malade se trouve constipé, ou par l'ardeur de la Fièvre, ou par la chaleur du lit, ne sera-t-il pas permis de lui donner quelque remède, qui ait la force de le débarasser des excremens qui s'engendrent & s'accumulent continuellement dans les intestins? HIPPOCRATE a prévu cette objection; & c'est à ces besoins de la Nature qu'il réserve l'usage des Clystères; non pas qu'il les croie toujours capables de faire du bien, mais parce qu'il les regarde comme des remèdes moins dangereux : (*) *Verùm si alicui opus fuerit infusum per Clysterem, adhibere potes, hoc enim minoris est periculi.* Puis que ce grand homme se faisoit même un scrupule d'ordonner un petit Lavement, il se feroit sans doute bien gardé encore plus de préscrire à ses Malades de la Casse, du Syrop rosat, & d'autres semblables Drogues, dont l'usage lui étoit inconnu. Aussi

(*) Dans le même Livre.

Aussi voïons-nous que, suivant la Doctrine des Anciens, au commencement des Maladies, les Médecins ne doivent se servir d'aucun purgatif, à moins que la matière morbifique ne soit surabondante, ce qui arrive rarement: (*) *Nisi materia turgeat, plerumque autem non turget.* Il n'y a qu'un cas où les médecines puissent faire du bien; & c'est lors qu'il se trouve dans l'estomac une quantité de matières indigestes, dont il ne peut se défaire: alors il faut tâcher de seconder la Nature, & travailler de concert avec elle, pour la débarasser d'un poids qui l'accable. Mais, préscrire les mêmes purgatifs indifféremment, au commencement de toute sorte de Maladie, ce n'est pas le moïen de remedier au mal, c'est plutôt chercher à l'augmenter; c'est jetter la Nature dans un desordre beaucoup plus grand, & que doit nécessairement produire celui des humeurs: c'est la troubler dans ses crises, & la confondre dans ses desseins. Les Galenistes, qui n'ont pas bien compris cette Doctrine, sont tombés dans deux erreurs capitales. La première consiste en ce que lorsqu'il faut purger, dans les commen-

ce-

(*) Aphor. 22.

cemens, ils ont d'abord recours à leurs *Minoratifs*, qui n'aïant pas assez de force, pour délivrer la Nature de la quantité des mauvais sucs qui l'accablent, ne font que l'embarasser & la troubler davantage, sans lui apporter aucun soulagement. La seconde est, qu'ils purgent sans nécessité. Voici en quels termes CARDAN parle de ces deux abus, dans ses Commentaires sur les Aphorismes d'HIPPOCRATE: Les Médecins de notre siècle se sont trompés, dit-il, dans l'un & l'autre de ces points: car ils purgent lors même que la matière n'est point surabondante; & quand elle l'est, comme ils n'usent que de leurs lénitifs, il arrive aussi qu'en purgeant, ils tuent leurs Malades. La cause de cette erreur est, que les jeunes Médecins appréhendent de passer pour ignorans, s'ils ne purgent point: *Medici nostri temporis in utroque præcepto aberrarunt: nam & in non turgente materiá purgant, & in turgente alvum solùm lenientes, etiam purgantes occidunt ægros: causa quòd medici tam sæpè aberrent ab hoc scopo, est quòd dum sunt juvenes, verentur, si non purgent, ne pro imperitis habeantur.* On voit ici, que la raison qu'il nous donne de l'origine de cet abus est, d'un côté que les Médecins, lors qu'ils sont

ſont jeunes, appréhendent qu'on ne vienne à les mépriſer & à les regarder comme des ignorans, s'ils ne purgeoient point leurs Malades, dont la plupart ne croient point avoir été traités comme il faut, quand on ne leur a pas fait faire des évacuations copieuſes : & que d'un autre côté, comme leur erreur a quelque apparence de raiſon, ils s'y attachent & s'y accoutument de plus en plus. De-là il arrive, que, quand ils ſont vieux, ils pratiquent la Médecine tout comme ils faiſoient dans les premières années : de ſorte que ni l'exercice d'une longue pratique, ni leur grand âge ne leur a ſervi qu'à les rendre plus obſtinés dans leurs fauſſes maximes ; & non à leur donner plus de lumières & de capacité. Ils portent l'aveuglement ſi loin, que, pour peu que l'occaſion s'en preſente, ils ſe ſerviront ſur eux-mêmes, & ſur ce qu'ils ont de plus cher, des Remèdes qu'ils auront mis en uſage à l'égard des autres. (*) *Plures tamen Medici ſequentes conſuetudinem à juventute contractam in errore perſeverant ; adeò ut etiam ſe, ſuosque, ſi caſus ſe offerat, ut frequenter accidiſſe vidi, perimant. Plurimum ergo debemus huic aforismo ; quandoquidem vel cum ipſo adhuc adeò malè audiant Medici, ut dicere ſo-*

(*) Là-même.

 leant,

leant, Medicos plures occidere, quàm ſanare? Quod ſi hic obex non eſſet, haud dubito, quemadmodum Romani fecerunt, Urbes ejecturas eſſe Medicos Publico Decreto.

De toutes ces raiſons, & de tant d'autorités, nous devons ſagement inférer, que le moindre purgatif, s'il n'eſt donné avec toutes les précautions néceſſaires, conformément aux indications que préſcrit HIPPOCRATE, & que la Raiſon requiert, eſt capable de faire périr le malade, ou, pour le moins, de rendre les maladies beaucoup plus cruelles. La Caſſe même, qui paſſe chez ces Meſſieurs pour le remède le plus benin, j'en ai vu ſouvent arriver des accidens très-fâcheux, & les malades en danger d'en perdre la vie : de ſorte que je ne ſuis plus ſurpris du paſſage de LIBAVIUS, où en parlant de la Caſſe, il aſſure avoir découvert tous les ſignes de poiſon, dans quelques perſonnes qui en avoient pris en médecine : *Memini non defuiſſe, qui Caſſia ſumpta omnia paterētur quæ illi, qui venenum hauſerunt.* Malgré tout cela, telle eſt la confiance que les Galeniſtes ont en leur mauvaiſe métode de traiter la Médecine, que tant de triſtes évenemens ne ſont pas capables de les faire revenir, ni même de les faire apercevoir

voir de leurs erreurs. Si, après une purgation, les Malades ſe plaignent qu'ils ſe trouvent encore plus mal qu'auparavant, ils tâchent de les tranquiliſer & de leur donner du courage, en leur faiſant entendre, que c'eſt bon ſigne; que c'eſt une marque indubitable, que le remède en eſt venu aux priſes avec les humeurs vicieuſes qu'il a trouvées, & qui ſe tenoient cachées dans le corps; que cela étant, il ne pouvoit manquer d'arriver, que la Nature n'en fût alterée, & qu'elle ne s'en trouvât en plus grande agitation. C'eſt par ces belles raiſons, & d'autres ſimilitudes propres à jetter de la poudre aux yeux, qu'ils abuſent les pauvres Malades, à qui ils font prendre le bien pour le mal, par l'adreſſe qu'ils ont de leur ſavoir vendre les bleſſures mêmes qu'ils leur font, pour le baume qui doit les guérir. Mais je voudrois bien demander à ces Charlatans, comment ce peut être un bon ſigne, quand, après que les médecines ont fait leur effet, on voit le mal empirer? Si elles ont cette propriété de nuire, pourquoi arrive-t-il ſi ſouvent, que le Malade s'en trouve ſoulagé, quand elles ont été données à propos? Dès que l'on peut s'aſſurer de la vérité de cet Axiome d'A-

RISTOTE, qui porte, que la raiſon ou la loi des Contraires eſt la même; *Contrariorum eadem eſt ratio, & diſciplina*; on en doit néceſſairement inférer, que, ſi c'eſt un bon ſigne, quand elles font du mal, c'eſt, au contraire, une mauvaiſe marque, quand elles font du bien aux Malades. De la fauſſeté de cette conſéquence néceſſaire, j'en déduis le Dilemme que voici; Ou il faut que cette Erreur ait bien de la force, & faſſe une étrange impreſſion ſur la fantaiſie des Hommes, ou que leur aveuglement ſoit bien incurable, puiſque l'Expérience la plus ſenſible n'eſt pas capable de les deſabuſer. La Raiſon veut, & pluſieurs Aphoriſmes d'HIPPOCRATE nous apprennent, que les Maladies doivent diminuer immédiatement après l'opération du Remèdè, ſur ce fondement, qu'il eſt vrai, qu'il a évacué les mauvaiſes matières, ou qu'il a corrompu les bonnes humeurs. Si c'eſt le premier; c'eſt-a-dire, qu'il ait diminué la cauſe du mal, le Malade doit s'en trouver ſoulagé: ſi c'eſt le ſecond, il faut néceſſairement, que le mal augmente; &, par conſéquent, la médecine a été donnée fort mal-à-propos. C'eſt ce que dit HIPPOCRATE, en ces termes: „Si l'on purge

ce

„ ce qui doit être purgé, à la bonne heu„ re; les Malades en sont soulagés: & au „ contraire, si cela n'est pas „: (*) *Si talia purgentur, qualia purgari oportet, confert, & ægri leviter ferunt; sin minus, è contra.* Il dit encore, dans le Livre *De Arte*: „ Si quelque chose a fait du bien, ce „ n'est que par le bon usage qu'on en a su „ faire: & ce qui a pu nuire n'a eu ce „ mauvais effet, que parce qu'on s'en est „ servi indiscrettement & sans raison": *Quæ profuerunt, ob rectum usum profuerunt. Quæ verò nocuerunt, ob id quod non rectè usurpata sunt, nocuerunt.*

Ces illustres Médecins, qui savent tout mettre à profit, trouvent encore une ressource de consolations, pour leurs malheureux & doublement malheureux Patiens, dans un autre abus, qui consiste en ceci: plus ils leur ont fait de mal, plus ils prétendent, qu'ils leur doivent avoir beaucoup d'obligation: ils leur font accroire, que plus l'évacuation a été copieuse, plus la médecine a dû être excellente. C'est ainsi, qu'à la faveur d'un bien purement imaginaire, ils savent éluder les reproches, & faire taire les plaintes des misérables Malades, qui, pour prix de leur simpli-

(*) Aphorisme dernier, p. 5.

plicité & de leur imprudence, ſe voient reduits à prendre en patience l'augmentation de leur maladie, & à recevoir le mal réel & preſent, en nantiſſement d'un d'un bien futur & chimérique. Il y a un Auteur moderne, qui plaiſante, ſur ce qu'HIPPOCRATE nous vient débiter, d'un ton d'Oracle, certains Aphoriſmes, comme celui que je viens de citer, qui, ſelon lui, ſont tels, qu'il n'y a point de femmelette, qui n'en pût dire autant. Qui ne ſait, dit-il, que, ſi le Médecin fait évacuër les humeurs qui doivent être purgées, le Malade s'en trouvera ſoulagé : c'eſt comme ſi l'on diſoit, ajoute-t-il, „qu'on ôte l'effet, en ôtant la cauſe“ : *Remota cauſa, removeri debet effectus.* J'avoue, qu'au premier coup d'œil, il y a quelque choſe dans cet Aphoriſme, qui paroît un peu ridicule : cependant, ſi nous y faiſons bien réflexion, nous en reconnoitrons facilement l'importance. Je ſuis perſuadé, qu'HIPPOCRATE l'a fait exprès : non ſeulement, il le met au nombre des premiers, mais il l'a voulu encore répeter pluſieurs fois, pour donner de la confuſion à cette indigne eſpèce de Médecins, qui ſe ſont attiré le juſte titre de *Purgons* ; qui, ſans aporter le moindre ſou-

ſoulagement à leurs Malades, que dis-je! qui, malgré tout le mal viſible, qu'ils leur font, purgent & repurgent, ſans en vouloir démordre: il l'a fait, pour ôter tout prétexte à des abus ſi fréquens; & faire connoître aux Malades, qu'ils peuvent être ſûrs d'avoir été purgés mal-à-propos, toutes les fois qu'après avoir pris médecine, ils n'en éprouvent point un bénéfice ſenſible: c'eſt afin qu'ils puiſſent au moins apprendre, aux dépens de leur propre ſanté, à ſe garder de cette dangereuſe race de Galeniſtes. Outre cela, il nous enſeigne à ne point juger des purgatifs, par la quantité de mauvaiſes matières qu'ils font évacuër, mais par la qualité des excremens, & par le ſoulagement, que les Malades en reçoivent: c'eſt ce que dit ce grand Médecin en termes exprès: (*) *Dejectiones non multitudine ſunt æſtimandæ, ſed ſi talia dejiciantur, qualia conveniunt, & ægri facilè ferant.* HIPPOCRATE veut, que le Médecin obſerve trois choſes, pour être aſſuré, que les médecines faſſent du bien; ce ſont le tems, la qualité des humeurs, & l'endroit par où elles doivent être évacuées. Nous a-

(*) Aphor. 23. p. 5.

vons déja remarqué, que, dans le commencement des Maladies, les purgatifs conviennent rarement, parce qu'alors toutes les humeurs ſont en desordre; c'eſt pourquoi on doit attendre que la Nature ait fait ſes ſécretions; & aprés cela, il faut être attentifs à obſerver l'endroit par où elle veut faire ſes évacuations: toute cette Doctrine eſt contenue dans ces deux Aphorismes. (*) *Concocta medicari oportet. Et quò natura vergit, eò ducere.* Ce peu de paroles comprend tout l'Art de la Médecine; & la Secte de Médecins qui ſe pique le plus d'obſerver exactement les préceptes d'HIPPOCRATE, eſt préciſement celle dont la pratique y eſt la plus oppoſée. En effet, combien n'en voit-on pas parmi eux, qui oubliant, qu'ils ne ſont que miniſtres de la Nature, s'ingèrent à lui vouloir donner des leçons, comme ſi ce n'étoit pas elle ſeule qui vient à bout de la guériſon des Maladies? Dans le tems qu'elle travaille à faire ſuér le Malade, ils s'oppoſent directement à ſes deſſeins, avec leurs purgatifs & autres remedes tout-à-fait contraires: d'où il arrive, que les Maladies deviennent rebelles, & ſe font

(*) Aphor. 21. 22. p. 5.

ſont ſentir plus cruellement aux pauvres Malades;car tout ce qu'on entreprend contre l'intention de la Nature ne peut qu'avoir un malheureux ſuccès : (*) *Natura enim repugnante omnia irrita fiunt.* Si donc, comme le déclare leur Ecole, le Médecin n'eſt que le miniſtre de la Nature, quel droit a-t-il de faire toujours le Docteur ; de quelle autorité prétend-il l'obliger, malgré elle, à faire tantôt un mouvement, & tantôt un autre ; de quoi ſe mêle-t-il, de venir troubler, par ſon ignorance, les favorables déterminінations de cette bonne & ſage Mère ? Elle n'a pas beſoin de ſecours dans toutes les Maladies : il y en a beaucoup dont elle eſt capable de ſe débaraſſer, par elle-même. La Maladie en effet n'eſt autre choſe, comme la définit très-bien un Auteur moderne, qu'un effort que fait la Nature, pour en diminuer & en ôter la cauſe, & délivrer les Malades de la matière morbifique, par les voies qui lui ſont les plus convenables : *Morbus eſt naturæ conamen, materiæ morbificæ exterminationem, in ægri ſolamen, omni ope molientis.* Pourquoi le Médecin viendra-t-il ici interpoſer ſes conjectures, toujours fort

(*) HIPPOCR.

trompeuſes, quand la Nature a aſſez de force, pour faire ſeule toute la cure ? Si la Médecine étoit un Art ſûr dans ſes opérations ; ſi elle pouvoit toujours ſe promettre un heureux ſuccès de ſes recettes, on n'auroit que de l'avantage à en attendre, & l'on pourroit utilement y avoir recours, dans toutes les indiſpoſitions, mêmes les moins conſidérables : mais, comme elle n'a rien de certain, comme l'eſprit humain eſt incapable de comprendre une infinité de circonſtances, dont il faut être parfaitement inſtruit, pour pouvoir ſeconder les opérations ſecrettes de la Nature, n'eſt-ce pas une grande ignorance & une témerité bien criminelle, que de vouloir préſcrire tantôt une choſe, & tantôt une autre ? Si les Remèdes étoient capables d'avoir la compaſſion de ne point nuire, quand ils n'aportent aucun ſoulagement ; en ce cas-là, on ne riſqueroit, qu'à faire du bien, en les ordonnant ; mais, ils veulent toujours faire leur effet, bon ou mauvais. Si donc la ſanté n'eſt autre choſe, qu'un concert bien reglé de toutes les humeurs, on peut être aſſuré, que dès que l'efficace des Médicamens ne contribue point à augmenter ou à rétablir cette bonne harmonie, il faut qu'ils en augmen-

mentent le desordre. Il seroit inutile de m'objecter ici l'axiome de CELSE, „Qu'il „vaut mieux tenter un remède incertain, „que de ne rien faire du tout:“ *Melius est anceps experiri remedium, quàm nullum.* Cela doit s'entendre dans le sens de l'Auteur, qui ne prétend autre chose, sinon, que, si l'on donne quelque chose au hazard, ce doit être seulement dans les Maladies où la mort est certaine, à moins que d'avoir recours à quelque remède; mais non pas dans celles, qui naturellement peuvent se terminer d'elles-mêmes, par le rétablissement du Malade. Si, dans les premières, il y a de la prudence à essayer un remède, quoique douteux, parce qu'il n'y a rien à perdre, dans les autres, un pareil essai seroit une grande folie, puisque ce seroit risquer le tout, en exposant la vie à un danger manifeste.

Jusques-à-present nous avons vu quelle étoit la circonspection d'HIPPOCRATE, & quelles précautions il prenoit, avant que d'en venir à ordonner aucun remède au commencement des Maladies, & au contraire, avec quelle facilité & quelle imprudence les préscrivent ceux qui se font un Boulevard de son Nom & de sa Doctrine, dont ils se parent fort mal-à-propos.

pos. Il ne nous reſte plus qu'à avancer dans la cure des Maladies, pour voir mieux encore la diférence qu'il y a, entre la métode de nos *Purgons* & celle des Anciens. Ces derniers s'abſtenoient de toute ſorte de Médicamens, dans l'augmentation & dans la vigueur des Maladies; ils en laiſſoient entièrement la conduite à la Nature; & ils ſe contentoient de donner tous leurs ſoins à l'obſervation d'une bonne Diète: (*) *Cum morbi conſiſtunt, ac vigent, melius eſt quietem habere.* Meſſieurs les *Purgons*, après avoir ordonné leurs *Minoratifs*, paſſent à l'uſage de certains Breuvages favoris, qu'ils appellent Syrops; & cela, dans l'intention de préparer les humeurs. Pour cet effet; ils les font prendre de bon matin, afin qu'ils aïent le tems d'en faire la revue, & qu'après avoir ſéparé les humeurs *peccantes*, ils puiſſent les faire ſortir du corps, par le moïen de nouvelles médecines. Voilà quel eſt le réſultat de tous leurs beaux Raiſonnemens: ils veulent toujours faire, ou du moins, paroître faire quelque choſe; car c'eſt une règle de leur politique, de n'aller chez aucun Malade, sans y laiſſer de tems en tems quel-

que

(*) Aphor. 29. Sect. 2.

que *Recipe.* Je ne m'arrêterai point ici à détailler toute la ſuite & l'attirail des Remèdes qu'emploient ordinairement les Galeniſtes, parce que, quand il eſt question du payement, les Apoticaires ont bien ſoin de n'en rien oublier; & il arrive ſouvent, que leurs Comptes font plus de peine aux malades, que la Maladie même. La raiſon pour laquelle HIPPOCRATE ne faiſoit uſage ni de purgatifs, ni d'aucune autre ſorte de médecines, dans l'augmentation, ou dans la force des maladies, étoit la peur qu'il avoit de troubler la Nature, & de l'empêcher de perfectionner ſes Criſes: parce que, quand elles ſe faiſoient heureuſement, il ſe croïoit diſpenſé du ſoin de préſcrire aucun remède, même dans le déclin du Mal, comme on le voit, par cet Aphoriſme: (*) *Quæ judicantur, & judicata ſunt integrè, neque movere, neque novare aliquid, ſive medicamentis, ſive aliter imitando, ſed ſincre oportet.* Que s'il arrivoit, qu'il ne vît aucune apparence de Criſe, ou aucun amendement, il laiſſoit paſſer le quatorzième jour, terme ordinaire des maladies aigües; & alors il tâchoit, par le moïen de quelque

(*) Aphor. 20.

que Cathartique, d'exciter la Nature, & de l'aider à se décharger des mauvaises humeurs dont elle étoit accablée : (*) *Medicamenta purgatoria dare non oportet, donec remiserit febris, sin minùs, saltem non intrà quatuordecim dies.* Mais, pourra-t-on me répliquer encore, si HIPPOCRATE se servoit rarement de remèdes, dans le commencement des Maladies ; s'il n'en donnoit point du tout, quand elles augmentoient, ou qu'elles étoient dans leur force ; s'il pratiquoit la même chose dans leur déclin, ou quand elles se terminoient par d'heureuses Crises, il n'étoit donc que simple observateur des opérations de la Nature, dans la plus grande partie des maux, & particulierement des fièvres ; c'étoit donc elle seule, & non pas lui, qui les guérissoit. Qui en doute ? Ne reconnoit-il, pas lui-même, en tant d'endroits : *Naturam morborum esse medicatricem :* „que c'est la Nature, qui guérit „les Maladies " ? En effet, quand elle fait bien son devoir, & que ses forces sont supérieures à celles du Mal, elle n'a aucun besoin de secours extérieur ; & c'est alors une médecine salutaire, comme il le

(*) De Medic. purg.

le dit ailleurs, que de ne faire aucun remède: (*) *Bonum medicamentum aliquandò eſt nullum adhibere medicamentum.* Mais, quand le Mal eſt violent, le Médecin peut aider la Nature, en deux manières; il peut travailler à la maintenir en force, par de bonnes nourritures, ou par des médicamens capables de la fortifier, ou du moins, d'empêcher qu'elle ne s'affoibliſſe; ou il peut s'appliquer à diminuer la force du Mal, par l'évacuation des humeurs ſuperflues, ou par quelque autre moïen, propre à en corriger la mauvaiſe qualité. HIPPOCRATE nous a laiſſé une déſcription complette de l'Art, dans ce peu de mots: „Toute la Médicine conſiſ-„te à ajouter ce qui manque, & ôter ce „qu'il y a de trop.“: *Medicina enim nihil aliud eſt niſi adpoſitio, & ablatio.* Mais, comme il eſt plus facile de venir à bout de maintenir la Nature dans ſa force, que de ſavoir habilement affoiblir celle du Mal; auſſi les plus excellens Médecins de tous les tems ont été ceux qui, par de ſimples Elixirs, & des Panacées, ont travaillé à la fortifier. La raiſon en eſt, que, quand elle a plus de force, que les Ma-

(*) Dans ſon Livre *De Articulis*.

Maladies, elle eſt en état de les vaincre, & de s'en débaraſſer : alors, elle peut faire à coup ſûr tout ce que l'Art ne peut tenter, qu'avec beaucoup d'incertitude : & c'eſt de-là qu'il arrive, que, ſuivant les différens beſoins, elle ſait faire purger, faire uriner ou ſuër les Malades, & exciter en eux divers autres mouvemens, que les Médecins appellent Critiques, & qui leur font connoître ce qu'ils doivent juger des Maladies. Ce n'eſt pas de cette manière-là que ſe conduiſent nos Galeniſtes; ils l'entendent bien autrement: ils veulent à toute force purger & repurger. Quoique la Nature ait fait une bonne Criſe, & que le Malade ſe porte déja bien, n'aïez pas peur qu'ils le laiſſent, avant que de lui avoir donné la derniere façon, par une médecine de congé ou d'adieu; & cela, dans l'intention d'achever de lui nettoïer, ou, comme ils diſent, de lui rincer le corps; comme s'ils avoient fait une leſſive de ſon eſtomac & de ſes entrailles, & qu'il fût encore néceſſaire de les rincer. C'eſt pourtant, par ces magnifiques comparaiſons, qu'ils ont ſu captiver la confiance des Hommes, qui ne croiroient pas avoir été *medicamentés* comme il faut, s'ils avoient été traités autre-

autrement ; & qui ne font pas même attention à la foiblesse qui leur en reste, ni à leurs longues *convalescences*, ni à leurs fréquentes rechutes ; ils sont si prévenus en faveur de la prétendue ancienne manière de traiter les Maladies, que tout cela n'est pas capable de leur dessiller les yeux, pour en voir les déplorables suites. Comme, au contraire, les Modernes se fient beaucoup plus à la Nature, qu'à l'Art de la Médecine, aussi s'abstiennent-ils plus de cet abus fatal, de vouloir toujours purger : ce n'est que dans les cas d'une nécessité évidente, qu'ils ont recours aux remèdes purgatifs ; & c'est par-là aussi que, sans se vanter d'être Sectateurs d'HIPPOCRATE, uniquement guidés par la Raison & par l'Expérience, ils approchent beaucoup plus de l'ancienne métode d'exercer la Médecine.

Les Galenistes ne sont pas moins dans l'erreur, par raport à la Saignée, qu'en ce qui concerne leurs Purgatifs : ils ne sont pas moins *Sanguinaires*, que *Purgons*. Dans leur métode, qui n'est qu'un Alphabet ou un Répertoire d'ordonnances ; c'est-à-dire, une Routine de ce que l'on doit faire aujourd'hui, de ce qu'il faudra faire demain, & ainsi successivement d'un

jour à l'autre, presque pour toutes les Maladies, on compte auſſi les différentes manières de tirer du ſang aux Malades: on commence par les Saignées; de là on paſſe aux Sangſues; & enfin, on vient aux Ventouſes. Il eſt vrai, que tout ce qu'ils en font, c'eſt dans les meilleures intentions du monde: mais ſi, comme il arrive le plus ſouvent, l'effet ne répond point aux eſpérances qu'ils en avoient conçues, ce n'eſt jamais la faute du cruel remède: point du tout; on s'en prend d'abord à la mauvaiſe qualité de la Maladie rebelle, ou bien on en accuſe les déreglemens du Malade; & c'eſt ce que PLINE exprime élégamment, en ces termes: (*) *Quin imò tranſit in convitium, & intemperantia culpatur, ultroque qui periere arguuntur.* Les véritables Modernes ſe ſervent rarement de cette médecine barbare: ils en ſont ſi éloignés, au contraire, qu'ils regardent la Saignée comme une eſpèce d'homicide; & par cette raiſon-là, ils s'en abſtiennent le plus qu'il leur eſt poſſible: ils lui ſubſtituent d'autres remèdes plus utiles, par le moïen desquels ils guériſſent les Maladies, d'une manière & plus promte & plus ſure. Ils ont une infinité de

(*) LIT. 29.

de raiſons, qui leur ſont rejetter la métode de tirer du ſang : ceux qui ſeront curieux d'en être informés, n'ont qu'à conſulter, ſur cet article, les Ecrits de LEONARD de *Capoue*, de LUC PORTIUS de *Rome*, & de JACQUES SYLVIUS *Hollandois*. Si je ne les rapporte point ici, c'eſt que je veux laiſſer à part toutes les conjectures des Médecins, pour ne me ſervir que d'une ſeule raiſon, qui eſt ſans réplique, ſi je ne me trompe ; & elle ne me paroît telle, que, parce qu'elle eſt fondée ſur l'Expérience même. Il eſt conſtant, ſi l'on peut s'en rapporter à l'Hiſtoire, que CRYSIPPE, ERASISTRATE, VAN HELMONT, & beaucoup d'autres Médecins d'une grande réputation, tant Anciens que Modernes, ont traité & guéri toute ſorte de Maux, ſans jamais tirer une ſeule goute de ſang, pendant tout le cours de leur vie; Donc, la Saignée n'eſt pas néceſſaire, pour la guériſon des Maladies : ſi elle n'eſt pas néceſſaire, elle eſt donc ſuperflue. Mais elle n'eſt pas ſeulement ſuperflue, elle eſt encore dangereuſe ; parce qu'il eſt impoſſible de tirer du Sang, qu'il ne ſorte en même tems une portion de ces Eſprits, qui ſont les uniques conſervateurs de la Vie : & c'eſt-là

un mal aſſuré ; au lieu que, le bien qui peut quelquefois en revenir eſt , ou imaginaire, ou incertain. A cela les Galeniſtes répondent , par un Argument qui eſt la plus forte pièce de leur Batterie : le voici. La Nature d'elle même fait ſouvent , diſent-ils , ſortir du ſang aux Malades , qui reviennent pourtant de leurs Maladies : Donc le Médecin , qui eſt obligé d'imiter la Nature , doit auſſi leur faire tirer du ſang. Il faut avoüer, que ce Raiſonnement a quelque choſe qui frappe d'abord, & qu'il paroît d'une grande force ; mais, pour peu qu'on s'attache à l'examiner de près , on découvre ſans peine , que, loin d'être favorable à la métode de tirer du ſang , il lui eſt entièrement contraire. Où eſt en effet le Galeniſte capable d'imiter exactement la Nature; c'eſt-à-dire, qui connoiſſe, comme elle, dans quelles Maladies , le tems, l'endroit , la quantité , & tant d'autres circonſtances , dont elle eſt parfaitement inſtruite , quand elle veut faire ſortir du ſang, pour le bien des pauvres Malades ? S'il n'y a perſonne qui puiſſe ſavoir tout cela , il eſt donc impoſſible d'imiter la Nature. Je dis plus encore : pour être en droit d'inférer , qu'on doit imiter la Nature,

ture, en faiſant tirer du ſang aux Malades, de ce que ſouvent on voit, qu'elle ſe ſert de ce remède, il faudroit commencer par montrer, que toutes les fois qu'elle fait ſaigner quelcun, il ne manque pas de guérir: mais ſi, malgré cela, on obſerve tous les jours, qu'il ne laiſſe pas d'en mourir beaucoup, je voudrois bien ſavoir, par quelle raiſon il faudra imiter la Nature, dans une choſe ſi douteuſe, puis qu'on ne peut ſavoir au juſte, ſi elle fera du bien ou du mal? Nous remarquons encore, que la Nature fait rarement uſage de ce remède; & lors qu'elle s'en ſert, on n'en voit pas toujours les bons effets: comment donc Meſſieurs les Galeniſtes oſent-ils en abuſer ſi fréquemment? Il eſt manifeſte, que ce n'eſt pas-là imiter la Nature: c'eſt plutôt accommoder la Médecine aux caprices de notre fantaiſie, ſans la moindre apparence de raiſon. Mais cela ne les empêche pas d'aller toujours leur train; & ils vous diront encore que, c'eſt pour rafraichir, qu'ils tirent du ſang: ô l'excellente Philoſophie! Sur quoi fondent-ils cette belle conjecture, qu'il faille tirer du ſang, pour le rafraichir? Qui leur a appris, que le ſang ait beſoin de rafraichiſſement: comment le ſavent-ils? Si tou-

tes ces rêveries avoient quelque fondement, il vaudroit bien mieux, pour ceux qui veulent être traités de la sorte, qu'on les fit mettre dans une grande Cuve pleine d'eau fraîche : ils en parviendroient beaucoup plus facilement au but que se propose leur froide imagination. Il y a une infinité d'autres raisons qui condamnent la métode de tirer du sang : mais, comme on les peut voir dans les Auteurs que je viens de citer, je n'en raporterai plus aucune, content d'avoir prouvé, que la Nature se sert rarement de ce remède ; & que, c'est pour cela même, qu'HIPPOCRATE n'en approuvoit point l'usage fréquent. Quand donc les Modernes ne saigneroient jamais, ils devroient passer pour imiter mieux la Nature, & traiter la Médecine beaucoup plus selon la pratique d'HIPPOCRATE, que les Galenistes ; puisque nous voïons, que de cent fois que ces Messieurs font tirer du sang, HIPPOCRATE n'en auroit pas fait tirer dix, comme ses Ecrits nous l'apprennent : or, il y a moins de distance de dix à rien, que de dix à cent. Voilà donc enfin, nos Purgons manifestement convaincus de s'éloigner entièrement de la Doctrine des Anciens, tant dans l'usage qu'ils font des Purgatifs, que dans celui

lui de faire tirer du ſang : & s'ils affectent de s'en dire Sectateurs, ce n'eſt que pour ſe concilier davantage l'eſtime du Vulgaire. Fuïez, pauvres Malades, fuïez cette cruelle race de Sangſues ; & ſi quelcun d'eux oſe approcher de votre lit, congédiez-les, chaſſez-les avec ces paroles du Pſalmiſte „ Eloignez-vous de moi, Hommes de ſang" : (*) *Viri ſanguinum declinate à me.* En prenant cette ſage réſolution, vous pouvez eſpérer hardiment de recouvrer bien plutôt la ſanté.

Ce Diſcours s'étendroit à l'infini, ſi je voulois examiner en détail tout ce que ces Médecins Dogmatiques préſcrivent, contre toute apparence de raiſon, pour une ſeule Maladie ; mais, comme l'uſage en eſt moins pernicieux, que celui de la Saignée & des Purgatifs, je ne m'y arrêterai point. D'ailleurs, il eſt plus aiſé de s'en appercevoir : il n'y a même perſonne qui, de l'abus de ces deux choſes, ne ſoit capable de conclure quel doit être celui de toutes les autres. Cependant, il y en a une dont l'impertinence eſt ſi inſupportable, que je ne puis m'empêcher d'en dire un mot : je veux parler de la barbare invention des Veſſicatoires, dont ils ſe ſervent tous

(*) Pſeaume CXVIII. 19.

tous les jours, pour martiriser les pauvres Malades; comme si leur mal ne suffisoit pas, pour les tourmenter à leur fantaisie, ils y ajoutent charitablement celui-là. Encore l'usage n'en seroit pas si blamable, si l'on voïoit qu'il en revînt quelque bénéfice sensible; mais, tout au contraire, un mal trop visible est tout le fruit qu'on en retire. Il faut avouër pourtant, qu'un remède ne sauroit avoir une plus belle apparence: qui ne le croiroit pas de la plus grande utilité, à voir tant d'ordure que les Vessicatoires font sortir du corps? Qui oseroit nier, que la Nature, accablée sous son mal, n'en doive être considérablement soulagée? Cependant, rien moins que tout cela: c'est une pure illusion de la vue. Cette matière corrompue qu'on apperçoit sur la plaie que les Vessicatoires ont faite, n'est pas telle dans les vaisseaux, qu'elle paroît quand elle en est sortie: c'est une portion de ces bons sucs que la sage Nature filtre à travers tant de viscères, pour en alimenter l'Invidu. Il est aisé de comprendre, que s'il est vrai, que ces sucs circulent par tout le corps, en quelque endroit qu'on en lève la peau qui l'enveloppe, il faudra nécessairement, qu'ils en sortent par les extremités de tous ces petits

tits canaux, qui reſtent ouverts. Telle eſt l'opération des Veſſicatoires : dès qu'on les applique ſur quelque partie du corps, on voit que, comme un vrai feu, ils y font d'abord lever une veſſie ou une ampoulle, en détachant douloureuſement la peau. Quand on ôte cette peau, il reſte à découvert une infinité de petits trous, d'où il ne peut manquer de ſortir une partie de ces ſucs nourriciers, qui ſont l'aliment commun de tous les membres. Mais, me diront encore quelques incrédules, comment une matière ſi corrompue peut-elle ſervir de nourriture ? Je leur répondrai, qu'ici l'oeil nous trompe ; & que la matière que l'on voit corrompue, quand elle eſt hors des vaiſſeaux, ne l'étoit nullement avant que d'en ſortir; mais qu'elle ſe pourrit dès qu'elle vient à être expoſée à l'air; car elle eſt d'une nature ſi délicate, qu'il eſt impoſſible qu'elle ſe conſerve dans ſon premier état, parce qu'il s'en diſſipe pluſieurs ſubſtances très-ſpiritueuſes, ou parce que le commerce des ſels, dont l'air eſt rempli, ne peut que la gâter & la corrompre en un inſtant. Mais ſi, avec un bon microſcope, on l'examine attentivement, quand

elle commence à ſortir, on reconnoitra ſans peine, qu'elle n'eſt pas telle, qu'elle ſe fait voir un moment après. Ne remarque-t-on pas encore, que la même choſe arrive, quand on applique les Veſſicatoires à l'homme le plus ſain? Qui ne s'apperçoit, que les Médecins Galeniſtes n'en ont introduit la métode, que pour faire croire, qu'ils n'ont oublié aucune aucune choſe quelque douloureuſe qu'elle pût être, & qu'ils ont fait uſage de tout, en faveur du Malades? Toute leur pratique ne conſiſte qu'à préſcrire ce qui a une grande apparence de Remèdes; & c'eſt auſſi par-là, qu'ils ne réüſſiſſent que trop à jetter de la poudre aux yeux des bonnes-gens, qui ſont aſſez peu éclairés, pour ſe fier à eux. Pour guérir un ſeul Mal, ils renverſent ſens deſſus deſſous toute une boutique d'Apoticaire; & il n'y a point de partie du Corps humain, à laquelle ils n'appliquent quelque Emplâtre, quelque Onguent, ou quelque Epithème; qui cependant, comme dit PLINE, n'ont d'autre vertu, que celle d'enrichir ceux qui les vendent: *Non fecit Ceruta, Malagmata, Emplaſtra, Collyria parens illa, ac divina rerum artifex: Offici-*

na-

narum hæc, veriùs avaritiæ commenta ſunt.
„Ce n'eſt point la Nature, qui a fait tous
„ces Emplâtres, ces Syrops, ces Com-
„poſitions, ces Collyres: ce ſont toutes
„inventions de l'Avarice des Hommes."

Rarement les Modernes ſe ſervent de Veſſicatoires, parce qu'ils voient peu d'occaſions, où ils le puiſſent faire, avec quelque ſorte d'utilité: & s'il leur arrive quelquefois d'en faire uſage, ce ſera dans un cas de Létargie, ou d'un grand aſſoupiſſement, pour réveiller les Malades, par la douleur qu'ils en reſſentent. Mais ils ſont fort éloignés de croire, que la Nature puiſſe ſe débaraſſer, par la playe que ces Veſſicatoires ont faite, des matières morbifiques, qu'elle peut chaſſer par tant de conduits qui lui ſont propres, quand elles ſont cuites, comme on dit d'ordinaire. En un mot, la métode de ceux-ci eſt d'agir ſuivant les conjectures d'une bonne Philoſophie; au lieu que celle des Galeniſtes, comme nous l'avons remarqué, conſiſte uniquement à tâcher de donner dans la vue du Vulgaire; c'eſt-à-dire, que ce n'eſt qu'un ſiſtème d'hypocriſie & d'affectation. On ne peut mieux définir la pratique de ces derniers, que l'a

fait ANG. SALA, célèbre Profeſſeur de l'Academie de *Padoue:* c'eſt, dit-il, l'Art de tromper tout le monde, & dont tous les Hommes ſont la dupe. Il ne faut point être ſurpris de voir les Galeniſtes plus ſuivis, que les autres; puisque rien n'eſt plus propre à éblouïr, que leur métode de pratiquer la Médecine. D'ailleurs, il y a tant de gens intéreſſés à la maintenir en crédit, qu'il faudroit avoir toute la circonſpection & la prudence des anciens *Romains*, pour pouvoir découvrir tous les artifices dont ils ſe ſervent, pour s'aſſurer la poſſeſſion d'une réputation ſi mal acquiſe. Que feroient tant de Chirurgiens, tant d'Apoticaires, & d'autres gens de ce calibre, qui vivent de l'erreur du Public, ſi cette Secte ne ſe conſervoit dans ſon eſtime? Que vous êtes heureux! pauvres Habitans des Forêts, quand vous étes Malades, faute d'argent & de Médecins, vous abbandonnez le ſoin de votre ſanté à la providence de la Nature. Rendez graces au malheur, qui vous a fait naître dans les Bois, puisque c'eſt à ce même malheur, que vous étes redevables du bonheur dont vous jouïſſez: votre indigence met en ſureté votre ſanté & votre vie, con-

contre tous les coups de l'ignorance & de la malice des faux Médecins ; vous n'êtes point exposés à acheter les tourmens au prix de l'Or, & à augmenter vos maux par l'abus de la Médecine. Pour vous, qui habitez les Villes, vous avez vu quels sont ceux qui passent pour Médecins : qui peut le savoir en effet ? Mais, au moins, je sai bien, que la métode des véritables Modernes ne peut jamais être si préjudiciable, que celles des Galenistes : la Raison le dit, & l'Expérience le confirme.

A l'égard de ce que vous avez à faire, quand vous êtes Malades, je croi en avoir assez parlé, dans les DISCOURS précedens : le *Recipe* le plus sûr, les meilleurs Antidotes, pour toutes les Maladies qui ne sont pas incurables, se réduisent à la Diète, au Repos, au Tems, & à la Patience. C'est de ces quatre Ingrédiens que se compose la Panacée Universelle : quiconque saura s'en servir recouvrera la santé à peu de fraix ; & il aura encore l'avantage de se tirer d'affaire avec moins de danger. Que chacun y pense donc bien sérieusement, avant que de se remettre entre les mains d'un Médecin ; puisque, quand on a le malheur de se trom-

per dans le choix qu'on en fait, on commet une faute irréparable, & qu'il n'y a rien en quoi il importe plus de ne se point méprendre. Cette dernière réflexion me rappelle encore les paroles qui se lisent au dix-septième verset du Chapitre septième de l'Ecclesiaste : „Ne sois point assez fou, „pour vouloir mourir avant ton tems."

Noli esse stultus, ne moriaris in tempore non tuo.

F I N.



TA-

TABLE DES DISCOURS

contenus dans ce Livre.

